

FRONTISPICE .



Williard Sculp.

*Un Matelot presentant à une Femme Patagonne,
un morceau de Biscuit pour son Enfant.*

VOYAGE
A U T O U R
D U M O N D E ,

FAIT EN 1764 & 1765 ,

SUR le Vaisseau de Guerre Anglois
LE DAUPHIN, commandé par
le Chef-d'Escadre BYRON ;

DANS LEQUEL ON TROUVE

UNE Description exacte du Détroit de
MAGELLAN, & des Géans appelés
PATAGONS, ainsi que de sept Isles
nouvellement découvertes dans la Mer
du Sud.

Traduit de l'Anglois par M. R ***.

Cartouche  *de la Haye*

A P A R I S ,

Chez MOLINI, Libraire, sur le Quai des Augustins ,
à l'Italie Lettrée.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

Depuis que cet Ouvrage est imprimé, on a
appris que l'Isle nouvellement découverte,
dont il est parlé à la page 131, se nomme l'Isle
Falkland; & la Relation des Patagons a été
confirmée par les rapports d'autres Vaisseaux
envoyés par l'Angleterre dans la mer du Sud,
pour le même objet.

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de *Monseigneur le Vice-Chancelier*, la *Traduction du Voyage fait par le Vaisseau le Dauphin, commandé par le Chef-d'Escadre Byron*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. FAIT à Paris le 22 AOÛT 1767. Signé, DELALANDE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre amé MOLINI, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Voyage autour du Monde, fait sur le Vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par le Chef-d'Escadre Byron, où l'on trouve la Relation exacte de plusieurs Isles découvertes dans les mers du Sud, une Description du Détroit de Magellan & des Géaas connus sous le nom de Patagons, par un Officier qui étoit au bord de ce même Vaisseau; traduit de l'Anglois, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilèges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere, dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'Amende contre chacun des contrevenans; dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du pré-*

sent Privilège ; qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée , es mains de notre très cher & féal Chevalier , Chancelier de France , le sieur DE LAMOIGNON , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre dit sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier , Vice - Chancelier Garde des Sceaux de France , le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant , & ses ayans causes , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage soit tenue pour dûement signifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conseillers Secretaires foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles , tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant Clameur de Haro , Charte Normande , & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-troisième jour du mois de Sept. l'an de grace mil sept cent soixante-sept . & de notre Règne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 1417, fol. 293, conformément au Règlement de 1723, qui fait défenses, art. 41. à toutes personnes de quelques qualités & conditions qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement. A Paris, ce 18 Août 1767.

GANEAU, Syndic.

Errata. p. 47, lign. 11, s'affola, lif. s'affala ; p. 147, lign. 1, corrigez la même faute ; p. 149, lign. 12, seroit, lif. fût ; p. 180, lign. 17, & nous fumes, &c. lif. mais nous, &c. p. 187, lign. 6, fit un présent à, &c. lif. fit présent.

PREFACE.

P R E F A C E.

L'EXISTENCE des Géants de la côte de Patagonie n'est plus douteuse aujourd'hui ; il est même bien étonnant qu'on en ait fait si longtemps un problème. Depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à celui-ci, des Voyageurs & des Marins de différentes Nations ont rapporté qu'ils avoient vu sur une partie connue de la côte Magellanique, des hommes d'une taille gigantesque ; ceux des Voyageurs qui, en faisant la même

ij P R E F A C E.

route, n'avoient point vu de Géants, n'ont pas voulu convenir que d'autres en eussent vu. Le Public, qui est toujours disposé à adopter tout ce qui est nouveau & extraordinaire, ne demandoit pas mieux que de croire aux Géants; mais les Philosophes, qui, par un préjugé tout opposé, rejettent volontiers & sans beaucoup d'examen, toute nouveauté qui a un air de merveilleux, ne voulurent point entendre parler d'une nouvelle race d'hommes qu'ils n'avoient pas observée; & la troupe

P R E F A C E. iij

moutonniere des demi-beaux esprits & des demi-Philosophes, n'osa s'exposer au ridicule d'adopter une opinion du peuple. Les hommes sages douterent; mais l'expédition du Chef-d'Escadre Byron vient de fixer enfin toutes les incertitudes; & le rapport authentique & unanime des équipages de deux vaisseaux de guerre, ne laisse plus le moindre prétexte au pyrrhonisme le plus déterminé sur cet objet.

Avant de mettre ces nouvelles preuves sous les yeux des Lecteurs, ils verront sans

a ij

iv P R E F A C E.

doute ici avec plaisir les rapports des différens Voyageurs , qui depuis Magellan jusqu'à nous ont déposé avoir vu sur la côte des Patagons des hommes d'une grandeur extraordinaire. Il semble que leurs témoignages réunis auroient dû suffire pour donner au fait toute l'authenticité qu'on exige en pareil cas ; car il y a peu de faits, dans les récits des Voyageurs, qui soient mieux attestés.

Le célèbre Magellan, qui, en 1519, découvrit le détroit qui porte son nom, est

PRÉFACE. v

le premier qui ait reconnu la côte des Patagons. Nous allons citer en entier un passage de la Relation qu'a donnée de son Voyage le Chevalier Pigafetta, qui l'avoit accompagné dans cette expédition.

» L'hiver (1) nous obli-
» gea, dit Pigafetta, de sé-
» journer dans un Port, à 49
» degrés & demi, (port
» Saint-Julien) où l'on resta
» deux mois sans apperce-
» voir ame vivante, jusqu'à
» ce qu'un jour un Géant

(1) Voyez l'Hist. des Navigations
aux Terres Australes, tom. 1. p. 128.

vj P R E F A C E.

» vint à nous , chantant ,
» danfant & jettant de la
» pouffiere sur sa tête. Le
» Capitaine ordonna de fai-
» re la même chose. Ces
» gestes rassurerent le sauva-
» ge. Il vint à nous dans
» dans une petite isle, don-
» nant , à notre vue , les plus
» grandes marques de sur-
» prise ; il levoit un doigt
» vers le Ciel , voulant dire
» que nous en venions. Nos
» gens lui alloient à peine à
» la ceinture. Il étoit dispos
» de sa personne , & avoit le
» visage long , peint en jau-
» ne autour des yeux , avec

PREFACE. vij

» une figure de cœur aux
» deux joues ; ses cheveux
» étoient teints en blanc.
» Son habillement étoit
» d'une peau d'animal, bien
» cousue ; & cet animal ,
» autant que nous en pûmes
» juger par la peau , avoit la
» tête & les oreilles d'un mu-
» let , le col & le corps d'un
» chameau , la queue d'un
» cheval. Le Sauvage avoit
» les pieds passés dans le
» bout de la peau , comme
» dans des pantoufles , telle-
» ment qu'il paroissoit avoir
» des pattes de bêtes ; ce qui
» fit que notre Général le

viii PREFACE.

» nomma *Patagon*. Il por-
» toit un arc gros & court,
» à cordes de nerf, un trouf-
» feau de flèches longues
» d'une aune, emplumées,
» armées dans le bout d'une
» pierre à fusil aiguillée. Ma-
» gellan lui fit donner à man-
» ger & à boire. On lui pré-
» senta un miroir, il fut si
» effrayé d'y voir sa figure,
» que d'un saut qu'il fit en
» arriere, il jetta quatre de
» nos gens par terre. Après
» lui avoir fait présent de ce
» miroir, d'un peigne, de
» quelques sonnettes & cha-
» pelets de verre, on le ren-

PREFACE. ix

» voya à terre avec quatre
» des nôtres.

» Un de ses compagnons
» le voyant revenir , accom-
» pagné de nos gens, cou-
» rut avertir la troupe des
» sauvages, qui se dépouil-
» lerent tout nuds, se mi-
» rent à danser & chanter,
» à lever le doigt vers le
» Ciel, & présenterent à
» nos gens une certaine pou-
» dre blanche dont ils font
» leur nourriture ordinaire ;
» ils paroissoient avoir (1) dix

(1) Argenfola, qui a donné, dans
son *Histoire des Molucques*, la Rela-
tion du Voyage de Magellan, parle

x PREFACE.

» palmes, environ 7 pieds ;
 » on leur fit signe de venir
 » aux vaisseaux : alors ils
 » firent remonter leurs fem-
 » mes, dont ils paroissoient
 » jaloux, sur des animaux
 » faits comme des ânes, &
 » les renvoyerent. Ils ne pri-
 » rent que leur arc, & se
 » mirent en marche. Ils n'é-
 » toient pas de si haute sta-
 » ture que le premier, quoi-
 » qu'ils eussent la tête d'une
 » coudée de long ; ils étoient

aussi de ces Patagons, auxquels il
 donne douze pieds ou quinze em-
 pans de haut ; mais son récit est plein
 d'exagérations & de circonstances fa-
 bleuses, qui lui ôtent tout crédit.

PREFACE. [xj

» vêtus de même, sauf un
» morceau de peau dont ils
» se couvroient le milieu du
» corps ; ils avoient la peau
» plus noire que ne l'indi-
» quoit la température du
» climat.

» Nous leur vîmes quatre
» petits animaux apprivoi-
» sés, dont ils se servoient à
» la chasse comme d'appeaux
» pour en tuer d'autres.
» Trois seulement de ces
» Patagons vinrent à notre
» bord, faisant signe qu'ils
» souhaitoient que quelques-
» uns des nôtres vinsent
» avec eux plus avant dans

xij PREFACE.

» le pays jusqu'à leurs habi-
» tations. Magellan en don-
» na la commission à sept
» Espagnols bien armés, qui
» marcherent environ sept
» milles, jusqu'à un bois sans
» route, où ils trouverent
» deux cabanes, dans l'une
» desquelles habitoient cinq
» hommes, & dans l'autre
» treize femmes ou enfans.
» On tua une espece d'âne
» sauvage, dont on servit à
» nos gens les pièces à demi-
» rôties.

» Il faisoit trop de neige
» & de vent pour pouvoir
» coucher à l'air hors de la

PREFACE. xiiij

» cabane ; mais dans la dé-
 » fiance réciproque où l'on
 » étoit , chaque Nation laissa
 » une sentinelle éveillée près
 » du feu autour duquel tout
 » le monde se coucha. Les
 » Patagons ronfloient ef-
 » froyablement. Le lende-
 » main matin les Espagnols
 » voulurent amener toute la
 » troupe sauvage à nos vaif-
 » seaux : ils userent même de
 » quelque violence , voyant
 » ceux-ci peu disposés à les
 » suivre. Alors les sauvages
 » se retirèrent dans la cabane
 » des femmes. On crut d'a-
 » bord que c'étoit pour tenir

xiv PREFACE.

» conseil ; mais on les vit
» peu après sortir , l'arc &
» les flèches à la main , le vi-
» sage peint d'une maniere
» affreuse , entortillés de la
» tête aux pieds de peaux de
» bêtes ce qui les faisoit pa-
» roître encore plus grands.
» Nos gens tirerent en l'air
» un coup d'arquebuse , au
» bruit duquel cette troupe
» gigantesque , remplie d'é-
» pouvante , demanda la
» paix , & convint d'envoyer
» trois des leurs aux vais-
» seaux. Deux de ceux-ci s'é-
» chapperent en chemin , fai-
» sant semblant de vouloir

PREFACE. xv

» prendre un âne sauvage.
 » Nos gens , qui ne pou-
 » voient suivre qu'à la cour-
 » se le pas ordinaire de ceux-
 » ci, n'eurent garde de les
 » atteindre. Ils nous amene-
 » rent le troisieme, qui, se
 » voyant seul, ne voulut ja-
 » mais prendre de nourritu-
 » re, & mourut en peu de
 » jours.

» Une autre fois six de ces
 » sauvages parurent sur le ri-
 » vage, faisant signe qu'ils
 » vouloient venir aux vaif-
 » seaux ; ce qui nous fit
 » grand plaisir. On envoya
 » l'esquif pour les prendre.

xvj PREFACE.

» Ils monterent sur la capi-
» tane , où le Général leur
» fit servir une chaudiere de
» bouillie assez grande pour
» rassasier vingt matelots. Ils
» la mangerent toute entie-
» re ; aussi le plus petit d'en-
» tr'eux étoit-il plus haut que
» le plus grand de nous. Dès
» qu'ils eurent mangé , ils
» demanderent qu'on les re-
» mit à terre.

» Une autre fois encore
» un de ces Géans , plus
» grand qu'aucun des autres,
» vint nous trouver avec les
» mêmes danses , gestes &
» chansons. Celui-ci étoit

PREFACE. xvij

» fort traitable. Au bout de
 » quelques visites, il savoit
 » déjà répéter distinctement,
 » quoique d'une voix rauque
 » & grosse, plusieurs paroles
 » latines & espagnoles; il pa-
 » roissoit avoir envie de se
 » faire Chrétien; nous le
 » nommâmes Jean le Géant.
 » Un jour qu'il vit un mate-
 » lot prêt à jeter un gros rat
 » dans la mer, il s'empres-
 » sa de le demander pour le
 » manger; autant on en prit
 » sur le vaisseau, autant il en
 » mangea. Il nous apportoit
 » des animaux. Le Capitaine
 » lui donnoit de la toile, une

xvii] PREFACE.

» chemise, une casaque rou-
» ge, un bonnet, un peigne
» & un miroir. Peu après
» nous ne le revîmes plus,
» nous nous imaginâmes que
» les habitans, irrités de son
» commerce avec nous, l'a-
» voient mis à mort.

» Quinze jours après,
» quatre autres vinrent nous
» trouver sans armes; ils les
» avoient cachées dans un
» buisson: Magellan avoit
» grande envie d'avoir des
» hommes de cette rare es-
» pece. Il remarqua deux de
» ceux-ci jeunes & bien faits.
» Il leur remplit les mains de

PREFACE. xix

» toutes sortes de présents ,
 » coûteaux , ciseaux , chape-
 » lets , miroirs , & puis il leur
 » fit attacher des fers aux
 » pieds , sous prétexte de les
 » leur donner , ne sachant où
 » les mettre , ayant les mains
 » embarrassées. Les deux au-
 » tres vouloient prendre ce
 » qu'ils tenoient en main ;
 » Magellan les en empêcha ,
 » & ceux-là se laisserent faire ,
 » tout joyeux de ce qu'on
 » leur donnoit du fer ; mais
 » se voyant pris , ils se mi-
 » rent à mugir comme des
 » taureaux , en invoquant

xx PREFACE.

» *Sétébos* (1) : on les mit dans
» deux navires différens. A
» force de monde on vint à
» bout de lier les mains aux
» deux autres. On en con-
» duisit un sur le rivage, où
» il se délia & s'enfuit, ainsi
» que firent tous les sauvages
» en courant fort vîte, les
» plus petits mieux que les
» plus grands, & nous lan-
» çant des flèches, dont ils
» tuerent un des nôtres. On
» leur tira quelques coups

(1) C'est le nom de Dieu dans la
Langue des Patagons, suivant quel-
ques Voyageurs.

PREFACE. xxj

» de mousquets sans les at-
» teindre.

» Ces peuples n'ont point
» de maisons fixes ; ils font
» des cabanes de peaux, qu'ils
» transportent à leur gré d'un
» lieu à un autre. Ils vivent
» de chair crue, & d'une ra-
» cine nommée en leur lan-
» gage *capas*. Le prisonnier
» que nous avions sur notre
» bord mangeoit en un re-
» pas une pleine corbeille de
» biscuit, & buvoit tout d'un
» trait un demi sceau d'eau.
» Ils ont les cheveux coupés
» en rond comme des Moi-
» nes ; la tête liée d'une cor-

xxij PREFACE.

» de de coton , dans laquelle
» ils passent leurs flèches ;
» quelques-uns plus sensibles
» au froid , s'étoient liés le
» corps de certaines bandes ,
» de façon que leur partie
» virile rentroit tout-à-fait
» dans le corps «.

Nous avons inséré ce récit en entier , parcequ'il est le premier , le plus étendu & le plus curieux qu'on ait publié sur les Patagons. Un témoignage aussi circonstancié , & appuyé d'autorités aussi graves que celui-là , sembloit devoir suffire pour décider la plus grande par-

PREFACE. xxiiij

tie du Public sur l'existence de ce peuple Géant ; mais , comme nous l'avons déjà dit , le même merveilleux qui séduit le vulgaire , donne de la défiance aux esprits plus sages & plus éclairés. Il étoit raisonnable de douter alors ; mais le concours des Voyageurs qui ont confirmé depuis le récit de Pigafetta , auroient dû détruire ce premier doute il y a long-tems , & entraîner les Philosophes comme le Peuple.

Argensola , qui a rapporté , dans l'Ouvrage que nous avons déjà cité , le

xxiv PREFACE.

Voyage de l'Amiral Drake (en 1577) dit que les Anglois virent sur la Côte Magellanique, des sauvages près de qui les Anglois les plus grands paroissoient fort petits. Nuno de Silva, Pilote Portugais, que Drake avoit fait prisonnier aux isles du Cap Verd, & qui a donné une relation du même Voyage, parle aussi de sauvages d'une taille extraordinaire, qui furent vus sur cette Côte.

Sarmiento, qui traversa le détroit de Magellan, raconta qu'il avoit vu sur une partie de la Côte un pe-
rif.

PREFACE. xxv

tit peuple de Géans, & qu'il en avoit même pris un sur son bord ; mais le témoignage de Sarmiento, ainsi que celui de son Historien Argensola, n'est pas d'un grand poids. Celui de Thomas Cavendish ou Candish, mérite plus d'attention. Il paroît cependant, suivant une Relation de son premier Voyage (en 1688), qu'il n'avoit vu les Patagons que de loin, & qu'il ne jugea de leur grandeur que par les traces de leurs pieds sur le sable ; car l'Auteur de la Relation, après avoir

xxvj PREFACE.

rapporté que ces sauvages avoient tué deux Anglois , ajoute qu'ils paroissoient d'une taille gigantesque , la mesure de leurs pieds ayant 18 pouces de long.

On trouve le passage suivant dans la Relation Angloise qu'Antoine Knivet a donné du second Voyage de Candish , en 1692.

» La côte du port *Desiré*
» est habitée par des Géans
» de quinze à seize palmes
» (ou empans) de haut ; j'af-
» firme que j'ai mesuré sur ce
» rivage la trace du pied d'un
» d'entr'eux , laquelle étoit
» quatre fois plus longue

PREFACE. xxvij

» qu'une des nôtres. J'ai me-
» suré aussi deux de ces hom-
» mes nouvellement enter-
» rés sur le rivage, dont les
» cadavres avoient quatorze
» emfans de longueur. Trois
» de nos gens, qui furent
» ensuite pris par les Espa-
» gnols sur les côtes du Bré-
» sil, m'ont assuré qu'étant
» un jour à l'ancre près de la
» côte, ils furent obligés de
» s'éloigner, parceque les
» Géans lançoient du bord
» jusqu'à eux des quartiers
» de pierre d'une grosseur
» étonnante. J'ai vu au Bré-
» sil un de ces Géans qu'A-

xxviii PREFACE.

» *lonzo Dias* avoit pris au
» port Saint-Julien : quoi-
» que ce ne fut qu'un jeune
» homme, il avoit déjà treize
» empans de haut. Ces peu-
» ples vont tout nuds, &
» portent de longs cheveux ;
» celui que je vis au Brésil
» étoit de bonne complexion
» & bien proportionné dans
» sa haute taille «.

On trouve dans le Voya-
ge de l'Amiral Van Noort,
fait en 1598, que cinq hom-
mes de son équipage étant
descendus sur la côte des Pa-
tagons, furent attaqués par
une trentaine de sauvages
d'une taille extraordinaire,

PREFACE. xxix

ayant la peau tannée, de longs cheveux & le visage peint. Un jeune Indien que cet Amiral avoit pris dans le détroit de Magellan, & qui apprit le Hollandois, raconta à l'équipage que le pays étoit habité par quatre Nations, dont trois étoient composées d'hommes d'une taille ordinaire; mais qu'il y en avoit une quatrieme, appelée *Tiremenen*, qui habitoit un canton nommé *Coin*, & qui étoit composée d'hommes de dix à onze pieds de haut.

Le même fait se trouve

b iij

xxx PREFACE.

confirmé par la relation du voyage au détroit de Magellan , entrepris la même année par Simon de Cordes & Sebald de Wert. Voici ce que dit l'Ecrivain de ce Voyage.

» Au mois de Mai , le
» Vice-Amiral rencontra ,
» près de la *Baie verte* , sept
» canots , avec des sauvages
» qui avoient dix ou onze
» pieds de haut , autant qu'on
» le pouvoit remarquer ,
» étant de couleur rousse &
» ayant des cheveux longs.
» Dès qu'ils virent les cha-
» loupes , ils s'enfuirent à
» terre , d'où ils jetterent

PREFACE. xxxj

» une si grande quantité de
 » pierres , que les Hollan-
 » dois n'oserent approcher
 » davantage. Quand ils re-
 » marquerent qu'on ne s'a-
 » vançoit plus, ils se rembar-
 » querent tous dans leurs ca-
 » nots , & les firent nager
 » vers les chaloupes avec de
 » grands cris. Le Vice-Ami-
 » ral les laissa venir jusqu'à la
 » portée du fusil, puis ayant
 » commandé à ses gens de
 » faire une décharge sur eux ,
 » on en tua quatre ou cinq ;
 » de quoi les autres épouvan-
 » tés, reprirent la fuite vers
 » la terre : là ils arracherent

xxxij PREFACE.

» de leurs propres mains
» quelques arbres , qui de
» loin paroissoient être de
» l'épaisseur d'un empan , &
» en firent des retranche-
» mens , amassant auprès
» d'eux toutes sortes de cho-
» ses propres à être jettées.
» Mais le Vice-Amiral aban-
» donna ces hommes sangui-
» naires à leur propre fureur ,
» & aima mieux s'en retour-
» ner à bord que d'aller les
» combattre. Un autre jour
» quelques matelots s'étant
» écartés en cherchant des
» vivres , une troupe de sau-
» vages sortant d'un bois ,
» les attaqua inopinément ,

PREFACE. xxxiiij

» en tua trois, & en blessa
» deux dangereusement. Ils
» déchirerent inhumaine-
» ment ceux à qui ils ôte-
» rent la vie, & ils auroient
» traité de même ceux qu'ils
» blessèrent, s'ils n'eussent
» été dégagés par le Capi-
» taine de Cordes. Tous ces
» sauvages étoient entiere-
» ment nuds, hormis un qui
» avoit une peau de chien
» marin attaché autour du
» col, qui lui couvroit le dos
» & les épaules. Leurs armes
» étoient des fleches d'un bois
» fort dur, qu'ils lançoient
» vigoureusement & fort

xxxiv PREFACE.

» droit avec la main. La poin-
» te étoit faite comme un
» harpon , & demeuroit dans
» le corps de ceux qu'elle at-
» teignoit , n'étant attachée
» au bout de ce long bois
» qu'avec des boyaux de
» chiens marins ; & ce n'é-
» toit qu'avec beaucoup de
» peine qu'on la pouvoit re-
» tirer , parcequ'elle entroit
» fort avant «.

Jacques Lemaire & Guil-
laume Schouten , qui traver-
ferent , en 1615 , le détroit
de Magellan , ne virent sur
la côte aucun Géant ; mais
ils trouverent des tombeaux
d'où ils tirerent des ossemens

PREFACE. xxxv

qui prouvoient que les habitans devoient avoir dix à onze pieds de haut.

L'Amiral Spilberg , qui fit le même voyage dans la même année , raconta qu'il vit un jour à la côte deux hommes d'une taille gigantesque , qui grimperent sur un rocher pour observer la flotte , & qui descendirent ensuite sur le bord , où ils furent vus distinctement par tous les gens du vaisseau.

On lit dans une Relation du Voyage de Don Garcie de Nodal , (en 1618) que Jean de Moore , commer-

xxxvj PREFACE.

çant avec les habitans de la côte des Patagons , *qui sont plus hauts de toute la tête que nos Européens* , avoit reçu d'eux un lingot d'or , en échange de quelques outils de fer.

M. Frezier , Directeur Général des Fortifications en Bretagne, qui a fait , en 1712 , le voyage de la mer du Sud, dit que la Côte Magellanique de l'ouest, entre le détroit de Magellan & l'isle Chiloë, est habitée par des Indiens nommés *Chonos* , & il ajoute ce qui suit : » Plus » avant dans les terres est » une autre nation d'Indiens

PREFACE. xxxvij

» Géans , qu'ils appellent
» *Caucahues* : comme ils sont
» amis des *Chonos*, il en vient
» quelquefois avec eux jus-
» qu'aux habitations Espa-
» gnoles de Chiloë. Don Pe-
» dro Molina, qui avoit été
» Gouverneur de cette Isle ,
» & quelques autres témoins
» oculaires du pays , m'ont
» dit qu'ils avoient appro-
» chant de quatre varres de
» haut , c'est-à-dire, de neuf
» à dix pieds de haut : ce sont
» ceux qu'on appelle *Pata-*
» *gons* qui habitent la Côte
» de l'est de la terre déserte ,
» dont les anciennes Rela-
» tions ont parlé ; ce que l'on

xxxviiij PREFACE.

» a ensuite traité de fables,
» parceque l'on a vû dans le
» détroit de Magellan des
» Indiens d'une taille qui
» ne surpassoit point celle
» des autres hommes : c'est
» ce qui a trompé *Froger*
» dans sa Relation du Voya-
» ge de M. de Gennes ; car
» quelques vaisseaux ont vu
» en même-tems les uns &
» en même-tems les uns &
» les autres. En 1704, au
» mois de Juillet, les gens
» du *Jacques de Saint-Malo*,
» que commandoit *Harmi-*
» *tu*, virent sept de ces gens
» dans la baie *Gregoire*, sur
» le continent d'Amérique,

E.
fables,
dans le
n des
le qui
celle
c'est
Froger
Voya-
s; car
nt vu
ns &
ns &
, au
gens
lalo,
rmi-
gens
sur
ue,
PREFACE. xxxix

» à la seconde entrée du dé-
» troit de Magellan , un peu
» au-delà de la baie de *Pos-*
» *session*. Ceux du *Saint-*
» *Pierre* de Marseille , com-
» mandé par *Corman* , de *S.*
» *Malo* , en virent six , parmi
» lesquels il y en avoit un qui
» portoit quelques marques
» de distinction par-dessus
» les autres ; ses cheveux
» étoient pliés dans une coëf-
» fe de filets faits de boyaux
» d'oiseaux , avec des plumes
» tout autour de la tête. Leur
» habit étoit un sac de peau ,
» dont le poil étoit en de-
» dans : le long du bras
» dans la manche , ils te-

xl P R E F A C E .

» noient leurs carquois pleins
» de fleches , dont ils leur
» donnerent quelques - unes
» & leur aiderent à échouer
» le canot : les matelots leur
» offrirent du pain , du vin
» & de l'eau-de-vie ; mais ils
» refuserent d'en goûter. Le
» lendemain ils en virent du
» bord plus de deux cents
» attroupés. Ces hommes ,
» quoique plus grands , sont
» plus sensibles au froid que
» les autres ; car les petits
» n'ont pour habit qu'une
» simple peau sur les épau-
» les .

Le dernier Auteur qui
parle des Patagons , est le

P R E F A C E. . . xli

Capitaine Shelvock , qui , dans la relation de son voyage autour du monde , en 1719 , semble confirmer le récit de M. Frezier. Nous pourrions joindre à ces autorités plusieurs autres témoignages. Nous nous contenterons d'ajouter ici celui de l'ingénieur Auteur de la *Lettre au Docteur Maty*. Cet Ecrivain , qu'il est aisé de reconnoître à un certain genre de plaisanterie philosophique qui caractérise tous ses ouvrages , dit qu'en passant à Manille , en 1764 , un vieux Capitaine de Vaisseau Marchand , nommé *Reinaud* ,

xlij PREFACE.

l'a assuré avoir vu en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ *douze pans ou neuf pieds de haut*, qu'il a mesurés lui-même, ainsi qu'une partie de son équipage.

Le Pere Torrubia, Jésuite Espagnol, a fait un livre intitulé, *de la Giganthologie*, dans lequel il a rassemblé un grand nombre de preuves physiques & morales, pour établir l'existence des races de Géants. Parmi les traditions qu'il a recueillies pour prouver son sentiment, nous citerons la rela-

PREFACE. xliij

tion suivante , qui nous a paru curieuse.

» Magdelene de Viqueza
» étoit née en Espagne dans
» la Province d'Éstrémadu-
» re : sa naissance étoit obs-
» cure ; elle passa sa jeunesse
» dans les travaux de la cam-
» pagne. Cette vie lui dé-
» plut ; elle résolut d'aller
» chercher une meilleure for-
» tune dans les Indes Occi-
» dentales : elle avoit assez de
» beauté pour espérer de
» trouver promptement un
» mari dans un pays où les
» femmes Européennes sont
» peu communes & fort de-
» sirées ; en conséquence elle

xliv PREFACE.

» s'embarqua en 1701, sur
» un vaisseau qui portoit une
» recrue de coton dans l'A-
» mérique Espagnole.

» Magdelene, en arrivant
» à Cartagené, n'y trouva
» pas la fortune plus favora-
» ble qu'en Espagne : elle
» parut même devenir plus
» cruelle à son égard ; le cli-
» mat altéra sa beauté ; elle
» se vit abandonnée, expo-
» sée à mourir de faim dans
» un pays dont les habitans
» ne sont pas renommés pour
» leur charité. Après quel-
» ques mois de tourmens de
» cette espece, un berger de la
» Province de Guyaquil, qui

PREFACE. xlv

» est à quelques cents milles
» au sud, la prit à son ser-
» vice. Les bergers Espagnols
» n'ont pas de demeure fixe
» dans ce canton: ils errent
» de contrée en contrée pour
» chercher les meilleurs pâ-
» turages, & ne s'arrêtent que
» dans les endroits où ils en
» trouvent qui leur convien-
» nent. Magdelene suivit son
» maître dans ses différentes
» migrations: il s'avança
» beaucoup avec elle du côté
» du sud, ne suivant aucune
» route fixe & marchant de
» prairies en prairies: ils
» voyagerent ensemble de
» cette maniere pendant en-

xlvj PREFACE.

» viron cinq ans. Sa fortune
» changea encore au bout de
» ce tems ; elle fut prise avec
» son maître & toute sa fa-
» mille par une troupe d'A-
» roveanes , nation ennemie
» mortelle des Espagnols :
» Magdelene fut faite esclav-
» ve avec ses compagnons ,
» qu'elle ne revit plus : elle
» tomba dans le lot du Chef,
» qui en fit sa femme avec
» les cérémonies en usage
» chez les sauvages. Elle vé-
» cut avec lui deux ans , &
» le quitta par un accident
» semblable à celui qui l'a-
» voit mise entre ses mains.
» Son mari & elle furent pris

PREFACE. xlvij

» par un parti d'Indiens du
» sud : le mari mourut dans
» les tourmens, & on lui fit
» à elle les mêmes proposi-
» tions que lui avoit faites
» son premier maître : elle
» les refusa, & fut abandon-
» née comme une personne
» inutile, & qui pouvoit em-
» barrasser les Indiens dans
» leur marche. Elle resta un
» mois seule, sans secours,
» errant sans espoir & sans
» guide à travers des sables,
» soutenant sa vie avec quel-
» ques racines que la nature
» produisoit & lui présentoit
» quelquefois sur son che-
» min : alors elle rencontra

xlviij PREFACE.

» une troupe de Patagons à
» cheval qui la secoururent.
» Ils lui témoignèrent beau-
» coup de tendresse & d'hu-
» manité; ils l'habillerent &
» l'entretinrent de la maniere
» la plus généreuse. Magde-
» lene dit au P. Torrubia
» qu'ils pouvoient avoir dix
» ou douze pieds de haut. La
» Nation entiere, ou du
» moins ce qu'elle en vit,
» n'alloit guere au-delà de
» sept cents personnes. Ils
» vont ordinairement à che-
» val; mais quand ils veulent
» exercer leur force naturelle
» & leur vîtesse, ils courent
» avec

PREFACE. xlix

» avec plus de legereté que
» ne peut faire le cheval le
» plus vif, même quand il
» n'a point de cavalier. Leurs
» chevaux ne leur servent
» pas seulement de monture;
» ils en mangent aussi lorsqu'ils
» n'ont pas d'autres
» provisions & qu'il n'y en
» a point à leur portée. Il est
» cependant rare que les
» provisions leur manquent;
» il n'est presque rien qui
» soit à l'abri de leur vitesse
» & de leur force: ils attrapent
» les bêtes fauves à la
» course. Tout est commun
» chez eux: ils ne paroif-

I. P R E F A C E.

» sent avoir aucune notion
» de la propriété. Ils pren-
» nent des femmes & les
» quittent à leur volonté ; ils
» ne regardoient Magdelene
» que comme un objet de
» curiosité, & non comme
» un être dont le sexe put leur
» être de quelque utilité. Ils
» sont sinceres , humains &
» tendres les uns envers les
» autres. Magdelene , dans
» tout le tems qu'elle demeu-
» ra avec eux , n'y vit pas
» une seule querelle. Ils n'ont
» d'autre boisson que l'eau :
» cela est d'autant plus sur-
» prenant , que les Indiens
» du voisinage s'enivrent

P R E F A C E. l j

» journallement d'une li-
» queur qu'ils appellent *Chi-*
» *ca*. Ils portent les mêmes
» habits l'hiver & l'été. Dans
» la premiere saison, ils met-
» tent la fourure des peaux
» qui leur servent de vête-
» mens sur la chair, & l'été
» ils mettent la fourure en
» dehors. Ils sont quelque-
» fois provoqués à la guerre
» par leurs voisins, & alors
» ils ne leur font point de
» quartier. Ils ont des Rois,
» des Capitaines, des Con-
» seillers, comme les autres
» Nations Indiennes; mais
» ce qu'il y a de remarqua-

lij P R E F A C E.

» ble parmi eux, c'est qu'il
» n'est pas permis à leur Roi
» d'avoir plus d'une femme.
» Quand par hasard ils ont
» un enfant dont la taille est
» au-dessous de l'ordinaire,
» ou difforme par quelque
» endroit, ils le vendent à
» quelque Nation voisine
» d'une taille commune, où
» il devient esclave «.

Magdelene resta six ans
chez ce peuple humain: elle
n'espéroit plus de revoir son
pays natal: un jour en allant
sur le bord de la mer, qui
est entre les détroits de Ma-
gellan & de Panama, elle
fut recueillie par une barque

PREFACE. liij

Espagnole, & revint dans sa patrie. Elle avoit environ quarante ans quand le Pere Torrubia la vit, & elle étoit encore fort belle.

Tous ces témoignages réunis semblent former un corps de preuves d'autant plus puissant, qu'on n'avoit à y opposer que des témoignages négatifs; cependant tous les Savans & les Philosophes ont constamment résisté à cette foule d'autorités; ils ont même revoqué en doute les premiers rapports de l'expédition de M. Byron, malgré l'autorité

liv PREFACE.

d'un Philosophe, homme de beaucoup d'esprit, qui en attestoit la vérité. Enfin tous les doutes vont être dissipés. L'authenticité du Voyage dont nous donnons ici la traduction, ne peut plus être contestée. Il est écrit par un Officier du vaisseau même de M. Byron.

L'Editeur Anglois de ce Voyage a rapporté dans une note que nous allons traduire ici, les témoignages d'autres témoins oculaires, concernant les Géants Patagons, lesquels confirment la relation qu'en donne l'Auteur.

PREFACE. lv

Sa véracité, dit l'Editeur, n'a pas besoin de ce secours pour ceux qui ont l'avantage de le connoître ; mais comme certaines raisons ne lui ont pas permis de mettre son nom à la tête de son Ouvrage, on nous a conseillé de donner au Public toutes les informations que nous avons pu recueillir touchant l'existence de ce Peuple extraordinaire.

Un Officier qui étoit sur un des vaisseaux que commandoit le Chef d'Escadre Byron, & qui descendit sur la côte des Patagons en mé-

lvj P R E F A C E.

me-tems que notre Auteur ,
nous a donné le détail sui-
vant.

» Le *Dauphin* étant en-
» tré à dix ou douze lieues de
» l'embouchure du détroit
» de Magellan , on apperçut
» du tillac trente ou quaran-
» te Indiens d'une taille ex-
» traordinaire , qui se te-
» noient sur la greve , & fai-
» soient aux gens du vaif-
» seau des signes d'amitié ,
» comme pour les inviter à
» venir à terre : ceux des nô-
» tres qui étoient plus éle-
» vés , découvrirent , au
» moyen des lunettes , un

PREFACE. lvij

» beaucoup plus grand nom-
» bre de ces Indiens , qui
» étoient à environ un mille
» plus avant dans les terres ,
» & qui paroissoient d'une
» grandeur énorme ; mais on
» attribua d'abord cette gran-
» deur apparente aux brouil-
» lards dont l'air étoit char-
» gé. Le vaisseau ayant été
» saisi dans ce moment par
» le calme, M. Byron jugeant
» qu'il n'y avoit pas de tems
» à perdre en descendant à
» terre , résolut d'aller voir
» de près ces Indiens , pour
» observer ce qu'il pourroit
» de leur figure & de leurs

lvij PREFACE.

» manieres. En conséquence
» il fit mettre dehors un canot
» à six rames pour lui & ses
» Officiers, & en fit armer
» un autre à douze rames,
» pour venir à son secours au
» cas que les Sauvages entre-
» prissent de le surprendre ou
» de lui faire violence; pré-
» caution très prudente,
» quoique les Indiens qu'on
» appercevoit n'eussent au-
» cune espece d'arme offen-
» sive.

» Le Commodore étant
» descendu avec son Lieute-
» nant, il fit signe aux In-
» diens, qui s'empressoient

PREFACE. lix

» en foule autour de lui , de se
» retirer , ce qu'ils firent sur-
» le-champ ; lorsqu'ils furent
» à trente ou quarante ver-
» ges du rivage , M. Byron
» & son Lieutenant s'avan-
» cerent vers eux , à la dif-
» tance de 20 verges. Leur
» troupe se grossissoit à cha-
» que instant , & ils paru-
» rent bientôt au nombre
» d'environ 500 , tant hom-
» mes que femmes & enfans.
» On se fit de part & d'autre
» beaucoup de signes d'ami-
» tié ; les Indiens témoi-
» gnoient leur satisfaction en
» chantant des airs fort bi-
» farres , & en frappant dans

lx PREFACE.

» leurs mains. Le Commo-
» re , qui s'étoit avancé au
» milieu d'eux , les avoit fait
» asseoir & distribuoit aux
» femmes & aux enfans des
» rubans , des colliers de
» grains & d'autres bagatel-
» les , qu'ils sembloient rece-
» voir avec un plaisir singu-
» lier. Les femmes paroif-
» soient avoir de sept pieds
» & demi (1) à huit pieds
» de hauteur ; les hommes
» avoient pour la plûpart

(1) Il faut faire attention qu'il s'a-
git ici , ainsi que dans le reste du li-
vre , de pieds Anglois , qui ont envi-
ron un douzieme de moins que notre
pied-de-roi ; ce qui fait une diffé-
rence très remarquable.

PREFACE. lxj

» 9 pieds , & quelques-uns
» étoient même beaucoup
» plus hauts. Le Commodo-
» re , qui a lui-même six
» pieds de haut , pouvoit à
» peine , en s'élevant sur la
» pointe du pied , atteindre
» de sa main au-dessus de la
» tête d'un de ces Indiens ,
» qui n'étoit pas à beaucoup
» près le plus grand de la
» troupe. Les hommes sont
» bien faits , quarrés , & d'u-
» ne force prodigieuse. Les
» deux sexes ont la peau cou-
» leur de cuivre , portent de
» longs cheveux noirs , &
» étoient vêtus de peaux , at-
» tachées avec une courroie

lxij PREFACE.

» autour de leur col ; mais
» les habits des hommes
» étoient lâches & ouverts ,
» & ceux des femmes étoient
» ferrés avec une espece de
» ceinture. Plusieurs d'entre
» eux , tant hommes que
» femmes , étoient montés
» sur des chevaux qui avoient
» environ quinze palmes &
» demie de haut. Ils avoient
» aussi avec eux quelques
» chiens , dont le museau
» étoit pointu comme celui
» du renard , & qui étoient
» gros comme un chien d'ar-
» rêt d'une taille moyenne.
» Ces honnêtes Sauvages
» inviterent le Commodore ,

PREFACE. lxiiij

» & tous ceux qui l'accom-
» paignoient , à avancer avec
» eux dans les terres , & leur
» montroient de la fumée
» qui s'élevoit à quelque dis-
» tance , en portant la main
» à la bouche , comme pour
» leur offrir à manger. Le
» Commodore , en refusant
» leurs offres , leur proposa
» de son côté de venir sur son
» vaisseau , qu'il leur mon-
» troit de la main ; mais ils
» se refuserent aussi à cette
» invitation. Ainsi , après
» avoir passé deux heures
» dans cette conversation par
» signes , on se sépara en se
» donnant mutuellement des

Ixiv PREFACE.

» témoignagnes d'amitié.

» Le pays qui environne
» toute cette côte est sablon-
» neux ; mais il est coupé
» par de petites collines, cou-
» vertes d'une herbe courte
» & grossiere , & d'arbrif-
» seaux , dont aucun n'est
» assez gros pour faire un
» manche de hache «.

Un autre Officier qui étoit
à bord d'un des deux vais-
seaux , a donné à l'Editeur
une autre relation , entiere-
ment conforme à celle qu'on
vient de lire , avec quelques
légeres circonstances de plus.
Il dit que lorsque le *Dauphin*
fut

PREFACE. lxx

fut à 10 ou 12 lieues dans le détroit, on apperçut avec les lunettes, sur la côte des Patagons, des hommes d'une taille prodigieuse, mais dont la grandeur apparente fut d'abord attribuée aux brouillards; mais en approchant de terre, ces hommes parurent encore plus grands, & firent aux gens du vaisseau des signes d'amitié pour les inviter à venir à terre. Quand le vaisseau continua sa marche pour chercher un endroit propre au débarquement, ces Indiens se mirent à pousser des cris plaintifs,

lxvj PREFACE.

comme s'ils eussent craint que le vaisseau ne s'éloignât & que nos gens ne voulussent pas descendre à terre. Il dit aussi que ces Indiens étoient au nombre de 400, & qu'environ un tiers d'entr'eux étoient montés sur des chevaux qui n'étoient pas plus gros que les nôtres ; & que les cavaliers n'ayant point d'étriers, relevoient leurs genoux jusqu'au garot du cheval. Il y avoit dans la troupe plusieurs femmes & des enfans, que quelques-uns des Anglois prirent dans leurs bras pour les baiser & les caresser, ce qui paroissoit faire

PREFACE. lxvij

grand plaisir aux sauvages. Le même Officier raconte que quelques-uns d'entr'eux prirent sa main entre les leurs & la frappoient doucement ; que plusieurs avoient dix pieds de haut , des traits réguliers , & un corps bien proportionné. Il ajoute qu'ils paroissoient sur-tout voir avec plaisir le Lieutenant Cummins , à cause de sa grande taille , qui est de six pieds dix pouces ; quelques-uns de ces Indiens lui frapperent sur l'épaule , & quoique ce fut pour lui faire caresse , leurs mains tomboient avec tant de pe-

lxviii PREFACE.

fanteur, que tout son corps en étoit ébranlé.

Enfin un autre Officier de l'Escadre a communiqué à la Société Royale une Relation de ce Peuple extraordinaire, dans un écrit que cette Société savante s'est réservé de publier dans ses Mémoires. Cette Relation confirme les mêmes faits; on y trouve de plus que ces Indiens paroissent fort intelligens, qu'ils entendoient aisément les signes que nos gens leur faisoient, & montroient en tout un caractère doux & facile.

VOYAGE



VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

COMME on a mis un soin particulier, & qu'on a pris des précautions extraordinaires pour les préparatifs de ce Voyage, qui a excité l'attention de toute l'Europe, il est à propos de faire mention de quelques circonstances qui ont précédé notre départ.

Les différens ouvriers, appar-

A

tenans au *Dauphin*, ayant reçu, le 18 Avril 1764, des ordres pour le mettre en état de faire le voyage des Indes Orientales; la carene fut doublée de cuivre, ainsi que les gonds & pentures sur lesquels roule le gouvernail: c'étoit la première épreuve de ce genre qui eût encore été faite sur aucun vaisseau.

Le *Dauphin* se trouvant prêt enfin, sortit du Chantier le 14 Mai; on travailla avec toute la diligence possible à le mâter, l'agréer & l'équiper, & le 14 de Juin nous levâmes l'ancre, avec un vent très léger: le 16 nous arrivâmes aux Dunes, & nous amarrâmes le Vaisseau.

Pendant le tems que nous y séjournâmes, nous envoyâmes un Pilote à terre, & nous reçûmes de Deal une très grande Berge à douze rames pour le service du *Dauphin*, avec du bœuf frais & des légumes pour la nourriture de l'Equipage.

Le lendemain nous prîmes à bord le Capitaine John Byron, & bientôt après nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile: dans la nuit du 21 nous essuyâmes un violent coup de vent; ce qui, dans cette saison, pouvoit être regardé comme une chose un peu extraordinaire.

Le 22, à huit heures du matin, nous jettâmes l'ancre au

Goulet de Plymouth, où nous amarrâmes, & trouvâmes la frégate *le Tamer*, qui devoit nous accompagner dans notre Voyage.

Pendant que nous restâmes à Plymouth, nos gens reçurent d'avance deux mois de paie, afin de se mettre en état d'acheter tout ce qui leur étoit nécessaire pour un si long Voyage; c'est un privilege accordé à tous les Vaisseaux du Roi qui sont destinés pour des Ports très éloignés. Les habitans de la Côte ont alors la liberté d'aller à bord vendre aux gens du Vaisseau les choses nécessaires, & particulièrement des chemises, des bas,

& les autres parties de leur vêtement.

Au bout de quatre jours on donna le signal, par un coup de canon, pour mettre à la voile, & au second coup de canon nous nous éloignâmes de Plymouth, ayant avec nous le *Tamer*. Immédiatement après notre départ, M. Byron arbora sa flamme à bord du *Dauphin*, étant nommé Commandant en chef de tous les Vaisseaux du Roi dans les Indes Orientales.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans notre traversée, jusqu'à Madere, que nous vîmes le 14 Juillet. Cette isle, qui appartient aux Portugais,

est renommée pour la salubrité de l'air. Elle est située à 32 degrés de latitude nord, & s'étend du 18^e degré 30 minutes jusqu'au 19^e degré 30 minutes de longitude, en comptant du méridien de Londres.

Le même jour nous mêmes à l'ancre dans la baie de *Fonchal*, ainsi appelée à cause d'une belle espece de fenouil qui croît en abondance sur le rivage. Cette Baie est sur la partie méridionale de l'isle; & dans le fond on trouve une ville du même nom, située dans une petite plaine, d'où coule dans la mer trois rivieres, qui forment, à quelque distance, une petite

isle, entierement stérile, sur laquelle on a construit un château; la ville est aussi défendue par une muraille très haute & par une batterie de canon.

L'isle de Madere a environ douze lieues de longueur, sur deux de largeur, & quarante de circonférence. Elle est formée par une montagne très élevée, qui s'étend de l'est à l'ouest, & sur le penchant de laquelle on trouve au Sud des vignes plantées çà & là. Au milieu de ce coteau sont situées les maisons de campagne des habitans, ce qui forme un coup d'œil très agréable.

L'air y est si tempéré, qu'on

n'y éprouve presque jamais les excès de la chaleur & du froid; il y regne un printems continuë, qui y fait croître toute l'année des fruits & des fleurs.

La fertilité du sol y est si grande, qu'elle produit plus de bled qu'aucune des isles voisines d'une étendue deux fois plus considérable.

L'herbe s'éleve si haut, qu'on est obligé de la brûler; & lorsqu'on plante des cannes de sucre dans les cendres, on fait au bout de six mois une récolte considérable de sucre.

On trouve dans l'isle un très grand nombre de beaux cédres, & presque toutes les especes des

meilleurs fruits ; tels que des oranges de toute sorte, des limons d'une grosseur prodigieuse, des bananes, des citrons, des abricots, des pêches, des figues, des prunes, des noix & des raisins dont les grains sont aussi gros que nos prunes ordinaires, & remarquables sur-tout par un parfum agréable qui leur est propre. Mais tous les beaux fruits de cette isle sont trop doux pour qu'on en puisse manger en grande quantité.

Les habitans de cette Isle sont plus civilisés que ceux des Canaries ; les Marchands Anglois qui y résident sont en petit nombre. Les naturels sont les meil-

leures confitures du monde, & excellent à conserver les oranges & les citrons. Le sucre qu'on y fait est non-seulement très beau, mais a encore le parfum de la violette; & le vin qu'on y recueille est plus propre à soutenir de longs voyages, même dans les pays chauds, que celui d'aucun autre lieu du monde connu; aussi en tire-t-on une grande quantité pour l'usage des vaisseaux, & pour transporter en Amérique.

Il y a dans l'Isle plusieurs Couvents qui sont placés, comme les maisons de campagne des habitans, sur le penchant de la colline, & ont un air assez im-

posant par leur antiquité & leur structure. Les Religieuses qui les habitent, & parmi lesquelles il y en a de fort belles, ont la liberté de voir les étrangers à certaines heures, & de converser avec eux à travers une double grille. Leur principale occupation consiste à faire des fleurs artificielles de toutes sortes, de petits paniers, & d'autres bagatelles de cette espece, qu'elles vendent aux étrangers, & dont le prix est appliqué aux besoins de la communauté.

Malgré la fertilité extraordinaire de cette Isle, les provisions de toute sorte y sont fort cheres. Les habitans se nourris-

sent particulièrement de *yams*, espece de racine assez semblable à nos patates, mais beaucoup plus grosse.

On y trouve des porcs & des poules; mais on a de la peine à s'en procurer, excepté en donnant en échange de vieux habits, qui, de quelque étoffe & en quelque état qu'ils soient, sont fort recherchés par les plus pauvres d'entre les naturels du pays.

A notre arrivée à Madere, nous trouvâmes le Vaisseau du Roi le *Ferrit*, qui étoit à l'ancre, & qui salua notre Commodore, lorsqu'il arbora sa flamme. Le Fort nous rendit aussi notre salut à notre entrée.

Pendant notre séjour, nous nous pourvûmes de bœuf frais, dont la qualité étoit médiocre; les jeunes bœufs, soit naturellement, soit par défaut de pâturage frais, y sont maigres & de petite taille.

Après avoir pris de l'eau & plusieurs tonneaux de vin pour l'usage du Vaisseau, ainsi que tout ce dont nous pouvions avoir besoin, nous prîmes congé du Gouverneur, le 20, en tirant onze coups de canons, qu'il nous rendit, & à trois heures après midi nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile, de compagnie avec les Vaisseaux du Roi la *Couronne*, le *Ferrit* &

le *Tamer*. Il faut observer qu'au sortir de cette Isle les Vaisseaux trouvent une espece de calme jusqu'à ce qu'ils aient gagné quatre à cinq lieues au-dessous du vent, & alors ils sont sûrs de trouver un bon vent alisé. Nous fîmes route vers l'isle de *Santiago*, & dans cette traversée il ne nous arriva rien de remarquable. Nous nous séparâmes des vaisseaux la *Couronne* & le *Ferrit*, à peu de distance de *Madere*, & le 22, nous rencontrâmes le *Liverpool*, Vaisseau du Roi qui revenoit des Indes Orientales, & par lequel nous envoyâmes des lettres en Angleterre.

Le 30, à deux heures après midi, nous vîmes Santiago, qui se trouve à 14 degrés 50 minutes de latitude Nord, & 22 degrés 56 minutes de longitude (l'Auteur compte toujours du méridien de Londres). Vers les trois heures nous jettâmes l'ancre à environ un mille du rivage, dans la Baie appelée *Porto Prayo*. Nous saluâmes en entrant un petit Fort, appartenant aux Portugais, qui nous rendirent le salut.

Cette Isle, une des plus grandes & des plus fertiles du Cap-Verd, est d'une forme triangulaire, & a cinquante ou soixante lieues de tour. Quoiqu'elle

soit couverte de rochers & de montagnes, les vallées produisent non-seulement du bled de Turquie, mais encore des gouivées, des oranges, des limons, des ananas, des pommes *coustar-des*, des bananes, des tamarins, des cocos, du plantain, des melons musqués & des melons d'eau, des raisins, des cannes de sucre, &c. Il y oiroît aussi quelques cédres, & on y recueille beaucoup de coton. Nous y avons trouvé des chevaux, des ânes, des mulets, des vaches, des porcs, des daims & des singes; plusieurs especes de gros & de petits oiseaux, & une prodigieuse quantité de poissons de mer.

Ribeira-Grande est la Capitale de l'Isle; & le Gouverneur, l'Oviodore & l'Evêque y résident. Cette ville a une Cathédrale & un Monastere, situés l'un & l'autre dans une situation charmante.

Il y a dans l'Isle quatre autres villes, Praya, Saint-Domingo, Saint-Domingo Abacace, & Santiago.

La plûpart des habitans & des Prêtres même, sont des Nègres, qui y sont en très grand nombre; car on compte trois blancs pour quarante noirs; & ceux-ci ont à peine des vêtemens suffisans pour couvrir une partie de leur corps. On ne voit dans l'Isle

qu'un petit nombre de soldats , qui à l'extérieur paroissent bien misérables.

Dès qu'on voit arriver un vaisseau, les naturels accourent de toutes les parties de l'Isle avec toutes sortes de provisions, qu'ils échangent contre de vieux habits, chose dont ils font si grand cas, que pour une bagatelle de cette espece on peut se procurer une quantité assez considérable de dindons, d'oies & d'autres provisions de bouche. Les habits, sur-tout les noirs, quelque mauvais qu'ils soient, y sont un objet de vanité & d'ambition, d'autant plus ridicule que la chaleur du climat les rend moins nécessaires.

Quelque misérables que paroissent les habitans de cette Isle, ils vivent dans une grande abondance. La fertilité du sol leur fournit non-seulement toutes les choses nécessaires à la vie, mais encore ce qu'en d'autres pays on regarderoit comme des objets de luxe.

Après avoir pris de l'eau, des provisions fraîches & des fruits, nous partîmes de Santiago avec le *Tamer*. Il ne nous arriva rien de remarquable dans la route, jusqu'au 11 Septembre que nous vîmes la côte de Bresil, par le 23^e degré de latitude méridionale, & le 42^e degré 20 minutes de longitude occidentale.

Le lendemain nous entrâmes dans le port de Rio Janeiro, & nous mîmes à l'ancre, ayant le fort Saint-Acrouse au Sud-Est-demi-Sud. Le 14 nous prîmes un Pilote, & nous avançâmes entre l'isle des Serpens & la terre, à un quart de mille au plus du rivage; nous saluâmes les Forts de onze coups de canon, qu'on nous rendit sur-le-champ. Notre premier soin fut de faire venir à bord des provisions fraîches pour l'équipage, qui commençoit à en avoir grand besoin, sur-tout de légumes, le scorbut s'étant déjà manifesté parmi quelques-uns de nos gens.

Le 19, le Commodore descendit à terre pour aller faire visite au Viceroi, & à son débarquement il fut reçu par toute la Noblesse, qui le conduisit au Palais du Viceroi, tandis qu'on tira onze coups de canons de la batterie de l'Isle.

A midi de ce même jour-là, le *Kent*, vaisseau de notre Compagnie des Indes, entra dans la Baie, ayant à bord Milord Clive, & nous salua de onze coups de canons, que nous rendîmes.

Le 7 Octobre le Viceroi vint rendre visite au Commodore, à bord du vaisseau, & nous le saluâmes à son arrivée de quinze

coups de canons , qui furent rendus par l'artillerie de la Citadelle. Afin de recevoir le Viceroi avec tous les honneurs qu'il est d'usage de lui rendre , on fit monter sur le tillac tous les gens de l'équipage , qui se tinrent debout , ayant , tous , les bras étendus , de maniere qu'ils se touchoient l'un l'autre , & ils resterent dans cette attitude pendant tout le tems qu'ils furent en présence du Viceroi.

Milord Clive fit , le 9 , une visite au Commodore , & reçut à son entrée & à son départ le même salut , qui fut rendu par le *Kent*. Le même jour un Pilote Portugais vint à bord , afin de

nous mettre sur la route, & à six heures nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile; mais ne trouvant pas assez de vent, nous fûmes obligés de remettre à l'ancre, & d'attendre jusqu'au lendemain au matin; pendant ce tems-là nous eûmes occasion de faire quelques observations sur le Port, qui nous parut capable de recevoir cent navires dans un bon ancrage, avec assez de place pour mouiller en sûreté.

La ville de Rio Janeiro est à 23 degrés onze minutes de latitude méridionale, & 43 degrés 9 minutes de longitude occidentale. Sa position & son aspect sont très agréables, sur-

tout par la multitude d'arbres de toute espece qu'on y découvre, & qui conservent leur verdure toute l'année. La ville est située d'une maniere avantageuse sur le derriere de l'isle des Serpens, qui n'en est pas éloignée de plus cinq cens verges, & qui, au moyen des fortifications qu'on y a élevées, commande tout ce qui pourroit incommoder la ville; il y a outre cela à l'entrée plusieurs autres isles garnies de batteries de canon.

Ces fortifications paroissent si formidables aux Portugais, qu'ils sont assez vains pour croire que toute la puissance navale
de

de l'Europe ne seroit pas en état de les en chasser ; nous osons cependant affirmer avec confiance que six de nos vaisseaux de ligne suffiroient pour détruire en quelques heures toutes leurs batteries.

Il y a à Rio Janeiro un grand & commode chantier , où les Portugais avoient commencé à construire un Vaisseau de guerre de soixante - quatre canons , qu'ils se propoisoient d'achever en un an. Leur méthode de construction étoit un peu extraordinaire , & leur maniere de travailler très lente, vu la forme des outils dont ils se servoient ; mais ce qui nous parut

le plus surprenant, c'est que l'étambord étoit fait d'un cédre entier. Il y avoit un certain nombre d'esclaves enchaînés ensemble, qui étoient occupés à porter le bois d'une partie du chantier à l'autre.

Depuis le 15 Septembre jusqu'au 18 Octobre, nos gens furent occupés à faire de l'eau & du bois, & à calfater. Nous prîmes six calfats Portugais pour aider notre charpentier, & nous leur donnâmes la valeur de six chelins par jour. Quoiqu'il ne soit pas douteux qu'un ouvrier Anglois fasse autant d'ouvrage en un jour qu'un ouvrier Portugais en trois, cependant s'ils sont

lents & paresseux , il faut qu'ils achevent leurs ouvrages avec soin , autrement on ne verroit pas si souvent de leurs vaisseaux faire , dans un état délabré , d'assez longs voyages.

L'air est rafraîchi à Rio Janeiro par une succession constante de vents de terre & de mer. Le premier souffle le matin & continue jusqu'à environ une heure après midi ; peu de tems après un vent de mer assez fort s'éleve , & ne contribue pas peu à rendre ce Port sain & agréable. On est si persuadé que ce vent de mer est salutaire , que les Nègres l'appellent *le Docteur*. Nous apprîmes même

que dans les vallées où ce vent là ne s'étendoit pas, l'air y est si fort raréfié par la chaleur, que les oiseaux ont de la peine à y voler. Les riches habitans ont en général la précaution de tenir leurs portes fermées depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures après midi, où ils commencent à vaquer à leurs affaires, sans être trop incommodés de la chaleur, qui est alors tempérée par le vent de mer.

Le sol du Bresil est en général fertile; il produit une grande quantité d'arbres très élevés, propres à toute sorte d'usage, & dont la plûpart ne sont

pas connus en Europe. Il croît dans les bois de très beaux fruits , dont plusieurs especes sont inconnues, non-seulement en Europe, mais peut-être encore dans les autres parties de l'Amérique. Les orangers, les limons, & plusieurs autres especes de fruits, communs dans les pays chauds, y sont aussi abondans que les noix dans les forêts d'Angleterre. La canne de sucre y vient avec le plus grand succès, & l'on en exporte en Europe une grande quantité d'excellent sucre, d'indigo & de coton. Le pays est renommé pour ses diamans, & l'on y trouve aussi beaucoup d'or, que

des esclaves sont occupés à chercher dans les ravines des torrens & le fond des rivieres.

Quant aux animaux du Bresil, on prétend que tous les chevaux, les ânes, les vaches, les moutons, les porcs & les chats y ont été portés d'Europe. Ceux qui sont naturels au pays, sont entr'autres, plusieurs especes de singes, les moutons du Pérou, le daim, le lièvre, le lapin, le tatou, l'écureuil volant, le *guano*, l'opossum & le paresseux.

On y trouve aussi différentes especes de perroquets, & d'autres oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage; plu-

fiereurs especes d'oies, de canards & de pigeons sauvages; des perdrix, des corlieux, de la volaille ordinaire, &c. Ce pays n'est pas moins fameux par la multitude, la variété & l'incroyable grosseur des serpens & des autres reptiles venimeux qui y naissent.

Pour revenir à Rio Janeiro, le Viceroy y jouit d'une autorité aussi étendue que celle dont jouit en Portugal le Roi lui-même. Les habitans y ont beaucoup d'esclaves Nègres, qu'ils achètent dans les Marchés où l'on voit ces malheureuses victimes de la cupidité enchaînées deux à deux, ou en plus grand

nombre ensemble, & exposées à la vue du public, pour être livrées au plus offrant.

Les femmes Portugaises qu'on y voit, ont en général le teint olivâtre & les traits désagréables ; celles d'un rang supérieur n'y sont gueres vues, parcequ'elles n'ont la liberté de sortir que le soir. Les Portugais sont naturellement si jaloux, qu'un étranger ne peut seulement regarder leurs femmes sans s'exposer aux suites de cet esprit de vengeance qui domine si universellement chez eux ; aussi les femmes sont-elles obligées d'y être fort circonspectes & fort attentives à toutes leurs démarches. Il est

vrai qu'on y contracte peu de mariages ; un homme & une femme se conviennent, vivent ensemble, se quittent ensuite dès qu'ils sont las l'un de l'autre, & cherchent à se pourvoir ailleurs. Dès que le jour commence à tomber, les Portugais, habitans de Rio Janeiro, sortent de leurs maisons, & vont dans les lieux de débauche, où ils se livrent aux plus grands excès.

La ville est située près de plusieurs hautes montagnes, d'où un grand aqueduc, construit vers le Sud, fournit des eaux à toute la ville. Cet aqueduc, qui traverse une profonde vallée, est composé de plus de cin-

quante arches , disposées en deux rangs, dont l'un porte sur l'autre; & en quelques endroits il s'éleve à plus de cinquante toises au-dessus du fond de la vallée. L'eau est , par ce moyen, conduite à deux fontaines, où les habitans viennent la prendre. Ces deux fontaines se trouvent en face du Palais du Vice-roi, qui forme un très beau bâtiment de pierre , & le seul de toute la ville qui ait des fenêtres; les autres maisons n'ont que de petites grilles de fer. A une des extrêmités du Palais, on voit la prison destinée pour les criminels, laquelle, par sa situation & la multiplicité de

Les portes de fer, présente un aspect hideux, & dégrade la beauté de l'édifice auquel elle est jointe.

Les Eglises & les Couvents sont magnifiques ; tout y est propre à frapper vivement l'imagination de ceux qui les fréquentent. Les cierges y sont sans cesse allumés, & un grand nombre de Moines de différens Ordres, y vont successivement dire des Messes.

On trouve presque à chaque coin de rue des niches, dans lesquelles sont placés des Crucifix ou des Saints, vêtus de soie, ou d'autres étoffes.

On apperçoit du Port la Ca-

thédrale & le College des Jésuites, qui sont les plus beaux édifices de la ville, & présentent, à une certaine distance, un très beau coup d'œil.

Les maisons de la ville ont trois ou quatre étages de haut, & sont pour la plûpart bâties en pierres, avec de grands balcons en dehors; mais elles sont assez mal meublées.

La ville est traversée par un canal, qui sert à emporter les ordures des rues, & à purger l'air des vapeurs défagréables dont elles seroient infectées.

Il se fait à Rio Janeiro un commerce considérable, & un grand nombre de Négocians ré-

fidement dans la ville. Il y vient chaque année au moins quarante à cinquante bâtimens, tant de Lisbonne que de différentes parties du Bresil, outre quelques navires qui vont à la Côte d'Afrique, & de petits bâtimens qui fréquentent les Ports voisins. Les vaisseaux d'Europe apportent des cuirs, des toiles & des draps, de grosses & fines bayettes, des serges, des chapeaux, des bas, du fil, du biscuit, du fer, de la quincaillerie, de l'étain, des ustensiles de cuisine, &c. & prennent en retour du sucre, du tabac, des peaux crues, de l'huile de baleine, des bois de teinture, &c.

Les habitans sont très riches, & l'aifance y est telle, que la plûpart des principaux domestiques ont des esclaves Nègres pour les travaux les plus rudes.

Quant à la nourriture, le bœuf y est très médiocre, parcequ'on est obligé, à cause de l'excessive chaleur, de le manger peu de tems après qu'il est tué. La maniere de tuer ces animaux est assez remarquable. On en chasse un certain nombre dans un endroit enfermé; on jette une corde autour de la tête de celui qu'on a destiné à la boucherie, on le sépare des autres, un boucher Nègre va par derriere & lui coupe les jar-

rets ; l'animal étant tombé , le Nègre vient pardevant & lui enfonce un couteau dans la tête , exactement entre les cornes.

Les bœufs de ce pays sont si farouches & si indomptables , qu'il n'y a guere que les bouchers Nègres qui osent les attaquer ; cependant ils sont si petits , que lorsqu'on en a ôté la peau , les boyaux , &c. ils ne pèsent pas en général plus de deux cents cinquante livres.

Pendant notre séjour , on donna aux gens de l'équipage des *yams* au lieu de pain ; mais nous achetâmes à fort bon prix du sucre , du tabac , & d'autres denrées. Les poules & les porcs

y font cependant très chers ; les Nègres se nourrissent principalement de poisson & de bled de Turquie , qu'on y cultive avec succès. La mer leur fournit beaucoup de poissons. Ils ont un grand nombre de canots de pêche, dans lesquels ils sortent le matin , au moyen du vent de terre, qui, comme nous l'avons dit, souffle régulièrement à une certaine heure, & reviennent le soir par le vent de mer, qui n'est pas moins constant.

Il y a non-seulement dans le Port un chantier pour construire les vaisseaux, mais encore une isle commode pour mettre sur le côté un navire de toute

grandeur. Pendant que nous y étions, nous y vîmes un bâtiment Espagnol qui venoit de doubler le Cap Horn, & avoit été fort endommagé par quelques isles de glaces, très fréquentes dans ces mers. On n'en voit gueres que sur les Côtes Septentrionales de l'Amérique, & entre les soixante & soixantedixieme degrés de latitude méridionale. Elles paroissent avec différentes formes; les unes ont une figure pyramidale, & se terminent en pointe; d'autres ont leur sommet applati, & il en découle quelquefois un courant d'eau. Quelqu'obscure que soit la nuit, si l'on se trouve

au-deffous du vent de ces glaces, on sent leur proximité par le froid excessif qui en vient; & ce froid diminue à mesure qu'on s'en éloigne. On a observé que ces glaces avoient trois fois autant d'épaisseur au-deffous de l'eau, qu'elles ont de hauteur au-deffus de la surface; & cette hauteur a été évaluée, par des calculs modérés, à cinquante ou soixante brasses au moins. Ces isles de glaces changent de direction au gré du vent; plus le tems est froid, plus elles augmentent de volume & de hauteur; & on les voit diminuer à mesure qu'on avance vers des climats plus chauds.

Nous fûmes bientôt prêts à mettre à la mer ; nous avons toute sorte de raisons pour croire que nous étions destinés pour les Indes Orientales , & que nous allions faire route vers le Cap de Bonne-Espérance. Le plan de notre destination étoit si bien concerté , que notre Commodore trompa le Lord Clive même , qui le pressoit vivement de le prendre à bord , parceque nous serions plutôt prêts à mettre à la mer que le *Kent* , qui avoit beaucoup de malades ; le Commodore éluda ces instances , en faisant espérer au Lord Clive qu'il le prendroit à bord au Cap de Bonne-Espérance.

Nous laiffâmes Rio Janeiro & la Côte de Bresil le 20 Octobre 1764, bien persuadés que nous allions doubler le Cap; mais bientôt nous tournâmes, à notre grand étonnement, vers le Sud, & nous reconnûmes notre méprise. Nous ne restâmes pas long-tems dans l'incertitude; on fit un signal au Commandant du *Tamer* pour qu'il vînt à notre bord, & notre équipage, ainsi que celui de la frégate, fut informé que le Commodore se proposoit d'aller faire des découvertes dans la mer du Sud. La maniere dont cette nouvelle fut reçue donna lieu de croire que personne à

bord n'avoit eu le moindre soupçon du projet dans lequel on étoit engagé. Afin de prévenir toute espece de mécontentement, on annonça en même-tems aux gens des deux vaisseaux, que le Gouvernement leur accordoit double paie, pour les encourager à poursuivre cette entreprise.

Nous n'eûmes rien à observer jusqu'au 27 Novembre, où, après avoir essuyé plusieurs coups de vent très forts, nous doublâmes le Cap Blanc, près de la riviere de Cemarories, à 46 degrés 50 minutes de latitude méridionale, & 72 degrés 7 minutes de longitude. Au

bout de quelques jours de navigation, nous vîmes l'isle des Pengouins, à environ 3 ou 4 lieues au Sud du port Desiré, qui est à 47 degrés de latitude méridionale. Le 30 nous envoyâmes nos chaloupes pour fonder le havre, & elles revinrent le même soir. Le lendemain nous nous disposâmes à y entrer; mais nous trouvâmes beaucoup de rochers à l'entrée, & il n'avoit pas un quart de mille d'un côté à l'autre. Nous entrâmes dans le havre avec un vent très favorable du sud-sud-ouest, & toutes nos chaloupes voquoient autour du vaisseau; tout-à-coup le vent tourna à

nord-nord-est, & devint absolument contraire ; nous nous hâtâmes de serrer nos voiles ; mais, comme nous étions dans le Port, nous ne pouvions pas retourner, & le flot de la marée montant avec une extrême rapidité, nous fûmes obligés de jeter nos deux ancres ; & avant que de pouvoir mettre à la cape, notre vaisseau s'affola sur la Côte. Ce contre-tems fut suivi d'une nuit froide & pluvieuse, dont l'incommodité s'aggravoit encore par la triste réflexion que nos chaloupes étant toutes chassées à la mer, périroient infailliblement ; que nous aurions nous-mêmes beaucoup de peine

à nous tirer de là, ayant le vent & la marée contre nous ; & que nous allions être réduits à vivre, & peut-être à périr sur cette Côte déserte des Patagons, loin de tout établissement Européen. Heureusement notre berge à douze rames entra dans le Port, & sauva le vaisseau, qui, sans son secours, auroit échoué infailliblement, n'ayant pas une seule chaloupe pour retirer une ancre. Enfin, après plusieurs efforts, nous retirâmes l'ancre de toue, & à la descente de la marée, nous gagnâmes heureusement le milieu du Port, où nous amarrâmes le lendemain.

Cependant

Cependant deux de nos chaloupes, qui avoient été poussées contre le rivage, revinrent. Quant à notre grand canot, il avoit été jetté à plusieurs lieues en pleine mer, n'ayant que deux hommes pour le gouverner. Nous n'avions plus gueres d'espérance de les revoir; mais le lendemain ils rentrèrent, sans aucun secours, dans le havre, presque morts du froid qu'ils avoient essuyé. Dès que nous les vîmes reparoître, nous leur envoyâmes une chaloupe, qui les ramena à bord.

Pendant que nous restâmes en cet endroit, quelques-uns de nos gens s'occupèrent à ré-

parer les agrêts, tandis que d'autres allèrent à terre pour chercher de l'eau douce, mais sans beaucoup de succès.

Le havre n'a pas plus d'un demi mille de diametre. Dès l'entrée on apperçoit, vers le bord méridional, un rocher remarquable, en forme de tour. Nous mêmes à l'ancre en face de ce rocher, avec sept ou huit brasses d'eau, & nous amarrâmes, à l'est & à l'ouest, avec nos deux ancres; ce qui étoit fort nécessaire, à cause de la force de la marée qui monte & descend régulièrement de 12 en 12 heures, avec une rapidité prodigieuse. Le fond d'ailleurs n'y

est pas propre à faire un bon ancrage, parcequ'il consiste principalement en un sable très fin, qui n'a aucune solidité. Il y a cependant lieu de croire qu'on pourroit trouver en d'autres endroits du havre un ancrage plus sûr, sur-tout pour un navire qui tireroit peu d'eau; car nous envoyâmes nos chaloupes pour fonder à deux ou trois lieues plus haut, & ils trouverent un bon ancrage & la marée moins forte.

Sur le bord septentrional, à environ trois ou quatre milles au-dessus du rocher dont nous avons parlé, on voit quelques rochers blancs, qui s'élevent à

une grande hauteur, & qui de loin ressemblent à de la craie ; mais cette blancheur n'est produite que par les excréments d'une multitude prodigieuse d'oiseaux qui vont s'y poser. On voit aussi tout autour de hautes montagnes escarpées, & entre chaque précipice la terre est couverte d'une herbe grossière. Les vallées présentent un sol aussi triste que stérile, où rien ne frappe la vue que des troupes nombreuses d'oiseaux & de bêtes sauvages, & de grands monceaux d'os épars çà & là, sur-tout sur les bords des torrens & des ruisseaux ; mais nous n'aperçûmes aucun habitant, ni le moindre vestige humain.

Parmi les différens animaux dont cette Isle est peuplée, nous trouvâmes près du rivage un grand nombre de veaux marins, de grandeur & de grosseur différente. Ils sont amphibies & vivent également sur terre comme dans l'eau, & ils sont si féroces, qu'on ne peut s'en approcher sans danger. Leur tête a beaucoup de ressemblance avec celle d'un chien à courtes oreilles : il y en a qui ont la tête plus allongée & d'autres qui l'ont plus arrondie. Ils ont de grands yeux & des moustaches autour de la bouche. Leurs dents sont si tranchantes & si fortes, qu'ils partagent aisément

ment en deux un très gros bâton. Quoiqu'ils n'aient point de jambes, ils ont cependant des especes de pattes ou de nageoires, dont ils se servent pour marcher comme pour nager, & à l'aide desquelles ils sautent extrêmement vîte, sur le sable & par-dessus les petits rochers qui sont près du rivage. Chaque patte a cinq orteils, semblables à des doigts, & liés entr'eux par une membrane fine, comme les pattes des oies. Ils ont le poil court & la peau noire, assez souvent tigrée & mêlée de taches blanches, grises & rouges. On s'en sert pour faire des bonnets, des vestes, des sacs ou

poches pour mettre du tabac, & autres choses semblables. Quand les veaux marins sont vieux, ils ont près de huit pieds de longueur, & ont un cri assez semblable à l'aboïement des chiens; mais quand ils sont jeunes, leur cri imite le miaulement d'un chat. Les plus gros étant, comme nous l'avons dit, de huit pieds de longueur, peuvent fournir une demi-barrique d'huile; & ces animaux sont en si grande quantité dans cet endroit, qu'on peut en retirer assez d'huile pour charger des vaisseaux envoyés pour ce seul objet. On pourroit aussi retirer de leurs peaux un profit confi-

dérable, si elles passoient entre les mains des ouvriers qui savent l'art de les apprêter. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit plusieurs qui mangeoient la chair des jeunes veaux marins, & qui la trouvoient aussi bonne que la chair de cochon.

Il y a aussi un grand nombre de *guanacos*, forte de daim sauvage, & que quelques voyageurs nomment moutons du Pérou, parcequ'ils ont sur le dos un laine très douce & très fine. Ils ont le col fort long, & leur tête ressemble assez à celle d'une brebis. Mais leurs jambes sont fort longues; ils ont le pied fendu comme le daim,

& portent une queue courte & touffue. Ils font à-peu-près gros comme une jeune vache, & pèsent environ deux cents cinquante livres, après qu'on en a ôté la queue, les intestins & toute la curée. Leur chair est excellente, soit qu'elle soit fraîche ou qu'elle soit mise en salaison; &, après un si long voyage, elle ne sert pas peu à rafraîchir l'équipage. Ces animaux marchent toujours en troupe de vingt, & quelquefois davantage. Lorsque nous voulions en avoir quelques-uns, nous envoyions pendant la nuit un certain nombre d'hommes se mettre en embuscade près des four-

ces d'eau vive, où ils se tiennent fréquemment. Les chasseurs se cachent dans des buissons, & les tirent à leur aise. Mais si ces animaux entendent le moindre bruit, ils prennent promptement la fuite, & s'échappent avec une grande vitesse.

Nous trouvâmes aussi des lièvres d'une grosseur prodigieuse, car ils pesent près de vingt livres; & lorsqu'ils sont dépouillés, ils sont encore aussi gros que des renards ordinaires. Ces lièvres se tiennent communément dans les vallées.

Quant aux oiseaux, nous y avons vu beaucoup d'autruches;

mais elles ne sont pas si grosses que celles d'Afrique. Des Naturalistes prétendent que les autruches, à raison de la longueur de leurs jambes & de leur col, & du peu d'étendue de leurs aîles, doivent occuper dans la classe des oiseaux le rang que tiennent les chameaux dans celle des quadrupedes. Elles ont la tête petite, & assez semblable à celle d'une oie. Depuis le dos jusqu'à la queue, leurs plumes sont grifâtres, mais elles sont blanches sous le ventre. Leurs aîles, comme celles des autruches d'Afrique, sont trop courtes pour élever leurs corps au-dessus de terre, mais elles s'en

servent pour courir avec une vitesse étonnante. Nous trouvâmes des œufs en fort grand nombre, parmi lesquels il y en avoit d'une grosseur énorme.

On y trouve encore un autre gros oiseau fort remarquable, que nous avons nommé *aigle-sauvage*, & qui est aussi gros qu'un dindon du poids de vingt livres. Cet oiseau a un air important & noble, portant sur la tête une forte de huppe qui ressemble à une couronne, & un collier de plumes autour du col. Son plumage est d'un brun foncé, mêlé de plusieurs autres couleurs. Lorsque ses ailes sont déployées, elles ont

plus de quatorze pieds d'une extrémité à l'autre, & ses plus grosses plumes ont environ un demi-pouce de diametre.

Les *pengouins* abondent dans cette Isle : c'est un oiseau de la grosseur d'une oie environ ; mais au lieu de plumes, il n'a qu'une sorte de duvet de couleur cendrée. Ses aîles ressemblent aussi à celles d'un oison ; comme elles sont fort courtes & sans plumes, il est incapable de voler, mais il s'en fert pour nager & pour sauter quand il est à terre. Les *pengouins* ont à terre un air lourd & paresseux ; ils paroissent ne pas appercevoir le danger, & on les

assomme aisément avec un bâton ; cependant ils sont assez actifs quand ils sont sur l'eau. Leur chair n'est point agréable, & a un goût de poisson ; mais leurs œufs sont excellents. Vers le soir, ces oiseaux se retirent dans les rochers qui sont près de la mer, & ils y passent toute la nuit.

Les oiseaux que nous trouvâmes avoir la chair la plus agréable au goût, étoient des espèces de merles avec des becs rouges, de la grosseur d'une petite mouette. On prétend qu'ils ne se nourrissent qu'en suçant les herbes.

Dans une baie sablonneuse

& opposée à la rive septentrionale, nous trouvâmes des surmulets en très grande quantité. Ce poisson est si beau dans cet endroit, que ceux qui n'étoient que d'une moyenne grosseur, pesoient autant que nos plus grosses merluches. Il y avoit aussi beaucoup d'éperlans, qui avoient plus de dix-huit pouces de longueur, & plusieurs autres poissons de différentes sortes.

Mais revenons à la nécessité où nous étions de faire eau; nous trouvâmes bien deux ou trois sources sur le rivage tout près du Port; mais malheureusement leurs qualités minérales ne nous permirent pas d'en faire

usage, & nous n'en fîmes aucune provision. A peine même nous fut-il possible d'en trouver une quantité suffisante pour l'usage du moment.

Le côté du rivage, qui est au sud, n'a pas autant de rochers que celui qui est au nord. Il y a plus de collines & de vallées profondes, mais où il ne croît qu'une forte d'herbe fort haute, & quelques petits buissons. On doit juger par-là que cet endroit est fort peu commode pour les vaisseaux qui sont obligés de faire du bois & de l'eau. Notre Commodore ordonna qu'on mît le feu en différents endroits, afin de brûler l'herbe sauvage qui cou-

vroit le terrain. La flamme se communiqua si promptement, qu'en moins d'une demi-heure elle s'étendoit à plusieurs milles de distance.

Pendant notre séjour dans cette Isle, tous les gens de l'équipage ne s'occupèrent qu'à radouber le vaisseau, & à le mettre en état de soutenir la mer. Les charpentiers sur-tout travailloient à jumeller le grand mât, qui avoit été un peu endommagé. D'autres furent employés à la recherche de l'eau, mais sans succès. Ceux qui étoient chargés de ce soin, avoient double ration d'eau-de-vie, & on dressoit pour eux de

petites tentes sur le rivage. Avant de quitter cet endroit, nous coulâmes à fond deux tonneaux ; l'un sur le rivage qui est au nord, à quelque distance de l'endroit où l'on jette l'ancre, à côté d'un roc dont nous avons déjà parlé, & qui a la forme d'une tour ; & l'autre, sur le rivage qui est au sud, à deux milles & demi environ au sud-sud-ouest de ce même rocher, & près d'un vallon fort agréable, où nous plantâmes un poteau qui s'élevoit à plus de douze pieds de hauteur, sur lequel nous clouâmes en travers une planche, pour servir de marque dans cet endroit.

Enfin, après avoir mis notre vaisseau en état de tenir la mer & l'avoir lesté sur le rivage autant qu'il étoit nécessaire, on donna le signal pour faire voile. Les provisions qu'on avoit faites d'une grande quantité de moutons du Pérou, servirent long-tems à nourrir l'équipage. On en donnoit trois fois la semaine & nos gens trouvoient ces mets extrêmement agréable; ce qui contribua beaucoup sans doute à les entretenir dans une bonne santé, de même que ceux du *Tamer*, notre compagnon de voyage. Il a régné constamment une concorde & une harmonie admirables entre les Of-

ficiers des deux vaisseaux & tous les gens de l'équipage, qui communiquoient sans cesse les uns avec les autres, lorsque l'occasion le permettoit.

Nous partîmes du port *Desiré* le 4 Décembre, & nous dirigeâmes notre route vers la partie du sud de l'isle de Pepys, mise dans nos Cartes au 48^e degré de latitude méridionale, & au 64^e de longitude, & située à l'est quart de sud du Cap Blanc. On prétend que cette isle fut découverte par le Capitaine Cowley, qui la nomma l'isle de Pepys, en honneur de Samuel Pepys, Secrétaire du Duc d'York, qui fut depuis Jacques II & qui

pour lors étoit grand Amiral de l'Angleterre. Le Capitaine Cowley disoit que cette isle avoit non-seulement un très bon port, où mille vaisseaux peuvent tenir à l'ancre en sûreté, mais encore qu'elle abondoit en volaille, & qu'elle étoit très commode pour faire de l'eau & du bois. Mais, après avoir fait, sans succès, plusieurs tentatives pour découvrir cette Isle, nous eumes la mortification de voir que tous nos efforts étoient inutiles; nous fûmes donc obligés d'abandonner cette recherche, bien persuadés de l'impossibilité de trouver cette Isle prétendue.

Le 20, à quatre heures après

midi, nous vîmes l'extrémité du Cap *Beautems* (*fair Weather*), qui s'étend du sud à l'ouest. Quand nous fûmes à trois lieues du rivage, nous trouvâmes à la sonde vingt-cinq brasses d'eau, avec un fond mou. La latitude du Cap étoit au 51^e degré 30 minutes sud. A la vérité nous ne nous sommes jamais approchés de la Côte de plus de cinq ou six milles ; & en passant entre le Cap *Beautems* & le Cap Blanc, nous ne trouvâmes point de fond avec vingt-cinq brasses de ligne. La Côte, en cet endroit, n'offre que des rochers blancs & escarpés, avec des monticules d'une surface égale, com-

me aux environs de Douvres & des pointes méridionales de l'Angleterre.

Nous apperçumes le lendemain ; à 5 lieues de distance, le Cap de la Vierge Marie, & la terre de feu. Nous eûmes assez beaux tems tout le matin, & à 3 heures après midi nous vîmes le Cap au nord-ouest-demi-nord à deux ou trois lieues. A environ deux lieues à l'ouest, un isthme très bas s'avance du Cap ; nous en approchâmes, sans danger, à la distance de deux lieues, & à six heures nous jettâmes l'ancre à quinze brasses d'eau, le Cap étant à sept milles au nord-demi-est.

Nous levâmes l'ancre le len-

demain à 3 heures du matin, & faisant voile, nous vîmes à quatre ou cinq lieues de distance, la Terre de feu, s'étendant du sud-est au sud-ouest quart de sud. A huit heures, nous découvrimus de la fumée qui s'élevoit de différents endroits, &, en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures, nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale, à quatorze brasses d'eau; nous vîmes le Cap de la Vierge, au-delà du petit isthme dont j'ai parlé, à l'est-nord-est, & la pointe de Possession à l'ouest quart de sud. Nous étions à environ

un mille de terre ; & nous n'eûmes pas plutôt mis à l'ancre , que les hommes que nous avions vus sur la côte nous firent des signes avec leurs mains : sur-le-champ nous mîmes dehors tous nos canots , & nous les armâmes.

En approchant de la Côte , des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de ceux de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils apperçurent des hommes d'une taille prodigieuse. Quelques-uns d'entr'eux, pour encourager peut-être les autres , observerent que ces hommes gigantesques paroïssent aussi étonnés à la vue

de nos mousquets, que nous l'é-
tions de leur taille : il étoit ce-
pendant probable qu'ils ne con-
noissoient point l'usage de ces
armes, & qu'ils n'en avoient ja-
mais entendu parler ; mais cette
idée suffit pour nous rappeler
que nos armes à feu nous don-
noient sur ces peuples un avan-
tage bien supérieur à celui qu'ils
pouvoient tirer de leur force &
de leur grandeur énorme. Nous
avançâmes à la rame jusqu'à
vingt verges du rivage, & là
nous remarquâmes qu'un grand
nombre de ces géans environ-
noient la plage, & témoi-
gnoient, par leur contenance,
un grand desir de nous voir des-

cendre à terre. Après qu'ils nous eurent fait des signes d'amitié, autant que nous pûmes en juger, nous leur fîmes signe de se retirer en arriere. Alors le Commodore & les principaux Officiers délibérèrent sur le parti qu'il y avoit à prendre. Le premier Officier, excité par l'idée de faire une découverte au sujet de ces *Patagons*, dont l'existence étoit depuis long-tems en Angleterre un sujet de conversation, proposa de s'approcher plus près du rivage & de sauter à terre; mais le Commodore s'y opposa, & ne voulut pas permettre que personne descendît avant lui.

Aussi-tôt que les Patagons se furent éloignés du rivage, le Commodore sauta avec beaucoup d'intrépidité à terre, suivi par ses Officiers & ses matelots, qu'il mit en état de défense. Dès que nous fûmes descendus, les sauvages accoururent autour de nous, au nombre de deux cens environ, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant, à ce qu'il paroïssoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur.

Après nous être donnés réciproquement plusieurs marques de bonne amitié, notre Commodore, qui avoit eu la précau-

tion de faire apporter avec lui beaucoup de colifichets, tels que des colliers de grains, des rubans, &c. les leur distribua avec complaisance, en donnant quelque bagatelle à chacun de ces sauvages à mesure qu'ils se présentoient ; & pour rendre cette distribution plus facile, il les fit asseoir à terre, & leur passa au col les colliers, rubans, &c. Leur grandeur est si extraordinaire, que même assis ils étoient encore presque aussi hauts que le Commodore debout.

Ces Patagons furent si charmés de ces petits présens, qu'ils regardoient pendus à leurs cols

& descendans sur leur estomac, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs careffes, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondoient parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps.

Leur taille moyenne nous parut être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus. Nous n'employâmes aucune mesure pour nous en assurer; mais nous avons des raisons de croire que nous diminuons leur grandeur plutôt que nous ne l'exagérons.

Leurs vêtemens, qui étoient faits de peaux de moutons du

Pérou, leur couvroient les épaules, & descendoient jusqu'aux genoux; ils ont de longs cheveux noirs, qu'ils laissent flotter sur leur dos. Les femmes avoient le visage peint d'une maniere ridicule, & leur taille est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfans dans les bras de leurs meres; & leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion. Quelques-unes des femmes portoient des colliers au cou, & des bracelets au bras: nous eûmes de la peine à imaginer d'où elles avoient pu les tirer; car, au grand étonnement que ces sauvages té-

moignerent en nous voyant , nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu auparavant aucun être civilisé.

On pourroit conclure , d'après les relations du Chevalier Jean Narborough & de quelques autres , que ces peuples changent d'habitation suivant la saison ; qu'ils passent l'été dans l'endroit où nous les avons vûs , & que l'hiver ils vont un peu plus au nord , chercher un climat plus doux. Narborough & quelques autres voyageurs ont rapporté qu'ils avoient vu , à huit ou dix degrés plus au nord , des hommes d'une taille extraordinaire ; d'où l'on peut

raisonnablement conjecturer que pendant une partie de l'année, ces sauvages peuvent avoir quelque commerce avec les Américains qui habitent les frontieres des établissemens Espagnols, & qu'ils ont pu, par cette voie, se procurer les bracelets & les colliers que nous avons vus à leurs femmes.

Leur langage ne nous a paru qu'un jargon confus, sans aucun mélange d'Espagnol ni de Portugais, les deux seules Langues d'Europe dont ils eussent pu avoir quelque connoissance, & auxquelles la leur auroit pu se mêler, s'ils avoient eu quelque communication avec les

Espagnols & les Portugais de
l'Amérique méridionale.

Nous remarquâmes que ces
sauvages regardoient fréquem-
ment le soleil avec un air d'a-
doration , & ils faisoient avec
leurs doigts certains mouve-
mens , pour désigner quelque
chose qu'ils auroient voulu sans
doute nous faire entendre.

Ils nous parurent être d'un
caractere doux & amical , &
vivre entr'eux en bonne intelli-
gence. Après que nous eûmes
resté quelque tems au milieu
d'eux , ils nous firent signe de
les accompagner à un endroit
d'où s'élevoit de la fumée , que
nous vîmes à quelque distance ;

& en même tems ils porterent la main à leurs bouches, comme pour nous proposer quelque rafraîchissement ; mais comme leur nombre étoit beaucoup plus considérable que celui de nos gens, & qu'il étoit probable qu'un plus grand nombre encore sortît de l'intérieur de terres, notre Commodore, aussi distingué par sa prudence que par sa bravoure, ne jugea pas à propos de s'exposer au danger d'être surpris & enveloppé par ces peuples, & ne voulut pas s'éloigner du bord de la mer.

D'après les observations que nous fîmes du haut de la grande

hune, quand nous fûmes à trois ou quatre milles de distance, & en examinant la fumée qui s'élevoit de différens endroits, nous jugeâmes que ces Patagons n'avoient point d'habitations pour se garantir des intempéries de l'air, auxquelles ils devoient rester continuellement exposés, sans avoir même un arbre d'une médiocre grandeur pour se mettre à couvert. Le terrain de cette côte est en général sablonneux, & les montagnes sont très hautes & coupées par des vallons, qui vraisemblablement sont stériles, car nous n'y apperçûmes ni eau ni arbres, mais seulement quelques buissons.

Je ne dois pas omettre que la plupart des Patagons qui nous entouroient sur le rivage, étoient à cheval avant que nous eussions descendus; mais ils avoient mis pied à terre dès qu'ils nous avoient apperçus, & avoient laissé leurs chevaux à quelque distance. Ces chevaux avoient environ seize palmes de haut, & paroissoient être fort vîtes à la course; mais leur grandeur n'étoit point proportionnée à celle des hommes qui les montoient, & ils paroissoient d'ailleurs en assez mauvais état.

Enfin nous fîmes signe à ces Patagons que nous allions partir, & nous leur fîmes entendre,

autant que nous le pûmes par nos gestes , que nous reviendrions du vaisseau auprès d'eux ; mais ils furent si affligés de voir que nous nous éloignons d'eux, qu'ils se mirent à pousser des cris aigus, que nous entendions encore à une très grande distance en mer.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile à trois heures après midi , & à huit heures nous jettâmes l'ancre, ayant 25 brasses d'eau , à trois milles au nord-nord-est du port de Possession, & à la vue de deux pointes remarquables, connues sous le nom des *Oreilles d'Asne*.

Le lendemain, à trois heu-

res du matin, nous remîmes à la voile, avec un vent d'est; nous fîmes route au sud-ouest quart de sud deux lieues, & nous nous trouvâmes tout-d'un-coup à six brasses & demie de fond, quoiqu'éloignés de trois lieues entières du bord; mais nous retrouvâmes bientôt treize brasses d'eau. Nous continuâmes ensuite sud-ouest quart de sud deux lieues, jusqu'à l'entrée du premier goulet; c'est la partie la plus étroite du détroit, laquelle a environ trois milles de largeur. La marée y monte & descend régulièrement, & avec une grande rapidité.

De chaque côté la terre est

environnée de montagnes, & présente un sol entierement stérile & sans un seul arbre. Nous y apperçûmes cependant beaucoup de fumée, qui s'élevoit de différens endroits, & un grand nombre de sauvages tout autour.

La route du premier goulet jusqu'à l'ancre, est par le sud-ouest quart d'ouest, 8 lieues. Le rivage est de chaque côté d'une hauteur médiocre, & un peu plus élevé du côté du nord; mais il s'abaisse près du second goulet. En sondant du premier goulet au second, nous trouvâmes un fond de vingt à vingt-cinq brasses, avec un bon an-

erage; & il y avoit environ sept lieues du bord septentrional à la terre-de-feu.

A l'entrée, ou à l'extrémité orientale du second goulet, on trouve le Cap Gregoire, qui est un rocher blanchâtre, d'une hauteur médiocre; & un peu au nord du Cap, est une baie du même nom, où l'on peut mouiller sur huit brasses d'eau, avec un très bon ancrage. Quand nous fûmes en face du Cap Gregoire, nous fîmes sud-ouest-demi-ouest, cinq lieues par le second goulet, ayant vingt à vingt-cinq brasses d'eau; nous fîmes ensuite trois lieues au sud, vers l'isle Sainte-Elisabeth, à

l'extrêmité occidentale du second goulet. Sur le bord méridional est le cap de *Sweepstakes*. Il faut observer qu'en allant de la pointe de Possession au premier goulet, nous trouvâmes que le flux portoit au sud, & le reflux au nord-ouest; mais en passant par le premier goulet, le flux portoit avec force sur le bord septentrional. Lorsque nous étions sur le fond de six brasses & demie, les *Oreilles d'Asne* étoient nord-ouest quart d'ouest-demi-nord, à 3 lieues; & la pointe septentrionale du premier goulet à cinq ou six milles. Entre le premier & le second goulet, le flux porte au

sud-ouest, & le reflux au nord-est; mais passé le second goulet, la route, avec un bon vent, est sud quart d'est, 3 lieues entre l'isle de Saint-Barthelmy & celle de Sainte-Elisabeth, où le canal a un mille & demi de large. Le flux y court au sud avec une extrême véhémence. Autour des Isles la marée a différentes directions.

Le 23 nous eûmes un tems de brouillard, avec des intervalles de vents frais, & à trois heures après midi nous entrâmes dans la rade d'Elisabeth, le cap de *Sweepstakes* étant au nord-est trois lieues, & l'extrê-

mité de l'isle Sainte-Elisabeth
au sud-sud-est un mille.

Le lendemain au matin nous
envoyâmes la chaloupe pour
sonder entre les isles de Sainte-
Elisabeth & de Saint-Barthele-
my, & nous trouvâmes un bon
canal très profond. Nous vîmes
en cette occasion plusieurs sau-
vages, qui nous faisoient des
signes de l'isle de Sainte-Elisa-
beth. Les hommes & les femmes
étoient de moyenne stature &
bien faits; ils avoient les che-
veux noirs; leur peau, naturel-
lement olivâtre, paroissoit plus
rouge, parcequ'ils se colorent
le corps d'un enduit de terre

rougeâtre, mêlée avec de la graisse. Ces sauvages sont très actifs & très légers à la course. Ils ont pour vêtements des peaux de veaux marins, de loutres ou de moutons du Pérou, cousues ensemble, & formant une pièce d'environ quatre pieds & demi en quarré, dont ils s'enveloppent le corps. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec les plumes, & ils ont aux pieds des morceaux de peaux qui leur tiennent lieu de souliers. Quelques-unes des femmes avoient des ceintures faites également de peaux; mais aucune n'avoit de bonnet, & on les distinguoit par une espece

de collier de coquilles qu'elles portoient au cou. Il y avoit auffi quelques hommes qui n'avoient aucun vêtement, & paroiffoient entierement nuds.

A huit heures nous levâmes l'ancre, le vent étant au sud-sud-est, & restâmes quelque tems à manœuvrer entre les Isles. A dix heures, l'isle Saint-George portoit deux lieues au nord-est; & la mer n'avoit point de fond, quoique la sonde fût jettée à trente-deux brasses. Nous observâmes que le cours depuis l'isle de Saint-Barthelemy jusqu'à l'endroit où nous venions de jeter l'ancre, est sud-sud-ouest.

Le même tems continua jusqu'au vingt-quatre , & à six heures du soir le signal ayant été donné, nous levâmes l'ancre & fîmes un mille le long du rivage. A un mille environ de distance, nous trouvâmes à la sonde d'égaies profondeurs, depuis sept jusqu'à douze brasses d'eau, & un excellent ancrage. Vers les dix heures, nous ancrâmes à treize brasses, à la pointe de *Sable* (*Sandy-point*), à trois ou quatre milles au sud par l'est. Il y a ici un petit banc de sable fort bas, & qui est à fleur d'eau. On apperçoit le long du rivage quantité de sapins & plusieurs vaisseaux qui descendent des

montagnes. Il est à remarquer que c'est le premier endroit de tout le détroit où nous ayons apperçu des arbres; car jusqu'ici tout le terrain étoit dépouillé, & n'offroit que des rocs & du sable. Quant à sa situation, il faut observer que la pointe de *Porpus* porte 3 lieues au nord-nord-est, & l'isle *Saint-George* quatre, au nord-est. La marée, le long du rivage, coule au sud, & remonte vers les dix heures.

Le lendemain au matin à huit heures nous levâmes l'ancre, & fîmes deux milles au sud. Ensuite nous ancrâmes dans la baie de *Sable*, à dix brasses d'eau; la pointe de *Sable* portant

tant sud-est-quart-d'est, un mille & demi, & l'isle de Saint-George six lieues au nord-nord-est. Le même jour nous mêmes en mer un bateau pour jeter la seine, & dans l'espace de trois heures, on prit une grande quantité de poissons d'une grosseur extraordinaire. On trouve dans cette baie un petit ruisseau d'eau douce; mais il est difficile d'y aborder, parceque le rivage est fort plat jusqu'à plus d'un demi-mille en-deçà de ce ruisseau. Par de bonnes observations, nous trouvâmes que nous étions au 53^e degré 15 minutes de latitude méridionale.

Le 26 à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, avec un petit vent, & fîmes cours au sud-quart-d'est, en rangeant la côte à la distance de deux ou trois milles; mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une sonde de quarante brasses.

Pendant cette saison, tout est sur cette côte de la plus grande beauté; les arbres & la verdure offrent en plusieurs endroits le plus charmant aspect, & quelques parties de la Côte offrent de bons pâturages pour les brebis & les vaches, qu'en général on prend à bord dans des voyages de si long cours. Le soleil est alors dix-sept heures sur

Phorifon , ces lieux étant à-peu-près à la même distance de l'équateur que le milieu de la Grande Bretagne , avec cette différence qu'ils font dans la latitude méridionale , & que l'Angleterre est dans la latitude septentrionale. On trouve les mêmes changemens & les mêmes altérations dans l'air , en navigant vers le pôle austral , qu'en allant vers le nord , jusqu'à ce qu'on parvienne entre les 60^e & 70^e degrés de latitude ; alors les vents d'Occident regnent en général dans l'Océan méridional , & ils sont si forts & si impétueux dans les mois d'Avril , Mai , Juin , Juil-

let, Août & Septembre, qu'il n'est pas possible alors de doubler le Cap; aussi les vaisseaux ne hasardent jamais ce passage que dans la saison favorable.

Le 28. nous n'eûmes que peu de vent, & la mer étoit presque calme. A trois heures après midi, nous jettâmes l'ancre à dix-huit brasses d'eau, la pointe de *Sable* étant à trois lieues au nord-nord-ouest, & la pointe méridionale de la Baie d'*eau-douce*, à deux milles sud-sud-est-demi-est. Nous désancrâmes à six heures, & à onze nous re-jettâmes l'ancre à trente-deux brasses, la pointe de *Sable* étant à quatre ou cinq lieues au nord.

nord-quart-d'ouest-demi-ouest; en navigant à deux milles du bord, nous ne trouvâmes point de fond à cinquante brasses de ligne. La marée couloit fort lentement; mais le reflux s'élevoit très haut sur la Côte, & nous observâmes qu'il y avoit à la haute marée seize pieds d'eau. Ici le terrain offre des bois & des ruisseaux; dans quelques endroits il est fort élevé, & dans d'autres il paroît qu'il est toujours couvert de neige.

Le lendemain au matin nous levâmes l'ancre à huit heures, & portâmes au sud-sud-ouest, pour arriver au port *Famine*.

Dans l'après-midi, la pointe *Sainte-Anne* portoit trois lieues au sud-par-est-demi-est. A quatre ou cinq milles au nord de la pointe *Sainte-Anne*, qui est la pointe la plus septentrionale du port *Famine*, il y a une chaîne de rochers qui s'étend jusqu'à 2 milles environ du rivage, au sud-est-quart-d'est de la pointe; mais à mesure qu'on en approche, le fond s'éleve par degrés. Le cours, depuis la pointe de *Sable* jusqu'à la pointe *Sainte-Anne*, est douze lieues au sud-sud-est; & vers le milieu est la Baie d'*eau-douce*. Il faut observer que la pointe *Sainte-Anne* est très escarpée, & que la sonde

ne trouve point de fond jusqu'à
 ce qu'on en soit fort près. Les
 vaisseaux qui veulent faire route
 au port *Famine*, doivent bien
 prendre garde aux endroits où
 ils toucheront, sur-tout s'ils
 avancent vers le sud jusqu'à la
 riviere de *Sedger*, parceque de-
 puis la distance d'un mille du
 rivage, le fond s'éleve tout-à-
 coup depuis trente brasses jus-
 qu'à vingt-cinq, à douze, &
 jusqu'à la longueur seulement
 de 2 cables; & à la basse marée,
 il ne reste plus que 9 pieds d'eau.
 Si vous tournez de près la poin-
 te *Sainte-Anne*, vous trouvez
 d'abord un fond suffisant, mais
 il s'éleve bientôt; de sorte qu'il

est dangereux de s'en approcher de plus près que de sept à huit brasses, distance à laquelle on trouve un bon ancrage. La partie intérieure de la Baie est fort platte, & le Détroit n'y a pas plus de quatre lieues de largeur.

Dans cet endroit du port *Famine*, on peut trouver une quantité considérable d'excellens bois verds & secs; ceux-ci sont le long du rivage, des deux côtés du Détroit, lesquels sont presque couverts d'arbres qui étoient venus sur les bords, & ont été renversés par les grands vents. Ces arbres ressemblent assez à notre bouleau; mais ils

font d'une grosseur si considérable, qu'il y en a quelques-uns qui ont deux pieds & demi de diametre, & soixante pieds de longueur. Nos Charpentiers en couperent quelques-uns pour leur usage; & trouverent que lorsqu'il étoit convenablement séché, il pouvoit être très utile, quoiqu'il ne fût pas propre pour la mâture.

Le tems restant toujours le même, nous jettâmes l'ancre dans la Baie à cinq heures du soir, avec sept brasses d'eau, sur un terrain fangeux. La pointe *Sainte-Anne* portoit un mille à l'est-par-nord; & nous trouvâmes que l'embouchure de la

riviere Sedger étoit à deux milles & demi au sud-trois-quarts-d'ouest ; & une Pointe qui en est à quelque distance, & qui est l'endroit le plus méridional du continent de l'Amérique, portoit trois lieues & demie au sud-par-l'est. Du côté de la Terre-de-feu, on voit aussi la pointe de *Snow-Hill*, (*montagne de neige*) qui est à cinq lieues au sud-sud-est, tandis que le fond de la Baie du port Famine est à un mille & demi à l'ouest.

Pendant notre séjour en cet endroit, nous employâmes nos gens à ramasser du bois sur le rivage, & à faire de l'eau dans la riviere de Sedger, qui tombe

dans la Baie. Cette riviere a de
 largeur, à son embouchure, la
 longueur d'un demi cable, &
 n'est navigable que pour les ca-
 nots. Nous trouvâmes, en la
 remontant, deux bas fonds,
 dont l'un du côté de bas-bord,
 & l'autre du côté de stribord.
 La marée n'étoit qu'à la moi-
 tié de sa hauteur, & la na-
 vigation est alors assez difficile
 dans cette riviere. Mais lorsque
 la marée a toute sa hauteur, on
 remonte fort aisément la rivie-
 re, en tenant toujours le milieu
 de l'eau. A deux milles environ
 au dessus de son embouchure,
 elle n'a pas plus de trente ver-
 ges de largeur. Ce fut là que

nous eûmes le plaisir de trouver, du côté de tribord, un rivage d'un gravier fin, très escarpé, & sous lequel les canots pouvoient aisément recevoir dans des tonneaux de l'eau, qui, à notre grande satisfaction, se trouva excellente.

Cette riviere offre un aspect aussi agréable qu'il est peut-être possible d'en concevoir à l'imagination la plus riante & la plus féconde. Les sinuosités de son cours sont agréablement diversifiées. De chaque côté on aperçoit un bosquet d'arbres superbes, qui penchent leurs têtes élevées sur la riviere, & forment un agréable ombrage.

Les chants variés d'une foule d'oiseaux, & les parfums des fleurs qui embellissent ses bords, semblent se réunir pour tenir enchantés tous les sens du voyageur. Telle est cette délicieuse contrée, dont les beautés ne sont connues que par un très petit nombre de sauvages, qui probablement y sont fort insensibles, tandis qu'elles feroient le charme des hommes du goût le plus délicat.

Parmi les arbres, il y en avoit plusieurs dont le tronc avoit plus de quarante pouces de diametre, & dont les feuilles, grandes & vertes, ressembloit à celles du laurier. L'é-

corce de l'arbre est assez épaisse, & d'une couleur grise à l'extérieur. C'est la véritable *Ecorce de Winter*, ainsi nommée parcequ'elle a été apportée en Europe, en 1677, par M. William *Winter*, qui l'avoit prise dans le Détroit de Magellan. Lorsqu'elle est bien sechée, elle a la couleur du chocolat. Elle est d'un goût âcre, piquant & caustique. On la regarde comme un remede excellent contre le scorbut. Cette écorce est odorante, & l'arbre répand aussi une odeur d'aromate. Nous en mettions dans des pâtés au lieu d'épices; & quelquefois nous en faisons infuser dans l'eau, ce qui y

donnoit une faveur très agréable. Ces fortes d'arbres se trouvent aussi dans les forêts & dans plusieurs autres endroits du Déroit de Magellan, de même que sur la Côte Orientale & Occidentale des Patagons.

Dans les forêts, le terrain est en quelques endroits couvert de gravier; dans d'autres ce n'est que du sable, & dans d'autres enfin c'est une bonne terre brune; mais quantité de taillis & de vieux arbres qui sont tombés, rendent le passage presque impraticable. Ces bois, près du rivage, s'étendent tout le long des collines, qui sont fort élevées; mais les montagnes, qui

font un peu plus loin dans l'intérieur des terres, s'élevent beaucoup plus haut, & leurs sommets déchirés, stériles & toujours couverts de neige, s'apperçoivent de la Côte par dessus ces collines. Le terrain est aussi fort élevé des deux côtés du rivage, particulièrement du côté de la Terre-de-feu, au sud du Détroit, & l'on y voit des rochers élevés, stériles, & couverts d'une neige éternelle. Cet aspect est effrayant; & il ne faut pas douter que ces neiges n'influent beaucoup sur l'air, qu'elles rendent toujours froid & humide. Nous l'éprouvâmes sensiblement pendant notre séjour,

quoique nous fussions au cœur de l'été pour ce climat, & dans le tems où toutes les productions de la terre doivent être dans leur plus grande perfection. Car quoique l'air fût très chaud lorsque le soleil paroissoit, le tems étoit fort inconstant, & nous avions souvent de fortes pluies & des brouillards épais.

Pendant tout le tems que nous demeurâmes au port *Famine* (1), nous ne mangeâmes

(1) Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que le nom du Port Famine a été donné par un détachement d'Espagnols, qui y avoient établi une Colonie; mais n'ayant pas reçu

presque que du poisson, qui est fort abondant en cet endroit, sur-tout le muge & l'éperlan, qui y sont d'une grosseur extraordinaire. Nous en prenions un si grand nombre, que nous en faisons manger à tous les gens de l'équipage trois fois la semaine. Il ne faut pas omettre de dire que nous y trouvâmes plusieurs cabanes construites avec de petites branches d'arbres, & couvertes de terre & de feuillages.

à tems des provisions, on les trouva tous morts de faim. On y voit encore quelques restes de bâtimens, quoiqu'ils soient actuellement presque enlevelis dans la terre.

Nous commençâmes la nouvelle année (1765) au Port *Famine*, où nous jouîmes de tous les agrémens que nous étions en droit d'attendre après un si long voyage. Nous avions du poisson, du bois, & de l'eau en abondance. Notre Vaisseau, de même que le *Tamer* notre compagnon de voyage, étoit en fort bon état; & le succès de notre expédition, joint à la bonté & aux attentions du Commodore, entretenoient la gaité & le courage de tous nos gens. Enfin après nous être pourvus de tout ce qui nous étoit nécessaire, nous levâmes l'ancre le 4 Janvier & quittâmes

le port *Famine*, faisant cours vers la Terre-de-Feu, d'où nous voyions s'élever beaucoup de fumée de différens endroits, ce qui nous parut indiquer la présence de différens partis de Sauvages.

Le lendemain à deux heures de l'après-midi, nous dirigeâmes notre route vers l'est, avec un vent frais de sud-ouest; & à quatre heures nous nous trouvâmes en face de l'isle de Saint-George. Le même jour, à neuf heures, nous passâmes la pointe Orientale du premier Goulet; mais la marée qui portoit avec violence au sud, poussa notre Vaisseau en droiture vers le

bord Méridional, ce qui pou-
voit devenir très dangereux
pour nous; car comme nous
voguions tout près de rochers
très-hauts, avec cinquante bras-
ses d'eau, un coup de vent su-
bit nous auroit fait inévita-
blement périr. Heureusement
nous trouvâmes au bout de
quelque tems un endroit pro-
pre à jeter l'ancre & où nous
moyillâmes en sûreté.

Le jour suivant, à une heure
du matin, nous défançrâmes,
ayant un petit vent favorable
avec le reflux. Mais le vent
ayant bientôt cessé, la marée
porta notre vaisseau au nord-
ouest. A cinq heures le vaif-

seau toucha sur un banc de sable de quinze pieds, ce qui nous mit dans une situation très fâcheuse; mais heureusement au bout d'une demi-heure la force de la marée porta le vaisseau dans un endroit plus profond. L'endroit appelé les *Oreilles d'ânes* portoit alors cinq milles au nord-ouest, l'entrée du premier goulet quatre ou cinq milles au sud-ouest, & la pointe de *Possession* quatre lieues au nord-est-quart-de-nord.

Nous mêmes alors nos canots à la mer, & remorquâmes le vaisseau dans l'endroit le plus profond du canal méridional. Par cette manœuvre nous fû-

mes à même d'ancrer à quatorze brasses, ayant la marée contre nous. Comme nous étions environnés, jusqu'à la distance d'un demi mille, de bas fonds qui n'avoient pas plus de huit pieds d'eau, nous envoyâmes un bateau pour sonder & trouver un canal. Enfin n'ayant pu en trouver, malgré les recherches qu'on en fit plus d'une fois, nous levâmes l'ancre à sept heures pour la deuxième fois, & nous abandonnâmes la côte.

Le 8 de Janvier nous eûmes pendant toute la matinée des vents d'ouest très forts; & dans l'après-midi un violent coup de vent fit fendre notre grand mat;

mais sur le champ nos Charpentiers le jumellerent de nouveau & l'assujettirent avec des cordes.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 13 Janvier ; ce jour là nous découvrîmes terre, & il nous parut que nous appercevions plusieurs Isles près les unes des autres. Il y en avoit dont le terrein paroissoit fort bas, & presque au niveau de la mer. Le jour suivant, à trois heures du matin, nous nous arrê tâmes vis-à-vis de la terre, & mîmes dehors nos canots pour aller sonder. Ils revinrent vers le midi avec l'agréable nouvelle qu'ils avoient trouvé une
belle

belle baye , très commode , où les vaisseaux seroient entiere-ment à l'abri de la fureur des vents , & dont l'entrée étoit au nord. La Côte des deux côtés est fort élevée , & l'entrée de la baye , qui a un demi-mille de largeur , n'est point du-tout dangereuse , n'y ayant rien qui en gêne le passage , & l'eau ayant depuis sept jusqu'à treize brasses sur un fond fangeux.

Le bord n'est embarrassé ni par des rocs enfoncés ou à fleur d'eau , ni par des sables ; & l'on peut en approcher sans courir le moindre danger. En passant du côté de bas-bord on découvre plusieurs petites bayes &

différens havres, à l'un desquels (& c'est le troisieme) nous donnâmes le nom de *Port Egmont*, en honneur du Comte d'Egmont alors premier Lord de l'Amirauté, sous les ordres duquel ce voyage avoit été d'abord entrepris. Le port dont nous parlons est si commode qu'il mérite une description particuliere.

Le port *Egmont* est environné d'une chaîne d'Isles toutes détachées les unes des autres, & situées chacune d'une maniere agréable & commode. On entre dans ce port par trois passages différens, par le sud-ouest, le nord-est, & le sud-

est. Nous trouvâmes que ce dernier passage pouvoit recevoir le plus gros vaisseau. Ce port est d'une étendue si vaste qu'il pourroit contenir tous les vaisseaux de notre marine royale, & qu'ils y seroient même dans la plus grande sûreté.

Comme le pays adjacent offre tout ce qui est nécessaire pour un bon établissement, il est probable que si la Couronne d'Angleterre s'en mettoit en possession, cet endroit deviendroit dans la suite très florissant. On y voit plusieurs ruisseaux qui tombent dans la baye en forme de cascades; enforte qu'en amenant les tonneaux le long du

rivage, on peut en remplir plusieurs à la fois. Il est vrai qu'il n'y a point d'arbres dans tout ce terrain ; mais cet inconvénient n'est pas d'une grande conséquence, parcequ'on peut prendre de jeunes arbres dans le détroit de Magellan & les transplanter ici dans le printemps, où certainement ils prendroient bientôt de l'accroissement. Nous avons lieu de croire par notre propre expérience que ces plantations y réussiroient très bien ; car à notre arrivée nous avons semé des graines de panais, de raves, de laitues, &c. : avant que de partir nous vîmes qu'elles étoient

déjà fort avancées, & l'on nous a dit depuis que l'équipage d'un vaisseau, qui y étoit arrivé après notre départ, avoit mangé de ces légumes. Nous avons aussi semé du bled, mais dans une saison peu convenable; & quoiqu'il eût germé & poussé ses épis hors de terre, il n'a point acquis le degré de perfection nécessaire. Ce rapport nous a été fait par une personne qui est revenue dernièrement de cette Ile sur un de nos vaisseaux de guerre. Mais le pâturage y est excellent, & l'herbe y croît à une telle hauteur qu'elle nous venoit jusqu'à la poitrine; ce qui nous incommodoit en mar-

chant. Nous en fîmes de grandes provisions que nous mêmes sécher, & que nous destinâmes pour l'usage de nos brebis.

Il paroît bien probable que si le terrain de cette contrée étoit observé avec attention, on y feroit des découvertes utiles relativement aux minéraux & aux végétaux. Nous ne fîmes qu'examiner fort légèrement le terrain des collines, & nous trouvâmes qu'il renfermoit une sorte de mine de fer. Peut-être que si l'on cherchoit bien on y trouveroit d'autres mines plus riches.

La première fois que nous descendîmes à terre avec nos

AUTO
canots, no
ge entiere
sorte d'oi
ges qu'en
heure no
pour char
tout des c
tes, des p
du Cap,
Ceux aux
le nom
exacteme
nôtres, m
férente;
plumes v
taches e
les jamb
ger qui
vaisseau

canots, nous trouvâmes le rivage entierement couvert de toute sorte d'oiseaux, & si peu sauvages qu'en moins d'une demi-heure nous en tuâmes assez pour charger nos canots, surtout des oies blanches & peintes, des pengouins, des poules du Cap, & d'autres volatiles. Ceux auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes étoient exactement de la grosseur des nôtres, mais d'une couleur différente; elles ont un collier de plumes vertes sur le corps, des taches en différens endroits, & les jambes jaunes. Un étranger qui auroit vû alors notre vaisseau n'auroit pû s'empêcher

de rire : il étoit tellement chargé de tous ces différens oiseaux qu'on l'auroit pris pour un marché de volaille. Comme la chair de ces oiseaux avoit un goût un peu fort, attendu qu'ils ne se nourrissent que d'herbes marines, de petits poissons, & surtout de limaces de mer qui y sont en grand nombre & presque aussi grosses que des huîtres, nous imaginâmes une nouvelle maniere de les accomoder qui les rendoit très agréables au goût ; de sorte que nous nous trouvâmes pourvus de provisions, même très délicates, autant que nous pouvions le désirer. La méthode que nous

AU
avons pri
ces oisea
par morc
mettre jus
le sel, qui
leur mau
suivant no
en pâtés.
Noustr
coup de c
de sarcell
de riviere
dans des c
pas infer
mange en
entierem
aux jam
ordinaire
la chasse

avons prise pour accomoder ces oiseaux, étoit de les couper par morceaux le soir & de les mettre jusqu'au lendemain dans le sel, qui leur faisoit perdre leur mauvais goût; & le jour suivant nous les faisions mettre en pâtés.

Nous trouvâmes encore beaucoup de canards, de bécassines, de farcelles, de pluviers, & d'oies de rivieres, qui ne vivant que dans des eaux douces, ne sont pas inférieures à celles qu'on mange en Angleterre: elles sont entièrement blanches, excepté aux jambes. Nous envoyions ordinairement deux hommes à la chasse de ces animaux, & nous

étions sûrs qu'ils en rapporteroient au moins une demi-douzaine, & quelquefois davantage ; mais six suffisoient bien pour les charger, puisque d'ailleurs l'herbe étoit si haute, qu'elle les empêchoit de marcher à leur aise.

Nous trouvâmes aussi beaucoup de veaux-marins, dont plusieurs étoient d'une grosseur prodigieuse. Une partie de nos gens fut envoyée à terre pour tuer de ces animaux, dans un endroit que nous appellâmes la baie des *Bubblers* (ou des *Atrapes*), à cause du grand nombre de veaux-marins qu'on y surprenoit. Nous en faisons bouil-

AUTO
 li l'huile,
 mettre
 gens de
 les peaux
 vestes &
 Nous ne
 trouver ce
 nombre,
 chaquefer
 quefois
 une seul
 L'île
 située au
 Nous y d
 sa situat
 plaisir,
 fort élevé
 de vue
 coup de

lir l'huile, qui nous servoit pour mettre dans les lampes, & les gens de l'équipage gardoient les peaux pour s'en faire des vestes & pour d'autres usages. Nous ne fûmes pas surpris de trouver ces animaux en si grand nombre, quand nous vîmes que chaque femelle en donnoit quelquefois dix-huit ou vingt dans une seule portée.

L'Isle la plus considérable est située au nord du port *Egmont*. Nous y descendîmes, attirés par sa situation, & nous eûmes le plaisir, du haut d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable. On a beaucoup de peine à monter sur le

sommet de cette montagne ; mais on en est bien dédommagé par la vue agréable de toute l'étendue du Port , des trois passages qui viennent y aboutir, de nos vaisseaux que nous voyions à l'ancre , & de toute la mer qui environne cette Isle & les autres Isles voisines , jusqu'au nombre de cinquante, tant petites que grandes , & qui nous parurent toutes tapissées de verdure.

Le 23 de Janvier, le Commodore, accompagné des Capitaines du *Dauphin* & du *Tamer*, & des principaux Officiers, descendit dans l'Isle. On fixa aussi-tôt un poteau sur le riva-

AUTO
ge, au ha
le pavil
qu'il fut
cadre de
Illes app
jeste Brit
prenoit p
Couronn
héritiers
qu'on d
nos vais
tirant le
parmi to
page; on
grande
parmi le
tées, on
aussi he
celle de

ge, au haut duquel on attachâ le pavillon de l'*Union*; & dès qu'il fut déployé, le Chef d'Escadre déclara que toutes ces Isles appartenoint à Sa Majesté Britannique, & qu'il en prenoit possession au nom de la Couronne d'Angleterre, de ses héritiers & successeurs. Dès qu'on déploya les drapeaux, nos vaisseaux y répondirent en tirant le canon. La joie régnoit parmi tous les gens de l'équipage; on apporta à terre une grande cruche de punch, & parmi les santés qui furent portées, on but au succès d'une aussi heureuse découverte que celle de ce beau Port. Ce même

soir notre ferrurier retourna à bord, après avoir travaillé quelques jours sur le rivage à réparer différens ouvrages pour l'usage du vaisseau.

Après nous être pourvus de l'eau dont nous avions besoin, avoir bien examiné le plan du Port, & avoir préparé tout ce qui étoit nécessaire pour le départ, nous quittâmes le Port-Egmont le Dimanche 27, & fîmes voile à la vue de la terre, donnant des noms aux Caps, jusqu'à ce que nous vinssions à la pointe de sud-est. Ces Isles sont au 51^e degré 22 minutes de latitude méridionale, & au 66^e degré 10 minutes de longitude

AUT
occident
à plus de
de l'est
à cinq o
Cependan
ver que n
miner ex
parceque
qu'au no
pas nou
l'ouest,
par les
font fréq
Il ne
marque
part des
tagons,
tion de
(1) Voy

occidentale. Elles s'étendent à plus de quarante-deux lieues de l'est à l'ouest, & environ à cinq ou six du nord au sud. Cependant nous devons observer que nous ne pouvons déterminer exactement leur largeur, parceque nous ne faisons voile qu'au nord & à l'est, n'osant pas nous exposer au sud ni à l'ouest, de crainte d'être surpris par les vents dangereux, qui sont fréquents dans ces mers.

Il ne sera pas inutile de remarquer ici, que dans la plupart des Cartes du pays des Patagons, on trouve la description de l'isle *Pepys* (1), dont

(1) Voyez la page 68.

nous avôns déjà parlé, & où des voyageurs affurent avoir vu des arbres en abondance, & plusieurs courans d'eau. Mais après bien des recherches, sous la latitude où l'on disoit que cette Isle étoit située, nous n'avons pu trouver d'Isle, ni même de fond à la mer. Nous observerons cependant, en faveur de ceux qui nous ont donné la prétendue découverte de cette Isle, & d'autres semblables, que vraisemblablement leur dessein n'a pas été de tromper. Dans ces mers où l'air est chargé de vapeurs épaisses, & où l'on éprouve de fréquens coups de vents, il est aisé de prendre des

AUTO
brouillars
peurs, p
des isles
plus exa
méprend
est arrivé
fois que
& que no
gnés plus
lorsqu'u
disparoi
terre pré
troit un
L'imagin
qu'elles
culier,
même e
de l'obj
des mar

brouillards & des amas de vapeurs, pour des terres ou pour des isles ; & l'observateur le plus exact peut aisément s'y méprendre. C'est ainsi qu'il nous est arrivé de croire plus d'une fois que nous voyions terre, & que nous n'en étions pas éloignés plus d'une lieue & demie, lorsqu'un coup de vent faisoit disparoître tout-à-coup cette terre prétendue, & nous montrait un horison sans bornes. L'imagination de l'homme, lorsqu'elle s'attache à un objet particulier, enfante souvent en elle-même des images chimériques de l'objet qu'elle poursuit ; ainsi des marins fatigués par les obs-

tacles & les peines qu'ils ont trouvés dans leurs entreprises, imaginent voir la terre qu'ils desirent, où il n'y a en effet qu'un brouillard épais, ou une vaste étendue de mer.

Le 5 de Février, à une heure dans l'après-midi, nous reconûmes la Côte des Patagons, portant au sud-ouest quart de sud, à 6 ou 7 lieues de distance. A deux heures nous passâmes l'Isle des Pengouins, & à trois heures nous étions vis-à-vis le havre du port *Desiré*, à deux lieues de distance, avec un vent frais de nord-nord-ouest. Dans ce moment nous apperçûmes, à notre grande sa-

ATTOU
 satisfaction
 qui nous
 visions. C
 Deptford,
 d'une gran
 cuit frais
 rine, de b
 munitions
 deux vais
 cellaire p
 trepris.
 pêche ce
 secret que
 quipage
 ment qu
 tion. La
 le de De
 se rendre
 fut qu'a

tisfaction, le navire la *Floride*, qui nous apportoit des provisions. On l'avoit équipé à Deptford, & il étoit chargé d'une grande quantité de biscuit frais, d'eau-de-vie, de farine, de bœuf salé, & d'autres munitions pour l'usage de nos deux vaisseaux, secours très nécessaire pour achever notre entreprise. L'Amirauté avoit dépêché ce navire avec autant de secret que le *Dauphin*; car l'équipage avoit ignoré également quelle étoit sa destination. *La Floride*, en faisant voile de Deptford, avoit ordre de se rendre à la Floride; & ce ne fut qu'au sud de la ligne, que

le Maître du vaisseau apprit qu'il devoit aller joindre les deux vaisseaux du Commo-
dore.

A trois heures & demie après-midi nous jettâmes l'ancre à la hauteur du havre du port *Desiré*, sur neuf brasses d'eau, & à deux milles environ du rivage. Nous avons été assez longtemps en peine du vaisseau *la Floride*, & nous croyions qu'il lui étoit arrivé quelque accident qui l'avoit obligé de s'en retourner en Europe. Mais son arrivée dissipa toutes nos inquiétudes. Et en effet ce fut un grand bonheur pour nous, que ce navire nous rencontrât dans

AUTO
cette cir
quelque
bornés à
des prom
coit. Si l
nous au
nous ren
Espéran
vivres, &
eussions
parcequ
été dan
doubler
ser le D
pour n
du sud
routes
perdre
péditio

cette circonstance, car depuis quelque tems nous nous étions bornés à une très petite portion des provisions qu'il nous apportoit. S'il ne fut pas arrivé alors, nous aurions été obligés de nous rendre au Cap de Bonne-Espérance, pour y acheter des vivres, & conséquemment nous eussions manqué notre voyage, parceque nous n'aurions plus été dans la saison propre à doubler le Cap Horn, ou à passer le Détroit de Magellan, pour nous rendre dans la mer du sud ; ce qui auroit arrêté toutes nos découvertes, & fait perdre tout le fruit de cette expédition,

A quatre heures dans l'après-midi, le Maître de la *Floride* se rendit à bord du *Dauphin*, & remit au Commodore les dépêches dont l'avoit chargé l'Amirauté. Pendant plusieurs jours il s'étoit occupé à chercher l'Isle de Pepys; mais enfin il s'étoit désisté de cette poursuite aussi bien que nous; & en traversant la latitude où il comptoit la rencontrer, il fut assailli d'une tempête qui endommagea ses mâts & ses voiles. Sur le soir il s'en retourna à bord de son navire, & nos charpentiers l'y suivirent, par ordre du Commodore, afin de réparer les dommages que lui avoit causés la tempête.

Le 8, après avoir fait à nos vaisseaux toutes les réparations nécessaires, le Commodore jugea à propos de quitter le Port où nous étions; car la marée étoit si rapide, que nous ne pouvions communiquer aisément avec la *Floride*. Il fut donc résolu que nous retournerions à l'est, dans quelques-uns des Ports que nous avions visités auparavant, afin de prendre à bord toutes les provisions qui nous étoient nécessaires. Mais deux jours après avoir quitté cet endroit, dans la matinée & dans le tems que nous voguions tous de compagnie, nous fûmes étrangement surpris de décou-

vrir un vaisseau étranger qui
 jetta l'allarme parmi nous. Le
 Commodore crut d'abord que
 c'étoit un Vaisseau de guerre Es-
 pagnol, qui, ayant eu avis de
 notre voyage, venoit pour y
 mettre obstacle; &, sur ce soup-
 çon, il donna ses ordres pour
 qu'on se tînt prêt à le bien re-
 cevoir, & à aller même à l'abor-
 dage, après lui avoir lâché la
 bordée des deux vaisseaux, s'il
 nous attaquoit. Tandis que nous
 faisons nos préparatifs, & que
 nous l'attendions avec confian-
 ce, la nuit tomba & nous le
 perdîmes de vue. Mais le len-
 demain au matin, nous le vî-
 mes à l'ancre à trois lieues de
 distance,

ACTOU
 distance, &
 mêmes no
 Famine. N
 nous fuir
 toujours é
 coit l'ancre
 tions.
 Le 10 m
 uniquement
 nons sur
 avions qu
 destinés au
 luts; le rel
 puis long
 en mêmes
 le tillac, &
 cre, avan
 poupe, &
 notre cab.

distance, & alors nous continuâmes notre route vers le port *Famine*. Nous apperçûmes qu'il nous suivoit, quoique se tenant toujours éloigné, & qu'il jettait l'ancre lorsque nous le jettions.

Le 20 nous nous occupâmes uniquement à monter nos canons sur le pont. Nous n'en avions que quatre sur le tillac, destinés aux signaux & aux saluts; le reste avoit été laissé depuis long-tems à la cale. Nous en mîmes bientôt quatorze sur le tillac, & nous jettâmes l'ancre, ayant le *Tamer* à notre poupe, & tout prêts à couper notre cable; &, afin d'être en

état de bien recevoir ce vaisseau étranger, nous rangeâmes tous nos canons d'un seul côté, & les pointâmes vers l'endroit où il devoit nécessairement passer.

Ainsi nous mettions bien des soins à prendre toutes les mesures que la prudence pouvoit nous suggérer pour nous mettre à l'abri d'un danger imaginaire. Mais un accident imprévu qui arriva à la *Floride*, nous fit appercevoir que nous n'avions rien à craindre, & que nous ne devions point regarder comme ennemi le vaisseau contre lequel nous étions armés. Tandis que notre vaisseau de provision manœuvroit contre le

ATTOUT
rent, il s'a
un banc de
viron deux
tôt le rai
ça, & voya
étoit en da
& fit mer
mer, pour
Mais avan
fussent a
avoient de
& l'Officier
eut ordre
fer à bord
de les rem
la plus pol
lonté. No
c'étoit un
comme no

vent, il s'affola à la Côte, sur un banc de sable qui étoit à environ deux lieues de nous. Aussitôt le vaisseau étranger s'avança, & voyant que la *Floride* étoit en danger, jetta l'ancre, & fit mettre ses chaloupes en mer, pour aller à son secours. Mais avant que les chaloupes fussent arrivées, nos canots avoient déjà abordé la *Floride*; & l'Officier qui les commandoit eut ordre de ne pas laisser passer à bord ces étrangers, mais de les remercier de la maniere la plus polie, de leur bonne volonté. Nous sûmes ensuite que c'étoit un bâtiment François; & comme nous ne lui avions point

vu de canons, nous jugeâmes que c'étoit un Vaisseau Marchand qui étoit venu dans cet endroit pour faire du bois & de l'eau. Cependant notre navire de convoi regagna la haute mer, & vint bientôt nous rejoindre. Le 21, nous rentrâmes au port *Famine*, où nous amarrâmes nos vaisseaux.

Pendant notre dernier séjour dans ce Port, nous nous occupâmes principalement à transporter sur nos vaisseaux toutes les munitions que la *Floride* nous avoit apportées, & à bien compléter toutes nos provisions de bois & d'eau douce. Le 25, nos vaisseaux ayant reçu tout

AUTOU
ce qui le
Commode
de, & lui
tous les pla
rer des di
nous avio
gea en m
ment du
que si qu
faisoit m
ter & de
premier se
dans la m
paquets c
mains. C
adieu à
Maître d
tous ceu
à bord d

ce qui leur étoit nécessaire, le Commodore renvoya la Floride, & lui remit une copie de tous les plans qu'il avoit fait tirer des différens endroits que nous avions parcourus. Il exigea en même-tems expressément du Maître du vaisseau, que si quelque navire étranger faisoit mine de vouloir le visiter & de tenter l'abordage, son premier soin seroit de jeter dans la mer tous les plans & les paquets qu'il confioit entre ses mains. Comme nous disions adieu à la *Floride*, le contre-Maître de notre vaisseau, & tous ceux qui étoient malades à bord du *Dauphin* & du *Ta-*

mer, obtinrent la permission de retourner en Angleterre sur ce navire. Le Commodore déclara en même-tems que s'il y avoit quelqu'un dans l'équipage qui se sentît de l'aversion pour continuer la route, il lui donnoit la liberté de retourner en Angleterre; mais il n'y eut qu'un seul matelot qui profita de cette offre.

Le 26 nous défancrâmes du port *Famine*, & laissâmes la *Floride* retourner en Angleterre. Le vaisseau, en sortant de la baie, faisoit voile vers la pointe du sud, ayant la pointe *Sainte-Anne* à deux lieues au nord-ouest quart de nord; la

pointe *Shutup* à deux lieues au sud quart d'ouest, & le cap *Forward* à trois lieues au nord-ouest-demi-ouest. Nous découvrîmes alors le navire François qui étoit à l'ancre dans une petite baie, à six milles à l'ouest de la pointe *Shutup*, avec ses vergues & perroquets amenés. A huit heures nous mîmes en panne, le Cap sur le nord & nos huniers ferrés; le cap *Forward* gifant à deux milles par le nord.

Le lendemain à 4 heures du matin, nous fîmes voile, après avoir auparavant envoyé le canot pour sonder tout près du cap *Forward*. On y trouva cent

brasses d'eau, loin des rochers de la longueur d'un demi-cable. A onze heures nous manœuvrâmes contre le vent, entre le cap *Forward* & le cap *Hollande*. A cinq heures & demie nous ancrâmes sur neuf brasses d'eau, ayant le cap *Forward* à six milles est-demi-sud, & une petite isle, à un mille par l'ouest-quart-de-sud-demi-sud. Le Déroit a en cet endroit quatre lieues de largeur, & la terre est bordée des deux côtés de hautes montagnes, presque toutes couvertes de neiges. A six heures nous désancrâmes, portant à l'ouest. A huit le cap *Forward* étoit à trois lieues à l'est-nord-

est-demi-est ; & le cap *Hollande* à deux lieues par l'ouest-quart-de-nord. A dix heures , le cap *Hollande* étoit à deux lieues par l'est-nord-est , & le cap *Gallant* à sept lieues par l'ouest-demi-nord.

Comme nous étions en travers du cap *Forward*, qui est le point le plus méridional de tout le Continent de l'Amérique, situé au 54^e degré sept minutes de latitude méridionale, nous fûmes assaillis par des coups de vents d'ouest-nord-ouest, si violens & si impétueux, qu'ils nous jetterent à trois lieues à l'est. Nous jettâmes l'ancre sur la pointe d'un rocher, à treize

brasses & demie d'eau, & loin de la Baie de la longueur d'un cable. Mais bientôt après nous chassâmes sur notre ancre de toue, & dérivâmes loin du rocher. Le tems étoit fort sombre, le vaisseau continuoit à dériver, ayant un cable entier dehors, & il étoit en très grand danger de périr. Cependant, vers les quatre heures du matin, nous jettâmes les deux ancres d'affourche à dix-sept brasses de profondeur. Le vent continuoit toujours de souffler avec violence, & le vaisseau étoit si près des rochers, que nos canots pouvoient à peine se garantir de la houle qui refouloit

AUTO
 sur la Côte
 ce, qui y
 sur nous
 pas, & m
 ger immi
 trouvions
 tin nous
 notre an
 voyant e
 étoient
 il nous e
 jetta dan
 D'abor
 nos 2 an
 ferlant n
 mes leri
 mes un
 En passa
 nous app

sur la Côte. Mais la Providence, qui jusqu'ici avoit eu l'œil sur nous, ne nous abandonna pas, & nous préserva du danger imminent où nous nous trouvions. Le lendemain au matin nous retirâmes le cable de notre ancre de toue; mais voyant que les deux pattes étoient rompues, & que par-là il nous devenoit inutile, on le jetta dans la mer.

D'abord après, nous levâmes nos 2 ancres d'affourche, & déferlant nos voiles, nous quittâmes le rivage du nord, & trouvâmes un vent léger & le beau tems. En passant le long de la Côte, nous apperçûmes de la fumée,

& bientôt après un grand nombre de sauvages, en troupes séparées, dont quelques-uns, en nous appercevant, mirent aussitôt leur canot en mer, & s'avancerent vers notre vaisseau. Quand ils furent à une portée de fusil, ils firent un bruit horrible en poussant de grands cris, auxquels nous répondîmes par d'autres cris, & en leur faisant signe de la main qu'ils pouvoient venir à bord; ce qu'ils firent, après s'être bien assurés que nos invitations étoient des signes d'amitié. Dès qu'ils furent à bord de notre vaisseau, ils regarderent par-tout avec étonnement, comme s'ils n'euf-

sent jamais vu de semblables bâtimens. Ces Indiens sont en général d'une moyenne grandeur, d'un teint basané, & portant de longs cheveux noirs qui descendent sur leurs épaules. Ils étoient vêtus de peaux de certains animaux qui nous sont inconnus ; mais plusieurs d'entre eux n'en avoient pas assez pour couvrir tout leur corps. Nous fîmes quelques échanges avec ces sauvages, que nous jugeâmes être fort misérables, ou plutôt nous leur donnâmes gratuitement quelques étoffes, qu'ils parurent recevoir avec beaucoup de reconnoissance. Ils aimoient sur-tout prodigieuse-

ment le biscuit, dont on leur en distribua une assez grande quantité, quoiqu'ils ne parussent pas disposés à nous rien donner en échange. Quelques-uns d'entr'eux portoient des arcs & des fleches d'un bois si dur, qu'il paroissoit presqu'impénétrable. Leurs arcs étoient non-seulement très polis & très flexibles, mais encore travaillés avec beaucoup d'art; la corde étoit faite de boyaux tordus. Les fleches avoient environ deux pieds de long, & étoient armées à la pointe d'un caillou en forme de harpon, taillé avec autant de délicatesse que s'il l'avoit été par un Lapidaire. Il y

avoit à l'autre bout de la fleche, des plumes disposées pour en diriger le vol. Ces sauvages avoient aussi des javelots. Ils paroissent très misérables & en même-tems très doux. Dès la pointe du jour ils vont à leurs travaux respectifs, & au coucher du soleil ils se retirent dans leurs habitations. Ils vivent presque absolument de poissons, sur-tout de limaces de mer & de moules, qui en cet endroit sont très abondantes & beaucoup plus grosses que celles qu'on mange en Angleterre.

Les canots dont se servent ces sauvages sont pour la plupart faits d'écorce d'arbres, &

n'ont d'étendue que ce qu'il faut pour contenir une famille ; ils sont très légers, & lorsque les sauvages descendent à terre, ils les mettent sur le rivage, hors de la portée de la marée, & paroissent très soigneux de les conserver. Quoique ces canots soient en général mal construits, nous en vîmes quelques-uns qui étoient faits avec assez d'adresse. Ils se servent du feu pour travailler le bois. Tous les canots sont étroits, ayant à chaque extrêmité une longue pointe qui se relève très haut. Ces sauvages lancent de leurs canots des javelots sur les poissons qu'ils apperçoivent, & les

AUTO
percent
adresse,
au-dessou
qu'en cel
nous mon
dultrie; c
incapable
ses les pl
cherchar
dre. Par
rent à b
nous leur
tres cho
cifeaux.
nant, m
en faire
mais nou
trer, à c
niere de

percent avec une singuliere adresse, même à plusieurs pieds au-dessous de l'eau. Ce n'est qu'en cela que ces sauvages nous montrèrent quelque industrie; car nous les trouvâmes incapables de concevoir les choses les plus sensibles, que nous cherchâmes à leur faire entendre. Par exemple, lorsqu'ils vinrent à bord de notre vaisseau, nous leur présentâmes entr'autres choses des couteaux & des ciseaux, & , en les leur donnant, nous essayâmes de leur en faire comprendre l'usage; mais nous eûmes beau leur montrer, à diverses reprises, la maniere dont on s'en servoit, ils

parurent aussi peu instruits qu'auparavant, & ne purent jamais distinguer le manche d'avec la lame d'un couteau.

Il y a, en cet endroit du Détroit, beaucoup de veaux marins, mais nous n'y vîmes pas beaucoup d'oiseaux, ce qu'il faut sans doute attribuer à la rigueur du froid; nous ne vîmes aussi dans les bois aucune bête sauvage.

En voguant à l'ouest, nous trouvâmes une marée irrégulière, qui quelquefois couroit huit heures à l'est, & seulement six à l'ouest; & d'autres fois, quand les vents d'ouest souffloient avec force, elle couroit à l'est pendant plusieurs jours

à trois
ciers. Non
ervalles de
rent, & de
descendirent
gues voisines
étoient couv
Le Détro
rie, quatre
est difficile
ancrage, à
& de l'irr
qui, en diff
près du bon
quante pie
peu plus le
de fond
cinquante
Après
à douze j

entiers. Nous esfluyâmes par intervalles de grands coups de vent, & de violentes raffales qui descendoient de hautes montagnes voisines, dont les sommets étoient couverts de neige.

Le Détroit a, dans cette partie, quatre lieues de large, & il est difficile d'y trouver un bon ancrage, à cause de l'inégalité & de l'irrégularité du fond, qui, en différens endroits tout près du bord, a de vingt à cinquante pieds d'eau, tandis qu'un peu plus loin on ne trouve point de fond avec une sonde de cent cinquante brasses.

Après avoir été pendant dix à douze jours repoussés par les

courants & par les vents, & après avoir fait plusieurs efforts inutiles, nous doublâmes le cap *Quade*, & jettâmes l'ancre dans une petite baie au bord méridional. Le lendemain nous envoyâmes nos canots pour sonder à l'ouest, & tâcher de découvrir quelque petite anse où nous pussions mouiller. Le Déroit, en cet endroit, n'a pas plus de trois lieues de large; nous avons des raisons pour croire que la neige des montagnes ne se fond jamais; mais on y voit tomber, des collines, les plus belles cascades & cataractes, qui forment un spectacle très agréable.

Nous app
cambre d
dispersés en
Il y eut sur-t
exercita notre
composée d
pit, la fem
plus jeune
qui paroiss
trente ans
sables, &
nomie Ang
nes gens pa
de nous fa
firent un
dont nous
syllabe; n
bien qu'e
objet cert

Nous apperçûmes un grand nombre d'isles & des sauvages dispersés en différens endroits. Il y eut sur-tout une famille qui excita notre attention; elle étoit composée d'un vieillard décrepit, sa femme, deux fils & une plus jeune femme. Celle-ci, qui paroissoit âgée d'environ trente ans, avoit des traits passables, & sur-tout une physionomie Angloise, que ces bonnes gens paroissoient empessés de nous faire observer. Ils nous firent une longue harangue, dont nous n'entendîmes pas une syllabe; mais nous comprîmes bien qu'elle avoit sur-tout pour objet cette femme, parceque,

dans leurs signes & leurs discours, ils commençoient par la désigner de la main, qu'ils rame-noient ensuite sur eux. Il y eut différentes conjectures sur cet incident; mais nous convinmes assez généralement que leurs signes indiquoient clairement qu'ils nous offroient cette femme, comme étant du même pays que nous. Ils nous parurent tout-à-fait sauvages en un point, c'est que lorsque nous approchâmes d'eux, nous les trouvâmes mangeant du poisson crud.

Nous mîmes à la voile le 7 Mars au matin, & cinglâmes du bord méridional au travers

ATTOUR D
de différentes
trouvâmes à
fondeurs tres
bientôt après
ancré à vingt
bord méridion
nes jusqu'à
qu'à treize br
ques endroits
te & soixan
l'opposé du c
Nous appe
leaux en cer
trouvâmes
de moules
Nous env
rite baie po
mais on ne
poisson. Ce

de différentes isles, où nous trouvâmes à la fonde des profondeurs très irrégulieres; mais bientôt après nous jettâmes une ancre à vingt-six brasses, sur le bord méridional, & nous filâmes jusqu'à un demi-cable, jusqu'à treize brasses, & en quelques endroits à trente, cinquante & soixante-dix brasses, à l'opposé du cap *Quade*.

Nous apperçûmes peu d'oiseaux en cet endroit, & ne trouvâmes qu'un petit nombre de moules le long du rivage. Nous envoyâmes dans une petite baie pour y jeter la seine, mais on ne retira pas un seul poisson. Cependant nous trou-

vâmes en cette partie du Dé-
troit une grande quantité de
baies rouges, ressemblant un
peu à notre vacciet de marais;
elles sont à-peu-près de la gros-
seur d'une noisette, & font la
principale nourriture des sauvages
de ces environs. Nous en
mangeâmes; &, comme nous
les trouvâmes saines & douces,
elles ne servirent pas peu à ra-
fraîchir l'équipage du vaisseau.

A sept heures après midi
nous jettâmes l'ancre dans une
petite baie sur le bord septen-
trional, entre le cap *Lundi* & le
cap *Quade*, & nous amarrâmes
le vaisseau avec une petite
ancre.

Le

Le 9 Mars nous remîmes à la voile, portant au nord-ouest, avec un vent doux de sud-quart-d'est; mais lorsque nous fûmes en face de la baie du cap *Lundi*, nous eûmes le vent arrière depuis six heures après midi jusqu'à huit, & alors le cap *Lundi* portoit est-demi-nord, six lieues.

Le 10, à six heures du matin, nous essuyâmes un violent ouragan, qui faillit de nous faire périr; car il étoit accompagné d'une pluie très abondante, & nous découvrîmes tout-à-coup, du côté sous le vent, des rochers à fleur d'eau, qui n'é-

H

toient qu'à un demi-mille de distance. Nous virâmes sur-le-champ, & en une demi-heure le vent devint si fort, que nous fûmes obligés de porter contre le vent & de chercher un havre. Peu après nous jettâmes une ancre dans une baie, à seize brasses d'eau, environ deux lieues à l'est de la baie du cap *Lundi*; mais l'ancre ayant quitté le rocher & étant tombée à 15 brasses d'eau, le vaisseau fut prêt de s'affaler; heureusement l'ancre fut arrêtée par un autre rocher & nous retint. Après midi nous mîmes à la voile, & trouvâmes un très bon ancrage, en-

AUTOUR
 vinné par-
 & où nous
 cables de dist
 Le 11 de M
 de violens co
 accompagné d
 Le Commod
 nité qui le r
 l'équipage,
 matelots au
 en falloit pe
 cun de long
 sent étroit d
 dans cette
 ciers, ain
 comptant
 Orientales,
 d'Angleterre
 propre con

vironné par-tout de précipices, & où nous n'étions qu'à deux cables de distance de la côte.

Le 11 de Mars nous eûmes de violens coups de vent, accompagné d'une grosse pluie. Le Commodore, par une générosité qui le rendit cher à tout l'équipage, distribua entre les matelots autant d'étoffe qu'il en falloit pour leur faire à chacun de longues vestes. Ce présent étoit d'autant plus agréable dans cette saison, que les Officiers, ainsi que les matelots, comptant aller droit aux Indes Orientales, n'avoient emporté d'Angleterre aucun vêtement propre contre le froid. Afin de

ne point montrer de partialité pour les gens de son propre vaisseau, le Commodore fit distribuer de pareilles pieces d'étoffes à l'équipage du *Tamer*.

Le 12, tandis que nous nous occupâmes à pourvoir le vaisseau d'eau & de bois, on envoya à l'ouest la chaloupe du *Tamer*, avec un Officier de chacun des deux vaisseaux, pour aller chercher des ancrages. La nuit ayant surpris la chaloupe, nos gens furent obligés, par le mauvais tems, de descendre à terre, & de se mettre à l'abri sous une tente, dont ils avoient emporté avec eux les matériaux. S'étant répandus ensuite sur la

AUTOUR D
 cte, ils virent
 de sa
 me baleine
 déjà en putref
 sous les envir
 ence que ces
 roient ce po
 leur nourriture
 poient en gro
 portoient sur
 autre troupe
 quelque diff
 grand feu. C
 roit croire
 ainsi que fo
 & d'autres
 notre hémis
 seulement

côte, ils virent un certain nombre de sauvages découpans une baleine morte, qui étant déjà en putréfaction, infectoit tous les environs. Il y a apparence que ces sauvages préparoient ce poisson puant pour leur nourriture; car ils le coupoient en grosses tranches, & les portoient sur leurs épaules à une autre troupe qui étoit placée à quelque distance autour d'un grand feu. Cependant on pourroit croire que ces sauvages, ainsi que font les Groenlandois & d'autres peuples du nord de notre hemisphere, amassoient seulement de l'huile pour brû-

ler dans leur lampe pendant l'hiver, qui s'approchoit.

La chaloupe revint enfin, avec l'agréable nouvelle qu'on avoit trouvé à l'est plusieurs havres commodes; aussi-tôt le Commodore voulant encourager tous nos gens à bien faire le service, ordonna qu'on distribuât à chacun double portion d'eau-de-vie.

Le 15 nous amarrâmes à la baie de *Wash-pot*, où nous esfuyâmes beaucoup de pluie & de grêle, & où le tems fut constamment très froid. Nous défancrâmes le lendemain au matin, & nous nous disposions à

ATTOUR DE
 être voile; m
 ord très vi
 nous en empê
 embarrassante
 rions chassés
 te, & nous pe
 en quatre he
 rions gagné
 recevant à
 jours & six m
 vent contin
 lence, il n'y
 régulière; au
 entraîné par
 court deux r
 Cependant
 fin plus favo
 nous aurion
 obligés de

faire voile ; mais un vent de nord très violent s'éleva , & nous en empêcha. Dans cette embarrassante position , nous étions chassés d'un lieu à un autre , & nous perdîmes peut-être en quatre heures ce que nous avions gagné de terrain en manœuvrant à l'est pendant six jours & six nuits ; car quand le vent continue avec cette violence, il n'y a point de marée régulière ; au contraire on est entraîné par un courant qui court deux milles en une heure. Cependant le vent devint à la fin plus favorable , & sans cela nous aurions été probablement obligés de prendre nos quar-

tiers d'hiver dans une de ces anes.

Le 21 nous mîmes à la voile, le vent soufflant de sud-ouest-quart-d'ouest au nord-nord-ouest. Nous remontâmes contre le vent, effuyant de continuelles bourasques, qui, par intervalles, nous obligeoient de charger toutes nos voiles. En même-tems le *Tamer*, que nous n'avions pas perdu de vue jusqu'alors, gagna quelques lieues à l'ouest au moyen d'un vent favorable, & passa deux jours dans un très bon ancrage; mais le troisieme il nous rejoignit.

Fatigués par ces contre tems continuels, il ne manquoit

AUTOUR
plus, pour a
que de voir
être dans n
l'usage des
ventions
Commodore
cette malad
evages. Il fi
son portait
servir deux
tout l'équie
faire tantot
tantot avec
toujours l'
de sa prop
tout ce qui
à leur gué
Le 22
cre, remon

plus, pour ajouter à nos peines, que de voir le scorbut se répandre dans notre équipage; mais l'usage des végétaux & les attentions extraordinaires du Commodore empêchèrent que cette maladie ne fît de grands ravages. Il fit donner du bouillon portatif aux malades, & fit servir deux fois par semaine à tout l'équipage, de la soupe faite tantôt avec des pois, & tantôt avec du gruau; & il eut toujours l'humanité d'envoyer de sa propre table aux malades tout ce qui pouvoit contribuer à leur guérison.

Le 22 nous levâmes l'ancre, remontant vers le vent,

entre le cap *Lundi* & le cap *Upright* (1), qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues. Nous nous apperçûmes alors qu'un de nos mâts étoit fendu. A cinq heures après midi nous fûmes obligés de jeter l'ancre dans une très bonne baie, à environ une lieue du cap *Upright*. Nos gens s'occupèrent sur-le-champ à substituer un nouveau mât à celui qui étoit endommagé.

Le 24. on envoya à l'est le canot, avec le second Lieute-

(1) Ce mot signifie *droit*. Je n'ai trouvé sur nos Cartes du Détroit de Magellan, aucun Cap d'un nom semblable.

nant, pour chercher un havre. Nous eûmes pendant ce tems des pluies continuelles, & un tems froid & mal sain, avec de violens coups de vent de nord-ouest. A six heures du soir le canot revint sans avoir trouvé de havre. Le lendemain on l'envoya de nouveau, avec des armes & des provisions pour une semaine, outre les matériaux nécessaires pour dresser une tente sur la côte, au cas que les gens du canot jugeassent convenable de descendre à terre; mais au bout de quelque tems le canot revint, ayant trouvé ce que nous desirions. Nous levâmes l'ancre aussi-tôt,

& portâmes au nord-ouest, au vent du cap *Lundi*.
 Le Déroit a, en cet endroit, quatre à cinq lieues de large; & les montagnes nous parurent dix fois aussi hautes que la grande hune de nos vaisseaux, sans être couvertes de neiges ni entourées d'arbres. Nous restâmes sous voiles; mais le vent augmentant & la houle devenant très forte du côté de l'ouest, nous fûmes obligés de mettre à la cape avec nos huniers ferlés. A 11 heures de nuit nous eûmes le bonheur de voir la terre du côté du nord, & nous fûmes vivement allarmés de la position où nous nous trouvâmes; ce qui en aug-

AT
 mentoit
 ciel étoit
 des vagues
 distinctes
 des précip
 annoncer
 chaîne; m
 ou nous no
 mortinév
 les voiles d
 fit retour
 après quon
 ayant le ca
 la situation
 de décrire
 matelors
 pour détou
 fant qui
 malgré tou

mentoit l'horreur, c'est que le ciel étoit bas & obscur. Le bruit des vagues que nous entendions distinctement se briser contre des précipices, sembloit nous annoncer une destruction prochaine; mais au moment même où nous nous attendions à une mort inévitable, nous tendîmes les voiles de l'avant, ce qui nous fit retourner sur l'autre bord; après quoi nous fîmes voile, ayant le cap sur le nord. Dans la situation critique que je viens de décrire, les Officiers & les matelots réunirent leurs efforts pour détourner le danger pressant qui nous menaçoit, & malgré tout ce que les circonf-

tances avoient d'effrayant, se conduisirent avec cette intrépidité & cette bonne humeur qui caractérise nos marins, à qui je rends volontiers, en passant, cet hommage bien mérité.

Nous fîmes alors signal au *Tamer*, que nous supposions dans un situation aussi fâcheuse que la nôtre. Il porta bientôt sur nous, &, selon l'ordre du Commodore, marcha à l'avant, tirant un coup de canon & allumant du feu toutes les fois qu'il voyoit terre. Malheureusement nous nous aperçûmes que la violence du vent avoit déchiré & séparé de la vergue notre perroquet de misaine, & que

AUTOUR D
par-là il étoit
mes obligés
nouveau. En
paré le dom
feu avoit sou
heures du m
mença à no
répandit da
joie inexpr
signal au T
notre pou
chargea de
ou quelq
pour y m
nous jett
baie du
un mille
tite anc
trois bra

par-là il étoit inutile ; nous fûmes obligés d'en attacher un nouveau. Enfin après avoir réparé le dommage que le vaisseau avoit souffert, sur les cinq heures du matin le jour commença à nous éclairer ; ce qui répandit dans le vaisseau une joie inexprimable. Nous fîmes signal au *Tamer* de venir sous notre poupe ; il arriva, & on le chargea de découvrir un havre, ou quelque'endroit commode pour y mouiller. A sept heures nous jettâmes l'ancre dans la baie du cap *Lundi*, à environ un mille à l'ouest, avec la petite ancre de toue, à vingt-trois brasses d'eau, & nous filâ-

mes un cable entier. M. Byron, après avoir pourvu à tout ce qui étoit nécessaire pour rafraîchir les Officiers & les matelots, qui venoient d'effuyer de si grandes fatigues, donna le nom de cap *de la Providence* à la pointe de terre d'où nous venions d'échapper si heureusement. Elle s'éleve à une très grande hauteur, & s'étend au sud, gisant à quatre ou cinq lieues du cap *Lundi*, mais sur la côte opposée.

Le 28 Mars, trouvant que nos cables avoient été fort endommagés par les rochers, nous les réparâmes. Dans le même tems le *Tamer*, ayant chassé sur

AUTOUR
francre, a
mais il re
un domma
Nous lev
demain à se
& nous m
marchâmes
tre les deu
par de for
quens cou
Le *Tamer*
du sud, co
de détail
de canon
dans les
nous alla
secours
mêmes
aiderent

fon ancre; avoit dérivé du bord; mais il revint bientôt fans aucun dommage.

Nous levâmes l'ancre le lendemain à fept heures du matin, & nous mîmes à la voile, & marchâmes contre le vent entre les deux bords, contrariés par de fortes pluies & de fréquens coups de vent de l'oueft. Le *Tamer*, en rangeant la Côte du fud, toucha, & fit le fignal de détrefle en tirant un coup de canon & hisfant fon pavillon dans les haubans de mifaine; nous allâmes fur-le-champ à fon fecours, jettâmes une ancre & mîmes dehors nos canots, qui aiderent bientôt le *Tamer* à fe

relever; & il vint ensuite mouiller près de nous dans la baie du cap *Lundi*.

Depuis le 30 Mars jusqu'au 6 Avril, nous eûmes constamment un très mauvais tems; après quoi le vent devint doux & modéré. Le Détroit, à la place où nous étions, a quatre ou cinq lieues de large; & il paroît qu'il y a très peu de bois sur la côte du nord. Les montagnes qu'on y voit sont inaccessibles, stériles, sans arbres & sans verdure, & présentent un aspect triste & effrayant.

Le 6, nous nous disposions à mettre à la voile, mais le vent qui souffloit de l'est, venant à

manquer,

canot sur

bois; nos ge

nombre de

modore des

après à ter

ces sauvage

Quelques-

venus l'ap

leur donn

dont ils pa

Le len

res du m

mes & m

un vent

ment fa

dit la jo

& jamais

rage &

manquer, nous envoyâmes le canot sur la côte pour faire du bois; nos gens y virent un grand nombre de sauvages. Le Commodore descendit quelque tems après à terre, & fit un présent à ces sauvages de rubans & de pain. Quelques-uns d'entr'eux étant venus l'après-midi à bord, on leur donna différentes choses, dont ils parurent très satisfaits.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous désancrâmes & mîmes sous voiles, avec un vent est-sud-est. Ce changement favorable de vent répandit la joie sur tous les visages, & jamais on ne vit plus de courage & de gaieté qu'il n'y en

eut parmi nos gens , tant que ce vent dura. Pendant six semaines nous n'avions fait que lutter contre le vent ; nous avions été plusieurs fois rechassés en arriere , & nous n'avions échappé qu'avec peine aux plus grands dangers. Nous nous flattions enfin que nous allions entrer dans la mer pacifique, le terme de nos desirs ; mais à onze heures du matin le vent ayant cessé , le courant nous chassa à deux lieues , ayant le cap *Upright* à cinq lieues au sud-est. Nous jettâmes l'ancre de toue à cent dix brasses d'eau. A trois heures après midi le canot, qui avoit été envoyé aupara-

tant , revin
avoir été a
da , vers le
où il avoit
commodes
gens qui ét
& qui avo
tems , se
gués pour
course.

A deux
levâmes
voile, av
de-nord
jettâmes
très bo
Uprigh
deux C
quart-c

vant, revint de l'ouest, après avoir été au sud du cap *Desseda*, vers le bord méridional, où il avoit trouvé des ancrages commodes; mais ceux de nos gens qui étoient dans le canot, & qui avoient ramé très long-tems, se trouvoient trop fatigués pour faire une nouvelle course.

A deux heures du matin nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile, avec le vent à l'est-quart-de-nord; & à onze heures nous jettâmes une ancre dans une très bonne baie, entre le cap *Upright* & le cap *Pillar*: ces deux Caps sont environ à l'est-quart-de-nord & sud-quart-

d'est, à douze ou treize lieues de distance l'un de l'autre. Nous trouvâmes dans cette baie quantité d'un excellent poisson, assez ressemblant à notre truite, mais seulement d'une couleur plus rougeâtre. Nous y eûmes un très bon ancrage, parfaitement à l'abri des vents du nord-nord-ouest au sud-est, & l'on y peut voguer avec autant de sûreté que de commodité, ayant de quatorze à vingt brasses d'eau sur un fond bourbeux.

Vers les 4 heures après midi, le vent vint de sud-est, ce qui nous donna la plus grande satisfaction. Nous levâmes l'ancre aussi-tôt, & sortîmes de la baie

AVOIR
pour marcher
rimes en son
croit à l'an
Mardi, sur
Le vent a
le-coup du fu
est, une b
ente, accom
vous obliga
ancrer dans
ce que nou
beaucoup d
étant déjà
tint des fr
guider.
La baie
belle qu
dans le D
ble de con

pour marcher à l'ouest. Nous vîmes en sortant le *Tamer*, qui étoit à l'ancre dans la baie de *Mardi*, sur la côte méridionale. Le vent ayant tourné tout-à-coup du sud-sud-est au sud-ouest, une bourasque très violente, accompagnée de pluie, nous obligea d'aller jeter une ancre dans cette même baie; ce que nous ne fîmes qu'avec beaucoup de difficulté; la nuit étant déjà avancée, le *Tamer* tint des feux allumés pour nous guider.

La baie de *Mardi* est la plus belle que nous ayions trouvée dans le Détroit. Elle est capable de contenir un grand nom-

bre des plus gros vaisseaux, qui peuvent y mouiller en sûreté, sur un très bon fond, n'ayant que vingt-cinq brasses d'eau, sans rochers ni sables. Le Chevalier Jean Narborough recommande à tous les vaisseaux qui vont à l'est de jeter l'ancre dans cette baie; & en effet nous nous y pourvûmes, sans difficulté, d'eau & de bois, & nous y prîmes une grande quantité d'excellent poisson. On trouve le long des rochers de belles cascades d'une bonne eau, dont on peut remplir aisément les tonneaux du navire.

Nous sortîmes de cette baie à six heures du matin, & cinq
glant

glant à l'ouest
sûrâmes le
bord méridi
trais de sud-
1, en cet en
le large. A
midi nous a
mité du Dé
rière, sur
loigné de
Desséada
Toute la l
le Magell
été retenu
par les ve
le 21 Dé
9 Avril su
cent seize
rap des V

glant à l'ouest-nord-ouest, nous passâmes le cap *Pillar* sur le bord méridional, avec un vent frais de sud-sud-est. Le Détroit a, en cet endroit, neuf lieues de large. A quatre heures après midi nous arrivâmes à l'extrémité du Détroit, où le cap *Victoire*, sur la Côte du nord, est éloigné de douze lieues du cap *Desseada*, sur la côte de sud. Toute la longueur du Détroit de Magellan, où nous avons été retenus en grande partie par les vents contraires, depuis le 21 Décembre 1764 jusqu'au 9 Avril suivant, n'a pas plus de cent seize lieues, à compter du cap *des Vierges* au cap *Desseada*.

da. Nous avons employé six semaines & cinq jours depuis notre départ du port *Famine* jusqu'à notre sortie du Détroit.

Nous quittâmes enfin le froid climat & les mers orageuses de cette latitude australe, précisément après le tems de l'équinoxe d'automne, qui doit amener de dangereux ouragans. Nous cinglâmes avec joie vers le nord, animés par l'espérance de trouver des mers plus calmes & de plus doux climats.

Après notre entrée dans la mer pacifique, il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 26 Avril, que nous reconnûmes à l'ouest l'isle de *Masa-*

ATTOUR
Fero. Le
plus con
cette Isle qu
mander; la g
sire pour n
oppercus p
qui nous
fruit de not
empêché n
rieures.
Masa-A
gré 28 mi
trale, & l
tes de l
Le 27, d
nous vin
dont le
grande h
envoya l

Fuero. Le Commodore jugea plus convenable de toucher à cette Isle qu'à celle de *Juan Fernandès*; la premiere étant plus sûre pour nous garantir d'être apperçus par les Espagnols, ce qui nous auroit fait perdre le fruit de notre voyage, & auroit empêché nos découvertes ultérieures.

Masa-Fuero gît par le 33^e degré 28 minutes de latitude australe, & le 84^e degré 27 minutes de longitude occidentale. Le 27, dès la pointe du jour, nous vîmes de loin cette Isle, dont le terrain s'éleve à une grande hauteur: à 11 heures on envoya le canot avec un Offi-

cier , pour aller chercher un endroit où l'on pût jeter l'ancre. Il revint à quatre heures après midi, fans en avoir découvert; il n'avoit trouvé de fond nulle part, avec cent brasses de sonde; mais il avoit pris beaucoup de poisson.

Nous trouvâmes cependant le lendemain un endroit, à l'est de l'Isle, où nous jettâmes une ancre sur vingt-quatre brasses d'eau, ayant les extrêmités de l'Isle au sud & au nord-ouest. On ne voit pas toujours les sommets des montagnes, parcequ'ils sont très souvent couverts de nuages ou de brouillard. A 11 heures du matin nous envoyâ-

AUTOUR
des un Off
chercher
pour faire
La surfac
iréguliere
sont tapiss
lare, & co
haut jusque
tés, à la vé
tibles dan
ment; ma
mille, ou e
un aspect
Les ch
étoient s
fut diffic
plus près
coup de
cependa

mes un Officier à terre, pour chercher une place commode pour faire du bois & de l'eau.

La surface de l'Isle est très irrégulière; mais les vallées y sont tapissées d'une belle verdure, & couvertes d'arbres du haut jusques en bas. Ces beautés, à la vérité, ne sont pas visibles dans un certain éloignement; mais à la distance d'un mille, ou environ, elles offrent un aspect enchanteur.

Les chevres que nous vîmes étoient si sauvages, qu'il nous fut difficile d'en approcher de plus près que de la portée d'un coup de fusil. Nous en tuâmes cependant quelques-unes, dont

la chair nous parut excellente, sur-tout celle des jeunes. Nous remarquâmes que deux de celles que nous tuâmes, avoient les oreilles fendues, ce qui prouve que quelqu'un avoit auparavant habité dans cette Isle. Vraisemblablement ceux qui furent envoyés par l'Amiral Anson, à bord de la chaloupe de guerre le *Tryal*, pour examiner l'état de l'Isle, eurent des occupations plus sérieuses que celles de fendre les oreilles à des chevres; il est plus probable que quelque solitaire, comme l'Ecossois Selkirk, qu'on trouva à *Juan Fernandès* (1), se fera re-

(1) Voyez le Voyage de l'Amiral Anson.

tiré de même à *Masa-Fuero*, où lorsqu'il aura pris plus de chevres qu'il n'en a eu besoin, il les aura marquées de cette maniere avant de les relâcher. Nous ne vîmes cependant aucune trace d'homme vivant actuellement dans l'Isle.

Nous trouvâmes sur le rivage, du côté du sud, une terre rouge qui contient de grandes veines d'une couleur d'or. Toute la côte est très escarpée, & tout près des bords on a par-tout de vingt-quatre à cinquante brasses d'eau. Nous eûmes beaucoup de peine à aborder, parceque la côte est pleine de rochers & de

grosses pierres, & que la houle y est très forte.

On trouve autour de l'isle une grande quantité de poissons, tels que de grosses brêmes, des anges-de-mer, des congres d'une espece particuliere, & une espece de poissons appellés *ramoneurs*, & assez semblables à nos carpes, mais seulement plus gros. Nous trouvâmes une autre espece d'excellent poisson, auquel nous donnâmes le nom de morue, quoiqu'il n'ait pas exactement la forme de notre morue; mais le goût en est également agréable. Nous prîmes aussi beaucoup d'écrevisses, si

grosses qu'elles pesoient de huit jusqu'à dix livres chacune.

Nous vîmes un grand nombre de goulus de mer, un desquels fut sur le point de dévorer un de nos gens. Comme les vagues étoient trop grosses pour que le canot pût approcher du rivage, cet homme y amenoit un tonneau en nageant. Le matelot, qui étoit resté pour garder le canot, apperçut le goulu à quelques verges de son camarade, & près de se saisir de lui. Il lui cria de se hâter vers le rivage, qu'il eut à peine le tems d'atteindre, tant il fut effrayé. Celui qui gardoit le canot, ayant à sa main l'aviron,

en frappa avec force le goulu, mais il ne parut pas qu'il eut fait le moindre effet sur la peau presque impénétrable de ce dangereux animal.

Nous vîmes un grand nombre de chiens de mer qui nous parurent très mal-faisans, & qui détruisent probablement une grande quantité de petits poissons. Ces animaux nous obligeoient souvent de retirer nos lignes; car lorsqu'ils sont près, on ne trouve aucun autre poisson. Les bords de la mer, dans le même endroit, sont couverts aussi de veaux & de lions marins.

Ce qu'on appelle chien de

ATTOU
ter n'a auc
avec un chi
autre anim
difficile d'ima
lui a donné
corps rond,
is, son co
cette peau r
les Menuis
pour polir
pelle com
chien. Son
leur cendr
mais il a c
tre blanc
reste du
convert
branè, &
d'une do

mer n'a aucune ressemblance avec un chien ni avec aucun autre animal terrestre ; & il est difficile d'imaginer pourquoi on lui a donné ce nom-là. Il a le corps rond, & au lieu d'écaillés, son corps est couvert de cette peau rude, dont se servent les Menuisiers & les Ebenistes pour polir le bois, & qu'on appelle communément peau de chien. Son dos est d'une couleur cendrée un peu brune, mais il a ordinairement le ventre blanc, & moins rude que le reste du corps. Ses yeux sont couverts d'une double membrane, & sa bouche est armée d'une double rangée de petites

dents. Il a sur le dos deux nageoires, qui ont en avant deux petites pointes très aiguës. La femelle met bas ses petits tout vivans. Cet animal d'ailleurs n'est jamais très gros; il pèse rarement plus de vingt livres.

Le lion marin ressemble un peu au veau marin dont nous avons déjà donné la description; mais il est beaucoup plus gros. Il a communément, quand il a pris tout son accroissement, de douze à vingt pieds de long, sur huit à quinze de circonférence. La tête est petite en comparaison du corps, & se termine en museau. Ces animaux ont à chaque mâchoire un rang de

grosses dents
 les deux
 des alveoles
 les plus
 n'en ont
 la gacule.
 les yeux
 taches
 & de petit
 les seules
 dépourvu
 noir les
 trompe,
 six pouce
 mité de
 ce que
 peau de
 d'un p
 clair;

grosses dents très aiguës, dont les deux tiers sont logées dans des alveoles; les autres, qui sont les plus dures & les plus solides, n'en ont point, & sortent de la gueule. Ils ont les oreilles & les yeux petits, avec des moustaches comme celles des chats, & de petites narinnes, qui sont les seules parties de leurs corps dépourvues de poil. On reconnoît les mâles à une grande trompe, d'environ cinq pieds six pouces, qui pend de l'extrémité de la mâchoire supérieure; ce que les femelles n'ont pas. La peau du lion marin est couverte d'un poil court & d'un brun clair; mais ses nageoires & sa

queue, qui lui servent de pieds quand il est à terre, sont presque noirs. Ses nageoires sont formées aux extrêmités comme des doigts séparés, mais unis par une membrane jusqu'au milieu de leur longueur, & ayant un ongle chacun. Il est si gras, qu'en faisant une incision à la peau, qui a près d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair ou aux os; en même-tems cet animal a une si grande quantité de sang, que si on lui fait des blessures profondes en dix ou douze endroits, il en sort à l'instant autant de fontaines de sang, qui jaillit à

une distance
chair a un g
du bœuf;
due, fait de
mâles sont
que les fem
autres vive
dant l'été;
au comme
& y resten
saison; c'e
plent &
communé
tée deux
donne à
sent de
bords de
troupes.
il y a to

une distance considérable. La chair a un goût semblable à celle du bœuf; & la graisse étant fondue, fait de bonne huile. Les mâles sont beaucoup plus gros que les femelles; les uns & les autres vivent dans la mer pendant l'été; ils viennent à terre au commencement de l'hiver, & y restent pendant toute cette saison; c'est alors qu'ils s'accouplent & mettent bas. Ils ont communément à chaque portée deux petits, à qui la femelle donne à tetter. Ils se nourrissent de l'herbe qui croît sur les bords de l'eau, & dorment en troupes. Pendant leur sommeil, il y a toujours quelques mâles

qui font sentinelle à une certaine distance, pour donner l'allarme, au cas qu'ils voyent quelqu'un s'approcher; & ils avertissent tantôt en hennissant comme les chevaux, tantôt en grognant comme les cochons. Les mâles se battent souvent entr'eux, avec fureur & avec acharnement, pour se disputer les femelles.

Les Espagnols donnent ordinairement à *Masa-Fuero* le nom de *petite isle de Juan Fernandès*; elle est éloignée de la grande d'environ 22 lieues à l'ouest-quart-de-sud; le nom de *Masa-Fuero* lui a été donné parce qu'elle est plus éloignée du com-

tinent. En effet ces deux Isles
 se ressemblent beaucoup ; la
 côte de l'un & de l'autre est
 très escarpée, & on y trouve
 en général peu d'eau douce ;
 mais on ne trouve dans la pe-
 tite aucune source comparable
 à l'aiguade de la grande. Tou-
 tes les deux sont montagneu-
 ses & ornées d'une grande quan-
 tité d'arbres, qui joints aux for-
 mes diverses des montagnes, &
 aux différens contours des val-
 lées, présentent des aspects
 aussi agréables que sauvages.

Il n'y a à *Juan Fernandès* au-
 cun arbre assez gros pour la
 charpente, excepté le myrthe.
 On trouve des troncs de ces ar-

bres qui donnent des pieces de cinquante pieds de longueur. On y voit aussi, mais en petit nombre, l'arbre du piment & celui du chou. Les chevres n'y sont pas en si grand nombre qu'à *Masa Fuero*, où les Espagnols n'ont pas encore fait passer des chiens pour détruire les chevres, comme ils ont fait à *Juan Fernandès*, afin d'ôter un moyen de subsistance à ceux qui voudroient y former un établissement. On trouve également dans les deux Isles quantité d'excellens poissons, & leurs côtes sont couvertes d'animaux amphibies, tels que les veaux & les lions marins.

AUTOUR
 L'ingénieur
 de d'Anfon
 Fernandès,
 tion charma
 du pays, su
 qui est au
 remarqué
 une certain
 qu'un asp
 tant, mai
 bellit à m
 che; & qu
 beautés
 découvre
 » Les bo
 » qui co
 » monta
 » pées,
 » ni de

L'ingénieux Auteur du Voyage d'Anson, en parlant de *Juan Fernandès*, a fait une description charmante de l'intérieur du pays, sur-tout de la partie qui est au nord. Il a très bien remarqué que cette Isle, à une certaine distance, n'offre qu'un aspect sauvage & rebutant, mais que le paysage s'embellit à mesure qu'on en approche; & qu'on est enchanté des beautés sans nombre qu'on y découvre dès qu'on y aborde.

» Les bois, ajoute cet Auteur,
 » qui couvroient la plûpart des
 » montagnes les plus escar-
 » pées, n'étoient embarrassés
 » ni de broussailles ni de tail

» lis, & l'on y pouvoit passer
» avec la plus grande facilité.
» L'irrégularité des montagnes
» & des précipices, trace né-
» cessairement, par leurs diver-
» ses combinaisons, un grand
» nombre de vallées pittores-
» ques, dont la plûpart sont
» coupées & arrosées par des
» ruisseaux de l'eau la plus lim-
» pide, qui tombent en casca-
» des de rochers en rochers. En
» quelques endroits de ces val-
» lées, on rencontre des sites
» délicieux, où l'ombrage des
» bois, l'odeur agréable qui s'en
» exhale, la hauteur des ro-
» chers, suspendus, pour ainsi
» dire, au-dessus de nos têtes,

la transpar
tes cascade
moient de
gans & au
y en ait p
autre par
là que la
secours d
périeure
de l'im
che «. L
ensuite un
fante de
modore
C'étoi
due, f
vatio
d'un
la ter

» la transparence & les fréquen-
 » tes cascades des ruisseaux, for-
 » moient des tableaux aussi élé-
 » gans & aussi majestueux qu'il
 » y en ait peut-être en aucune
 » autre partie du globe. C'est
 » là que la nature, dénuée des
 » secours de l'art, se montre su-
 » périeure à toutes les fictions
 » de l'imagination la plus ri-
 » che. Le même Auteur donne
 ensuite une description intéres-
 sante de l'endroit où le Com-
 modore fit dresser sa tente.
 » C'étoit une plaine peu éten-
 » due, située sur une petite élé-
 » vation, & éloignée de la mer
 » d'un demi-mille. En face de
 » la tente étoit une grande ave-

» nue, percée à travers les bois,
» & qui s'abaissant insensible-
» ment jusqu'à la mer, laissoit
» voir la baie & les vaisseaux à
» l'ancre. Cette petite plaine
» étoit ceinte d'une forêt de
» grands myrthes, en forme
» d'amphithéâtre. Le terrain de
» la forêt, quoique plus incliné
» que celui de la plaine, n'em-
» pêchoit pas que les monta-
» gnes & les rochers de l'inté-
» rieur de l'Isle ne dominassent
» pardessus les sommets des ar-
» bres; ce qui ajoutoit encore
» à la beauté & à la grandeur
» de la scène. Deux ruisseaux,
» de la plus belle eau, couloient
» à droite & à gauche de la

» tente, à cent verges de dis-
 » tance, & étoient ombragés
 » par les arbres qui bordoient
 » la plaine des deux côtés, &
 » complettoient la simétrie de
 » ce beau payfage «.

Il est impossible de s'affurer
 s'il y a rien de comparable à
Masa-Fuero; mais comme les
 deux Isles se ressemblent à tant
 d'égarde, & qu'elles font situées
 sur la même latitude, il est pro-
 bable que la petite ne le cede
 pas à la grande pour la beauté
 du local, & sur-tout pour les
 cascades; car il y a à *Masa-Fuero*
 plusieurs chûtes d'eau qui vien-
 nent tomber dans la mer. Mais
 nous n'eûmes ni le tems ni la

commodité de voir cette Isle avec l'exacritude qui seroit nécessaire pour rendre compte de ses beautés, que nous n'avons vues que de loin, & par conséquent avec confusion. Le grand inconvénient qu'on y trouve, c'est qu'elle n'a point de havre commode, avantage dont jouit *Juan Fernandès*.

Pendant qu'on alloit prendre de l'eau pour la provision du vaisseau, les matelots commandés pour cela avoient ordre de mettre des jacquettes de liége, lorsque la houle étoit forte, pour aller & revenir en nageant, des canots à la côte & de la côte aux canots. Notre Commodore

ne vouloit pas permettre qu'ils se missent à l'eau sans ce secours, qui garantit du danger de se noyer, pourvu qu'on ait seulement l'attention de tenir la tête hors de l'eau, ce qui est aisé à observer.

Environ vers ce tems nos gens éprouverent une nouvelle attaque de scorbut. Cela n'étoit pas surprenant ; le passage d'un climat froid dans un climat fort chaud, dut naturellement produire quelque altération dans leur santé.

Après avoir amassé autant de bois & d'eau que le tems put nous le permettre, comme la houle étoit souvent si

forte qu'elle empêchoit nos chaloupes d'approcher du rivage, nous songeâmes à quitter l'Isle. Cependant nous reçûmes auparavant sur notre bord le Capitaine Mouat, qui nous vint du *Tamer*, comme Commandant du *Dauphin*, attendu que tous les Officiers de Pavillon ont un Commandant sous eux; ce qui produisit plusieurs changemens, & fit passer notre premier Officier au commandement du *Tamer*.

Le premier de Mai nous levâmes l'ancre, & à six heures du matin nous partîmes de *Masafuero* & cinglâmes à l'ouest. Nous eûmes alors un beau tems

continuel, & cependant nous trouvâmes que plus nous approchions de la ligne, plus le scorbut faisoit de ravage parmi nos matelors.

Après un passage de trente-six jours, le sept de Juin, le *Tamer*, à une heure du matin, nous fit signal pour nous faire connoître qu'il avoit vu terre; sur quoi nous pliâmes nos voiles pour attendre le jour; & en attendant nous nous flattions de l'espérance de trouver quelques rafraîchissemens, dont nous avions un très grand besoin, sur-tout pour nos malades. Nos espérances paroissoient d'autant mieux fondées, que

nous savions que les Isles situées dans l'espace de vingt degrés près de la ligne, sont communément très bien pourvues de fruits de toute espee. A la pointe du jour nous eûmes le plaisir d'appercevoir deux Isles, qui, quoique basses & petites, nous offrirent le coup d'œil le plus agréable, étant couvertes de très beaux arbres; & en faisant voile sous le vent, nous fûmes regalés du parfum des fruits les plus délicieux. Nous vîmes entr'autres des cocotiers, dont les fruits formoient des groupes pendants, dont la vue seule remplissoit d'une joie qui ne peut être conçue que par ceux

AUTOUR
qui ayant ép
besoin d
lations,
partager le
qui se trou
situation. M
nombre de
menoient
Cette Ile
degré & r

(1) Comme
de la situati
ment déco
qu'aux nav
former aux
& pour e
profiter de
vous pas v
latitude 8
nous avo

qui ayant éprouvé eux-mêmes le besoin de semblables consolations, en sont plus disposés à partager les sentimens de ceux qui se trouvent dans la même situation. Nous vîmes un grand nombre de sauvages qui se promenoient le long de la côte. Cette Isle est au (1) degré & neuf minutes de lati-

(1) Comme la connoissance précise de la situation de ces Isles nouvellement découvertes, ne peut être utile qu'aux navigateurs, pour nous conformer aux ordres du Gouvernement, & pour empêcher nos Ennemis de profiter de nos découvertes, nous n'avons pas voulu marquer les degrés de latitude & de longitude; cependant nous avons laissé en blanc la place

tude méridionale, & au degré quatorze minutes de longitude occidentale; elle a quatre lieues de longueur. On trouve de l'eau en abondance dans le centre de l'Isle; elle paroît y avoir été portée par-dessus les bords du rivage, qui semblent avoir été rompus en plusieurs endroits. Nos chaloupes, que nous avons envoyées pour son-

des chiffres, & aussi-tôt que nous serons assurés que nos compatriotes seront en possession de ces Isles, on publiera dans les gazettes les degrés exacts de longitude & de latitude, afin que les personnes qui auront acheté ce livre puissent, avec la plume, insérer les chiffres dans les places qui sont restées vuides.

der, revinrent fans avoir pu trouver de lieu commode pour jeter l'ancre. Cependant on en avoit trouvé un; mais il eut été dangereux pour le vaisseau d'y mettre à l'ancre, vu qu'il y avoit quarante-cinq brasses d'eau, & que l'endroit n'étoit éloigné du rivage que de la longueur d'un demi cable. D'ailleurs la houle étoit si forte vers le rivage, que cette circonstance eût seule suffi pour faire échouer le vaisseau. Ainsi nous nous vîmes cruellement frustrés de l'espoir dont nous nous étions flattés, de goûter ces fruits délicieux qui nous avoient paru si tentants à la vue. D'autres obstacles se

présenterent encore à nous. Les sauvages s'étoient attroupés sur le rivage; ils étoient armés de bâtons & de javelots de seize pieds de longueur, garnis à l'extrémité d'un os en forme de crochet. Ils pouffoient des cris effrayants, & nous faisoient signe de la main de nous retirer. Tandis que la chaloupe passoit le long du rivage, ils suivirent ses mouvemens sans la perdre de vue; &, quoique nos matelots eussent apperçu quelques tortues à peu de distance, ils ne purent en prendre aucune, parceque les sauvages se tinrent toujours vis-à-vis d'eux pour s'y opposer. Le Commo-

AUTOUR
dore, toujours
ne voul
on tirât f
qui ne semb
que leur dé
de s'oppose
notre part
Il jugea de
parti étoit
vers l'île
Ces sa
noirs; let
portionnée
goureux &
mes, que
tinguer
avoient l
quelque
que la n

dore, toujours plein d'humanité, ne voulut pas souffrir que l'on tirât sur ces malheureux, qui ne sembloient avoir en vue que leur défense naturelle, & de s'opposer à une invasion de notre part sur leur territoire. Il jugea donc que le meilleur parti étoit de diriger sa course vers l'Isle voisine.

Ces sauvages étoient fort noirs; leur taille étoit bien proportionnée; ils paroissoient vigoureux & dispos. Leurs femmes, que l'on ne pouvoit distinguer que par la gorge, avoient la ceinture entourée de quelque étoffe, pour cacher ce que la nature ne permet pas de

montrer. Les hommes portoient une ceinture semblable, sans aucun autre vêtement. Ils pouvoient être au nombre de cinquante, sans y comprendre les enfans. Nous apperçûmes au sud-est leurs cabanes, placées à l'ombre du plus agréable bocage que nous eussions jamais vu.

Le jour suivant, à six heures du matin, nous manœuvrâmes sous le vent de l'autre Isle, qui étoit à l'ouest de la première, & nous envoyâmes notre chaloupe pour chercher un ancrage; mais nous fûmes bien surpris de trouver le rivage garni d'un bien plus grand nombre de sauvages armés de lances, d'une

égale longueur que celles des premiers, qui nous suivoient comme eux, & qui par centaines courroient en désordre le long de la côte. Nous vîmes que l'Isle étoit couverte d'un nombre prodigieux de cocotiers, de platanes & de tamarins. Ayant attendu quelque tems avec grande impatience le retour de notre chaloupe, nous tirâmes un coup de canon pour faire revenir nos gens à bord; ce qui allarma terriblement les sauvages, qui sembloient consulter entr'eux sur les mesures qu'ils devoient prendre. Ils avoient un grand nombre de canots, qu'à notre approche ils avoient

tirés à terre & cachés dans les bois. Leurs femmes étoient venues avec de grosses pierres dans leurs mains, pour aider les hommes à nous empêcher d'aborder : mais bientôt notre chaloupe revint, & nous fit les mêmes rapports de cette Isle que ceux que nous avions eus sur la première. On nous apprit qu'il n'y avoit de fond qu'à la distance d'un cable du rivage avec une ligne de cent brasses. Ces nouvelles nous parurent d'autant plus affligeantes, que nous avions alors trente-six malades à bord, qui auroient été sur-le-champ soulagés s'ils eussent pu respirer l'air

de terre, & manger des fruits & des végétaux attrayans dont cette Isle nous paroissoit pourvue.

Nous fûmes donc forcés de quitter ces Isles délicieuses, que nous dévorions des yeux, & que nous appellâmes les *Isles du Désappointement*. En continuant notre route, le onzieme de Juin, le *Tamer* fit le signal qu'il voyoit terre ; sur quoi nous demeurâmes en panne toute la nuit ; & le jour suivant nous cotoyâmes toute la matinée, afin de trouver un endroit propre à jeter l'ancre. Nous portâmes vers une baie, pour y mouiller ; mais n'y ayant pas de fond plus loin qu'à la

distance d'un demi cable du rivage, le Commodore ne voulut point hasarder de jeter l'ancre, & fit voile de nouveau vers l'ouest. Cependant les chaloupes étant allées pour sonder de nouveau, apperçurent deux canots qui les suivoient; le Commodore leur fit le signal de donner la chasse aux canots, qui à une heure après midi se retirèrent vers le rivage, où les sauvages qui les montoient, étant armés de bâtons & de traits, se défendirent si vigoureusement, que nos chaloupes, pour se garantir elles-mêmes, furent obligées de faire feu; on tua ou blessa plusieurs sauvages, que leurs

camarades emportèrent dans les bois ; pour lors nos chaloupes, en revenant à bord, ramenerent les deux canots, dont l'un avoit trente-deux pieds de longueur, & l'autre en avoit seulement quatorze.

Après avoir dispersé ces sauvages, nous abordâmes pour nous procurer quelques rafraîchissemens, & nous eûmes occasion de voir plusieurs de leurs cabanes qui sont en général très basses, & sont terminées par un comble qui ressemble au toit d'une maison couverte de chaume. L'effroi où ils étoient ne les avoit point empêchés d'emporter tous leurs ustensiles

& leurs outils ; ce qui fit que nous ne pûmes pas savoir la façon dont ils s'y prenoient pour faire leurs canots, quoique nous en eussions trouvé plusieurs qui n'étoient point achevés. Nous cueillîmes un grand nombre de cocos, qui paroissent être la principale production de l'Isle. Nous y trouvâmes encore une grande quantité de cochlearia, & d'autres végétaux utiles à nos malades, qu'on ne put pas mettre à terre, parceque le vaisseau ne pouvoit pas jeter l'ancre.

Cette Isle est environ à soixante-sept lieues à l'ouest-sud-ouest-demi-sud de la dernière Isle dont on a parlé, au

degré quatre
de méridien
degré dix
occidentale
couverts de
de d'une g
bien que
finité de
Nous lui
raison le
rail. Elle
lieues de
trois de
trouve
eau près
vîmes
pouvoit
petit n
nous p

degré quatorze minutes de latitude méridionale, & au degré dix minutes de longitude occidentale. Tous ses bords sont couverts de corail blanc & rouge d'une grande beauté, aussi bien que de perles & d'une infinité de beaux coquillages. Nous lui donnâmes pour cette raison le nom de l'*Isle du Corail*. Elle peut avoir dix à onze lieues de longueur, sur environ trois de largeur; mais l'on n'y trouve que très peu de bonne eau près du rivage. Nous ne vîmes qu'une seule source, qui pouvoit à peine suffire pour le petit nombre des habitans. Il nous parut qu'ils étoient dans

l'usage d'y venir puiser leur eau, & de la mettre ensuite dans une cavité creusée au pied d'un arbre, pour l'employer à leurs besoins. Il y a pourtant un lac au milieu de l'Isle, où les Naturels prennent des tortues; & nous vîmes beaucoup d'écailles, dont ils se servent pour calfater leurs canots, en les coupant en bandes fort étroites. Nous trouvâmes une grande quantité de poissons qu'on avoit attachés aux branches des arbres, pour les faire sécher. Les sauvages les prennent avec des hameçons faits de nacre de perle, & avec des lignes faites d'une plante foyeuse. Il pa-

AUTOUR

de qu'ils
Religion
lieu qui
quelque ob
peu ré
place
laquelle
grand
tout autou
leurs gro
eablemen
La figure
plumes,
bre. Il pa
sont dans
corps mo
terre, vu
res & un
tient, il

roît qu'ils ont quelque idée de Religion , car nous vîmes un lieu qui nous parut destiné à quelque objet de culte. Une avenue peu régulière conduisoit à une place spacieuse , au milieu de laquelle étoit un cocotier très grand & très touffu ; & tout autour étoient placées plusieurs grosses pierres, qui probablement servoient d'autels. La figure d'un chien orné de plumes , étoit suspendu à l'arbre. Il paroît que ces sauvages sont dans l'usage de laisser leurs corps morts à la surface de la terre, vu que derrière ces pierres & un peu du côté de l'orient, il y avoit une caisse de

bois, dans laquelle nous trouvâmes un squelette humain, qui nous parut d'une taille extraordinaire.

En marchant toujours à l'ouest, nous aperçûmes une autre Isle, située dans la même latitude, & au degré vingt minutes de longitude occidentale. Nous envoyâmes nos chaloupes pour trouver un ancrage; à peine se furent-elles approchées de terre, qu'un grand nombre de sauvages étant venus aux chaloupes, nos gens leur distribuerent quelques bijoux, dont il parut, par leurs signes, qu'ils étoient très contents. Encouragés par la sim-

AUTO
plicité &
mitié de
le hasarde
terre; auss
trouperen
formerent
gnées de
exprimer
nâmes à
Roi Geo
sept lieu
ouest au
trois lieu
lieu de
grand,
toure e
ques e
aperçu
quantit

plicité & par les marques d'amitié de ces peuples, nos gens se hafarderent à mettre pied à terre; auffi-tôt les sauvages s'attrouperent autour d'eux, & formerent des danses accompagnées de chants, comme pour exprimer leur joie. Nous donnâmes à cette Isle le nom de *Roi George*; elle peut avoir sept lieues de longueur du sud-ouest au nord-est, sur environ trois lieues de largeur. Au milieu de l'Isle se trouve un lac si grand, que le terrain qui l'entoure est fort étroit en quelques endroits; mais nous n'y apperçûmes pas une si grande quantité de cocotiers que dans

les Isles que nous avions vues auparavant.

Nous continuâmes notre route vers le sud, & nous découvrîmes une autre Isle, à laquelle nous donnâmes le nom du *Prince de Galles*, & dont nous nous approchâmes aussi-tôt. C'est une langue de terre fort étroite, qui court au sud-quad-est & au nord-quad-est, & qui peut avoir cinq lieues de longueur. Nous y vîmes encore un grand nombre de sauvages, dont les canots étoient dispersés sur le rivage. Cette Isle est située au 21^{e} degré deux minutes de latitude méridionale, & au 153^{e} degré de longitude occidentale.

Le vingt-un de Juin, à sept heures du matin, nous vîmes encore une pointe de terre. En nous approchant de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une Isle qui pouvoit avoir quatre lieues de longueur, entourée d'écueils & de rochers; ce qui fit que nous lui donnâmes le nom de l'Isle *du Danger*. Elle est située au degré, trente minutes de latitude, & au degré dix minutes de longitude. A la distance où nous étions, elle nous parut très fertile, & abondante en cocotiers, que nous pouvions très bien appercevoir. Cette Isle est tellement parta-

gée par les eaux qui passent par-dessus ses bords, qu'elle paroît en former trois. En cotoyant le terrain, on voit du sable; & à environ sept lieues de la partie la plus orientale de l'Isle, on trouve un banc de rochers, qui peut avoir un quart de mille de longueur; & lorsqu'on est en face de ces rochers, l'Isle porte à l'ouest-quart-de-nord.

En dirigeant toujours notre route vers l'ouest, nous essayâmes, le 23, des pluies très violentes; nous faisîmes cette occasion pour nous pourvoir d'eau douce. Cela se fait sur mer, en étendant horizontalement une
grosse

grosse toile suspendue par les coins, au milieu de laquelle on place un boulet de canon, ou quelque corps pesant ; par ce moyen l'eau se rassemble au centre, d'où elle découle dans les tonneaux, qui sont placés au-dessous pour la recevoir. C'est ainsi que les vaisseaux des Manilles renouvellent leur eau durant les longs passages qu'ils font par la mer du sud, en profitant des pluies, qui, à cette latitude, sont toujours très abondantes dans cette saison ; pour cet effet ils ont soin de se pourvoir d'un grand nombre de jarres de terre.

Le jour suivant nous eûmes

L

assez beau tems, & vers les dix heures du matin nous vîmes une autre Isle, dans laquelle nous remarquâmes une prodigieuse quantité d'oiseaux de différentes especes. Nous nous préparâmes à y aborder, & nous mîmes nos chaloupes en mer pour trouver un ancrage. Cette Isle est au degré trente-trois minutes de latitude méridionale, & au degré de longitude occidentale. Elle peut avoir quatre lieues de longueur de l'est à l'ouest, & environ autant de largeur. Il y a un lac au milieu de cette Isle, & en quelques endroits la mer submerge les bords. Le terrain

en généra
qu'il ne
mier cou
des butte
élevés, t
enfoncé
chaloupe
cheuse m
voient
commo
Néanm
mes de
curer qu
de cette
mâmes
les revin
chargée
de coco
seuls fr

en général est assez bas, quoiqu'il ne paroisse pas tel au premier coup d'œil; car on y voit des buttes couvertes d'arbres élevés, tandis que le reste est enfoncé & sablonneux. Nos chaloupes revinrent avec la fâcheuse nouvelle qu'elles n'avoient pu trouver d'endroit commode pour y jeter l'ancre. Néanmoins nous les renvoyâmes de nouveau pour nous procurer quelques rafraîchissemens de cette Isle, que nous nommâmes l'*isle du Duc d'York*; elles revinrent à six heures du soir, chargées d'une grande quantité de cocos, qui paroissent être les seuls fruits que cette terre pro-

duise; au moins ce sont les seuls que nos gens y trouverent. Il est bon de remarquer que nous n'y apperçûmes aucunes traces d'habitans; & nous supposâmes que personne jusqu'alors ne l'avoit découverte.

Le vingt-huit de Juin nous eûmes un vent frais, accompagné de fortes pluies; pour lors renonçant à toute espérance de voir les Isles de Salomon, que nous nous flattions de rencontrer (1), & que nous aurions

(1) On prétend que les Isles de Salomon furent découvertes par Ferdinand de Quiros, qui les a décrites comme très riches & très peuplées; plusieurs Espagnols, qui ont été pour

AUTO
sans dout
toient d
sont plac
nous cha
nous all
ouest, a
du Tame
rent à

sés de ce
suré que
beaucoup
à ceux du
& qu'ils p
& d'arge
gnols aie
voyé plu
che de c
succès; c
certitud
tend qu
que cert
qu'une p

sans doute vues, si ces Isles exis-
 toient dans la latitude où elles
 sont placées dans nos Cartes ;
 nous changeâmes de route &
 nous allâmes au nord-nord-
 ouest, accompagnés toujours
 du *Tamer*. Nos gens s'occupe-
 rent à recueillir de l'eau de

fés de ce côté par la tempête, ont as-
 suré que les habitans ressembloient
 beaucoup, pour les usages & la figure,
 à ceux du continent de l'Amérique,
 & qu'ils portoient des ornemens d'or
 & d'argent. Mais quoique les Espa-
 gnols aient, en différens tems, en-
 voyé plusieurs vaisseaux à la recher-
 che de ces Isles, ce fut toujours sans
 succès ; ce qui doit venir ou de l'in-
 certitude de la latitude où l'on pré-
 tend qu'elles se trouvent, ou de ce
 que cette prétendue découverte n'est
 qu'une pure fiction.

pluie, attendu que depuis quatre mois on n'en distribuoit qu'une pinte à chaque homme de l'équipage.

Le quatre de Juillet le *Tamer* nous ayant fait signal qu'il voyoit terre, nous tournâmes de ce côté, & nous trouvâmes une Isle au degré treize minutes de latitude méridionale, & au degré quarante minutes de longitude occidentale; nous lui donnâmes le nom de l'isle de *Byron*, parceque jusques-là elle n'avoit point encore été découverte. Elle a environ quatre lieues du nord-ouest au sud-est, & nous parut très fertile,

en juge
ité des
couverte.
re au su
lon trou
te sept br
rempli d
mille du
n'est po
du mat
bord no
nous vi
sans da
Indiens
parties
chalou
le, ces
d'elles
gens,

à en juger par la grande quantité des arbres dont elle étoit couverte. On peut jeter l'ancre au sud-ouest de l'Isle, où l'on trouve de dix jusqu'à trente sept brasses d'eau, sur un fond rempli de coraux, à un demi-mille du rivage, où la houle n'est point forte. A dix heures du matin nous envoyâmes à bord notre chaloupe armée, & nous vîmes une foule d'habitans dans des *pros* ou canots Indiens, dispersés en différentes parties du rivage. Dès que nos chaloupes approcherent de l'Isle, ces barques vinrent auprès d'elles, & trafiquerent avec nos gens, qui, en échange de leurs

fruits , leur donnerent des bagatelles , dont les Indiens parurent très contens , ainsi que des bonnes manieres de nos matelots. Leurs barques sont fort étroites , & couvertes de feuilles d'arbres cousues les unes aux autres ; quelques-unes contenoient deux hommes , & d'autres quatre ; elles ressemblent assez aux *pros* dont se servent les habitans des Isles des *Larons* , ayant un cadre sous le vent , pour tenir en équilibre le petit bâtiment , & l'empêcher de sombrer sous voiles ; ce qui arriveroit infailliblement , vu le peu de proportion qui se trouve entre sa largeur & sa longueur.

Ces sauvages
leur olivâtes
grands ch
dents son
leur blan
bien faits
hommes
quoique
centaine
n'y avoit
femme,
bloient a
sédération
par une
toit aut
que les
du vais
vint à b
dont il

Ces sauvages sont d'une couleur olivâtre; ils ont de beaux grands cheveux noirs, & leurs dents sont remarquables par leur blancheur. Ils sont très bien faits & très dispos. Les hommes vont tout nuds; & quoique nous en vissions une centaine dans des barques, il n'y avoit parmi eux qu'une seule femme, pour laquelle ils sembloient avoir beaucoup de considération. Elle étoit distinguée par une ceinture qu'elle portoit autour des reins. Pendant que les barques étoient autour du vaisseau, un des sauvages vint à bord, &, par la maniere dont il s'assit, il parut plus ac-

coutumé à se tenir assis que debout ; car sur-le-champ il se plaça sur ses fesses, & ne quitta cette posture que pour sauter hors du vaisseau. Ces sauvages ne paroissent avoir aucune idée des choses même qu'il sembleroit que la nature eût dû leur apprendre, sans le secours des loix que les Nations policées ont faites pour le bien de la société. Il paroît que tout est en commun entr'eux ; ce qui fait qu'ils n'ont point l'idée de la propriété pour les autres. En effet, l'un d'eux qui s'étoit approché sous le tillac du vaisseau, avec sa barque, sauta dans la chambre du canonnier, sans

que nos ge
& il empo
voit tenir
autre, qui
un matele
né un col
pain dont
vie, atten
l'escamot
suite se
quoi ces
tués, qu
plongés
plus.

Le hu
après a
nous fir
nous av
heures

que nos gens s'en apperçussent, & il emporta tout ce qui pouvoit tenir dans ses mains. Un autre, qui avoit trafiqué avec un matelot, à qui il avoit donné un collier, en échange d'un pain dont il sembloit avoir envie, attendit une occasion pour l'escamoter de ses mains, & ensuite se plongea dans l'eau, à quoi ces sauvages sont si habitués, qu'ils y restent souvent plongés pendant une minute & plus.

Le huit de Juillet, trois jours après avoir quitté cette Isle, nous fîmes signal au *Tamer* que nous avions vu terre : à huit heures du matin nous nous joi-

gnîmes, & nous vîmes trois Isles, qui se trouverent être celles de *Tinian*, d'*Agnigan* & de *Saypan*; mais nous fûmes obligés de rester en panne pendant toute la nuit. Cependant le jour suivant au matin, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Tinian*, où nous trouvâmes seize brasses d'eau, sur un fond de sable blanc mêlé de corail; une de nos ancres étoit à l'ouest & l'autre à l'est, & nous attachâmes des barils à nos cables, pour les empêcher de s'embarasser dans ce mauvais fond. Nous sentîmes un vent frais du nord à l'est, & nous nous aperçûmes, quand nous amarrâ-

AUTOUR
ces, que la
gulieremen
Isle, & a
d'environ h
fut ainsi q
cette Isle d
passage de
jours, dep
franchi le
& entré d
avec cert
se & sing
cette long
perdîmes
quoique
sent attra
par les
furent c
bonheu

mes, que la marée montoit régulièrement des extrémités de l'Isle, & avoit un flux & reflux d'environ huit à neuf pieds. Ce fut ainsi que nous arrivâmes à cette Isle délicieuse, après un passage de quatre mois & vingt jours, depuis que nous avons franchi le détroit de Magellan & entré dans la mer pacifique; avec cette circonstance heureuse & singulière, que pendant cette longue traversée nous ne perdîmes pas un seul homme, quoique plusieurs d'entr'eux fussent attaqués du scorbut, causé par les viandes salées dont ils furent obligés de se nourrir. Ce bonheur étoit dû aux soins du

Commodore, qui fit, à des tems marqués, distribuer des bouillons portatifs & des rafraîchiffemens que nous avions trouvés dans différentes Isles. Le beau tems dont nous jouîmes alors, nous donna la commodité de mettre nos malades à terre, sous des tentes que quelques-uns de nos gens préparèrent pour les recevoir.

En attendant, nous envoyâmes du monde dans les bois pour chercher du gibier, que, suivant la relation du voyage de l'Amiral Anson, nous supposions devoir s'y trouver en grande quantité ; mais nous avions jetté l'ancre du mauvais

AUTOUR
côté de l'
chagrin d'
très peu ;
rêts que n'
ser, fut ca
beaucoup
à bord le g
tué ; on
une gran
faute de
travers le
premiere
vâmes qu
dont l'u
transpor
de ving
convert
l'effet d
climat,

côté de l'Isle ; nous eûmes le chagrin de n'en trouver que très peu ; & l'épaisseur des forêts que nous avions à traverser , fut cause que nous eûmes beaucoup de peine à conduire à bord le gibier que nous avions tué ; on fut obligé d'en laisser une grande partie en arriere , faite de pouvoir l'emporter à travers les bois. Ainsi durant la première semaine nous ne trouvâmes que trois jeunes taureaux, dont l'un ne put être à tems transporté à bord ; car au bout de vingt-quatre heures il fut couvert de vers ; ce qui étoit l'effet de la grande chaleur du climat , & de la quantité prodigi-

gieuse des mouches qui se montrent pendant le jour & des moustiques qui volent pendant la nuit ; celles-ci ressemblent à nos cousins d'Angleterre, excepté qu'elles sont plus grandes, en beaucoup plus grand nombre & bien plus incommodes. Cependant nous fûmes bientôt abondamment pourvus de viande fraîche, de porc, & de toutes les choses nécessaires & même superflues, qui toutes étoient excellentes dans leur genre.

Le sept d'Août on envoya aux tentes qui étoient à terre, & que nous appellions notre hôpital, seize des gens de notre

AUTOU
raiffeau ;
lui de la
notre qua
après mou
des matel
mêmes à te
vre, dans
pain, qu
malades.
confiés à
Chirurgi
Nous e
chaloupe
cidental
bier étoit
marchoi
Quelqu
le rivag
que la

vaisseau ; le jour suivant fut celui de la mort de Jean Watson, notre quartier - maître ; peu après mourut Pierre Evans, un des matelots du *Tamer*. Nous mîmes à terre notre four de cuivre, dans lequel on cuisit du pain, que l'on distribua aux malades. Tous ces soins furent confiés à l'inspection de notre Chirurgien.

Nous envoyâmes ensuite une chaloupe à la partie la plus occidentale de l'Isle, où le gibier étoit le plus abondant & marchoit en grandes troupes. Quelques hommes se tinrent sur le rivage pour tirer dessus, dès que la chaloupe fut à portée.

On y chargeoit aussi-tôt ce qui avoit été tué ; par ce moyen nos gens eurent autant de viande & de bouillon qu'ils pouvoient en consommer. Ils ne manquerent pas non plus de gouvaves , d'oranges , de limons , de cocos , & du fruit dont on fait du pain , dont ces Isles produisent une très grande quantité. Ils eurent encore de la volaille semblable à celle d'Angleterre , & des oiseaux sauvages de différentes especes. Nos gens prirent aussi des cochons marons dans des pièges.

Cette Isle délicieuse est placée au seizième degré huit minutes de latitude septentriona-

le, & au
ces de
l'Acapul
Espagne ;
douze m
moitié de
est sec &
est un pe
qu'il n'est
gétation
être poin
un coup
lorsqu'on
loin d'a
habité ,
pays cul
des hon
superbe
ses, si he

le, & au 114^e degré 50 minutes de longitude occidentale, d'Acapulco, dans la nouvelle Espagne; elle n'a gueres que douze milles de longueur & la moitié de largeur. Le terrain y est sec & très sain; & comme il est un peu sablonneux, on juge qu'il n'est pas propre à une végétation excessive. Il n'est peut-être point de séjour qui présente un coup d'œil plus charmant, lorsqu'on le considère de la mer; loin d'avoir l'air sauvage & inhabité, on croit voir un beau pays cultivé, planté par la main des hommes, & orné de forêts superbes & de pelouses spacieuses, si heureusement assorties à la

disposition & aux inégalités du terrain, que l'ensemble produit l'effet le plus agréable & le plus frappant. Le sol s'éleve par une pente douce, fréquemment interrompue par des vallées irrégulièrement tortueuses, qui donnent de la variété à ce charmant séjour, où de grandes prairies sont entre-coupées de forêts & couvertes de trefles & de fleurs. La vue de ce paysage champêtre étoit encore animée par des troupeaux d'animaux différens qu'on voyoit par milliers paître sur la verdure. Une chose qui n'est pas moins singulière, c'est que tous ces animaux étoient de la blancheur

du lait, avec des oreilles ou noires ou brunes. Ils alloient se défaltérer dans deux grandes pieces d'eau douce qui sont au milieu de l'Isle, où l'on apercevoit une grande quantité de canards, de ramiers, de courlis, de pluviers, &c. On y voyoit aussi un grand nombre de cochons marons, qui sont très féroces, mais dont la chair est délicieuse, aussi-bien que celle des bêtes à cornes & des oiseaux. Ajoutez à tout cela une quantité prodigieuse de volaille & d'oiseaux domestiques qui peuplent les bois, & qui, comme l'a remarqué l'Auteur de la Relation du Voyage de l'Amiral

Anson, font perpétuellement naître l'idée qu'il devoit y avoir des fermes & des villages dans le voisinage.

Mais les beaux points de vue & les excellentes provisions ne font pas les seuls avantages que procure cette Isle charmante, elle se distingue encore par la bonté de ses fruits & de ses plantes, qui semblent destinés à soulager & à guérir le scorbut de mer; chacune de ces choses font parfaites dans leur genre, & plusieurs d'entr'elles mériteroient une description particulière.

Le cocotier, que nous avons dit croître dans la plûpart des

les nou
tes, ainf
nian, est
des plus
du regn
dans plu
monde
dans les
cidental
palmier
droit,
ment c
comme
trouver
ment
fruit e
attach
en tro
que d

Isles nouvellement découvertes, ainsi que dans celle de *Tinian*, est une des plus belles & des plus admirables productions du regne végétal ; il se trouve dans plusieurs autres parties du monde, & particulièrement dans les Indes orientales & occidentales. C'est une espece de palmier ; son tronc est grand, droit, & diminue insensiblement depuis le pied jusqu'au sommet ; au haut du tronc se trouvent des branches qui forment une tête très belle ; le fruit est suspendu en grappes attachées par de fortes tiges. On en trouve qui sont mûrs, tandis que d'autres sont encore verts,

d'autres commencent à bourgeonner, d'autres ont encore leurs fleurs, qui sont d'une couleur jaune. Ces fruits sont de différentes grandeurs, d'une couleur verdâtre & couverts de 2 écorces; l'extérieur est composé de filamens forts, longs & bruns. La seconde écorce est dure, & renferme une substance compacte, blanche & solide, qui a le goût d'une amande douce. Les habitans de plusieurs pays le mangent avec la viande, comme nous mangeons du pain, & en expriment une liqueur qui ressemble au lait d'amandes, & qui, mis sur le feu, se convertit en une espece d'huile, dont
on

on peut se servir pour la cuisine
 & pour les lampes. Au milieu
 de la noix de coco on trouve
 une quantité assez considérable
 d'une liqueur limpide & fraîche,
 qui est d'un goût sucré &
 très rafraîchissante. Ce que l'on
 nomme le choux, est une espece
 de grappe formée de plusieurs
 feuilles blanches, minces & cassantes,
 dont le goût ressemble
 assez à celui des amandes, &
 qui, étant bouillies, ont un goût
 qui approche de celui des choux,
 mais plus agréable & plus doux.

Mais le fruit le plus remarquable
 de ces Isles, est celui que
 l'on nomme fruit du pain, parceque
 les Européens qui vien-

nent dans ces climats, s'en servent au lieu de pain, auquel même on le préfere. Il croît sur un arbre élevé, qui, près de son sommet, se partage en branches étendues, couvertes de feuilles d'un verd foncé, dentelées sur leurs bords, & qui ont depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Ce fruit, qui croît détaché sur toutes les parties des branches, a sept à huit pouces de long; il est d'une forme ovale & couvert d'une écorce rude. Quand on le cueille verd, & qu'on le fait griller, on le trouve rempli d'une substance tendre, blanche & douce comme de la mie de

pain ; mais il est d'un goût qui ressemble à celui du cul d'artichaux ; cet excellent fruit est de saison pendant huit mois de l'année. En mûrissant il devient jaune ; & , devenu plus tendre , il a le goût d'une pêche & un parfum délicieux ; mais on dit que pour lors il est mal sain , & propre à donner la dyssenterie.

Dès que nous fûmes arrivés dans cette Isle agréable, nous envoyâmes à terre, avant la pointe du jour, quelques-uns de nos gens, qui virent constamment des centaines de vaches & de veaux qui païssoient en troupeaux, & dont ils purent s'ap-

procher d'assez près pour choisir & tirer les plus beaux , dont on chargea les chaloupes ; de sorte que chaque matelot avoit quelquefois jusqu'à trois livres de viande par jour. Nous eûmes pareillement des cochons & de la volaille en abondance.

Cependant le poisson pêché sur la côte , nous parut mal sain ; car le dix-sept de Septembre les Officiers , après en avoir mangé un plat , se sentirent incommodés , & se trouverent purgés & forcés de vomir , au point d'en faire craindre les suites. Il est vrai que M. Walter , dans sa Relation du Voyage de l'Amiral Anson , observe que le

peu de poisson que l'on prit, donna des indigestions à ceux qui en mangerent, ce qui fit juger qu'il seroit prudent de s'en abstenir. Cette observation jointe à notre propre expérience, suffit pour prouver que le poisson dans ce pays est d'une mauvaise qualité ; nous nous trouvions d'ailleurs amplement dédommagés par l'abondance des autres provisions. Le plus grand inconvénient de cette Isle, est qu'elle manque d'un bon port ; car sa rade, dans quelques saisons, ne donne point de sûreté à un vaisseau à l'ancre.

Cependant il est bien surpre-

nant qu'une Isle si fertile , & qui fournit si amplement les besoins & les superfluités de la vie , ne soit point habitée ; il paroît pourtant qu'elle a été autrefois peuplée , & qu'après qu'une maladie épidémique eût emporté une grande partie des habitans , les Espagnols eurent la cruauté de transporter le reste à Guam , pour remplacer ceux qui y étoient morts ; & ils y périrent du regret de se voir arrachés de leur ancien séjour. En effet nous vîmes les ruines de leur ville , qui sont maintenant ensevelies sous des buissons & des arbres.

Quoique l'isle de *Tinian* soit

entièrement inhabitée, les naturels de Guam & des autres Isles du voisinage, y viennent assez souvent pour faler du bœuf & l'emporter. Ces peuples sont bien faits, robustes & courageux; &, à en juger par la construction admirable de leurs *pros* ou barques, qui sont les seuls bâtimens dont ils se servent en mer, ils sont très éloignés de manquer d'industrie. Ces bâtimens marchent avec une vîtesse si prodigieuse, que tous ceux qui les ont vus conviennent qu'avec un bon vent ils peuvent faire au moins vingt milles en une heure. La construction de ces *pros* est très remarqua-

ble; la poupe & la proue sont exactement de même forme; mais les côtés sont très différens. Le côté qu'on veut opposer au vent est convexe, tandis que le côté opposé est plat. Le corps du bâtiment est formé de deux pieces qui se joignent par le bout, & qui sont bien coufues avec de l'écorce d'arbre; mais comme (1) la forme plate & étroite du bord, du côté du lof, pourroit faire verser la barque de ce côté, on ajuste au côté sous le vent, une espee de chassis qui soutient une pou-

(1) Voyez la figure & la description de ces *Pros*, dans le Voyage de l'Amiral Anson.

tre creusée & taillée en forme de petit canot. Le poids de ce cadre tient le *pros* en équilibre, & l'empêche de sombrer sous voiles.

Cette barque contient ordinairement six ou sept Indiens, deux desquels sont aux deux extrémités & gouvernent alternativement, au moyen d'une pagaie (1), selon la route qu'ils

(1) Espece de rame, en forme de pelle, longue de cinq à six pieds, ayant au bout du manche une petite traverse de quatre à cinq pouces, qui a la forme d'une béquille. Les rameurs s'en servent debout, sans l'appuyer sur les bords du bâtiment; & la tenant des deux mains, l'une au sommet, l'autre vers le milieu du manche, ils poussent l'eau derrière eux.

veulent faire, les autres sont employés à ajuster la voile & à vuidier l'eau qui peut entrer dans le *pros*. Ainsi, au moyen d'une seule voile qu'on ajuste selon la direction du vent, ces petits bâtimens vont & reviennent, avec un vîteffe étonnante & sans jamais virer de bord, d'une de ces Isles à une autre.

Le 9 Septembre, à quatre heures du matin, le vent souffla avec tant de violence, que le *Tamer* chassa sur ses ancres & fut jetté à la mer; à midi il remit à l'ancre; mais à quatre heures il fut encore chassé à la mer.

Dès que nous touchâmes l'Isle

nous mêmes notre berge à terre, pour réparer le dommage qu'elle avoit souffert; le 10, elle fut en état de soutenir la mer.

Nos canots, que nous avions envoyés pour examiner les Isles de *Saypan* & d'*Agnigan*, deux de celles que nous avions reconnues en cinglant vers *Tinian*, revinrent en même-tems, & rapporterent qu'ils avoient trouvé une excellente baie à *Saypan*, & une grande quantité des plus beaux fruits dans cette Isle, qui paroissoit pourvue de tous les avantages dont jouissoit *Tinian*, dont elle n'étoit éloignée que de trois lieues. Ils ajoutoient qu'*Agnigan*, qui

est au sud, est aussi une très belle Isle, qui paroissoit produire les mêmes fruits rafraîchissans qu'on trouve dans les autres.

Dans ce tems-là le *Tamer* perdit, par un accident imprévu, deux de ses meilleurs matelots. Son canot avoit été envoyé à terre, comme de coutume, lorsque la houle s'éleva tout-d'un-coup avec tant de violence, qu'elle remplit d'eau le canot. & jetta avec violence les hommes qui le menaient contre les rochers escarpés qui bordent le rivage. Deux d'entr'eux furent noyés; les autres, au nombre de six, eurent beaucoup de

peine à échapper au même fort & ne gagnèrent terre à la nage que très difficilement, parcequ'ils étoient sans cesse repoussés par la force & la hauteur des vagues.

Après avoir levé nos tentes & recueilli une grande quantité de Cocos & de Limons, qu'on distribua parmi les gens de l'équipage, nous mîmes à la voile de *Tinian* le 2 Oct. & nous nous éloignâmes des autres Isles des *Larrons*. Comme nous avions alors rempli l'objet de notre destination primitive, en reconnoissant ces Isles dans la mer du Sud, nous pensâmes à retourner en Angleterre; on proposa

de relâcher à Batavia, qui parut plus convenable qu'aucun port de la Chine, pour réparer nos deux vaisseaux. L'indigne traitement que le lord Anson éprouva à Canton, après un voyage plus long que le nôtre, & accompagné de tous les désastres qui peuvent intéresser la pitié des hommes, détourna notre Commodore de diriger sa route vers la Chine.

Le 22 Octobre nous passâmes à côté des isles Bachi, qui nous parurent très hautes & couvertes de montagnes; le 16 du mois suivant nous entrâmes dans le détroit de *Banca*, qui a quarante cinq lieues de lon-

AUTO
gueur, &
vaisseau
du côté
nie, m
nous vi
gues, &
se déch
lequel
que sep
Le
calcul
la rad
nous f
quabl
quitt
obser
perdu
dépa
nous

gueur, & où nous vîmes plusieurs vaisseaux marchands ; la côte du côté de bas-bord est toute unie, mais du côté de stribord, nous vîmes de hautes montagnes, & plusieurs rivieres qui se déchargent dans le détroit, lequel n'a, en plusieurs endroits, que sept ou huit lieues de large.

Le 27 Novembre (selon notre calcul) nous amarrâmes dans la rade de Batavia, sans qu'il nous fut rien arrivé de remarquable depuis que nous avons quitté les isles *des Larrons*. Nous observâmes que nous avions perdu un jour depuis notre départ d'Angleterre, car nous nous trouvâmes au 28 Novem-

bre à Batavia. Nous y rencontrâmes le vaisseau de guerre *le Falmouth*, qui étoit sur le côté, hors d'état de remettre à la mer. Nous saluâmes le Fort de deux coups de canon, que, pour des raisons qui me sont inconnues, on ne jugea pas à propos de nous rendre; mais un vaisseau marchand Anglois qui étoit mouillé à la rade, nous salua de deux coups de canons, que nous lui rendîmes. Pendant notre séjour on nous fournit beaucoup de viande fraîche, de bons légumes & de toutes sortes de fruits, & nous prîmes à bord une grande quantité d'eau douce, au prix de cinq

AUT
 chelins
 gallon
 cens cir
 Bomba
 le Dau
 bordag
 Nou
 vorabl
 tructi
 & je c
 nous y
 pas dé
 LY
 est la
 degr
 à en
 de S
 par
 On

chelins pour cent cinquante gallons. Un vaisseau de quatre cens cinquante tonneaux, bâti à Bombay, fut employé à calfater le *Dauphin* & à vernisser les bordages.

Nous eûmes une occasion favorable pour prendre des instructions sur l'état du pays, & je crois que les détails que nous y apprîmes pourront n'être pas désagréables à nos lecteurs.

L'Isle de Java, dont Batavia est la capitale, est située à six degrés au sud de la ligne, & à environ cinq lieues de l'isle de Sumatra, dont elle est séparée par le détroit de la Sonde. On compte qu'elle a cent qua-

rante lieues de longueur, & elle s'étend presque directement de l'est à l'ouest; sa largeur, qui est plus ou moins grande en différens endroits, n'a nulle part plus de cinquante lieues. A la côte du côté du nord il y a plusieurs bons havres, des baies commodes, & des villes florissantes; on voit aussi plusieurs petites Isles à peu de distance du bord. Quoique Java soit située si près de l'équateur, le climat en est très tempéré & très salubre; les vents d'est & d'ouest soufflent toute l'année le long du rivage, indépendamment des vents réglés de terre & de mer; mais dans le mois

de Décembre la côte est très dangereuse, à cause de la violence des vents d'ouest. Dans le mois de Février le tems est très variable, & on effuie beaucoup d'orages, accompagnés de tonnerre & d'éclairs. Dans le mois de Mai, les pluies sont quelquefois si fortes pendant trois ou quatre jours de suite, que tous les endroits bas sont inondés; mais cet inconvénient est compensé par un grand avantage, c'est que cette inondation détruit une infinité d'insectes, qui, sans cela, dévoreroient tous les fruits de la terre.

Le sucre & le ris mûrissent

à Java, dans les mois de Juillet & d'Octobre ; & ces deux mois fournissent aux habitans non-seulement toutes sortes de fruits, mais encore toutes les productions nécessaires & agréables. La terre, qui est très fertile vers les côtes, est agréablement diversifiée par des collines & des vallées, ornées dans les environs de Batavia, de belles plantations, de grands canaux, & de tout ce qui peut embellir encore une campagne naturellement riche & riante. Mais, excepté dans le voisinage de cette ville, les Hollandois n'ont pas poussé bien loin la culture de la campagne ; le passage

dans l'intérieur des terres est presque par-tout fermé par des forêts impénétrables, ou par des montagnes dont le sommet se perd dans les nues.

L'isle de Java produit une prodigieuse quantité de fruits; les cocotiers y viennent en abondance, & il croît dans la plaine une espece d'arbre, qui porte un fruit appelé par les Malais, *Jambous*, & dont le suc y est employé comme remède infailible contre la dyssenterie, qui y fait souvent de grands ravages.

Il s'y trouve aussi une sorte d'oseille, qui n'a aucune ressemblance avec celle d'Angleterre; mais dont les Malays mangent

beaucoup en salade, & dont les feuilles mêlées avec de la sciure de bois de sandal, est regardée comme un spécifique contre le mal de dents.

Un de leurs plus beaux fruits est une espece de courge, dont l'intérieur est rouge & qui a un goût à-peu-près semblable à celui de nos cerises. Ils ressemblent parfaitement par la forme à une orange, mais sont beaucoup plus gros; un seul pèse quelquefois jusqu'à dix livres. Si on laisse ce fruit sur l'arbre, il y reste toute l'année sans se gâter; & lorsqu'on le cueille, on peut le garder quatre mois. Nous le trouvâmes si excellent, que nous

AUT
en appo
glerre
On y
fruit,
fort d'un
croît f
d'un a
chênes
Le p
aussi d
enviro
planta
qui de
colte
denré
Ce
chêne
solid
en E

en apportâmes plusieurs en Angleterre.

On y trouve un autre bon fruit, nommé *Mangas*, qui sort d'une fleur blanche, laquelle croît sur les petites branches d'un arbre semblable à nos chênes pour la grosseur.

Le poivre & le café croissent aussi dans cette Isle; il y a aux environs de Batavia plusieurs plantations de cannes à sucre, qui donnent tous les ans une récolte considérable de cette denrée.

Ce qu'on appelle à Java le *chêne d'Inde* est un arbre aussi solide qu'on en puisse trouver en Europe. Le bois en est si

compacte, qu'il est impénétrable aux vers & même aux souris, qui percent avec leurs dents toute autre espece de bois. Les feuilles de cet arbre, bouillies dans l'eau jusqu'à une diminution de moitié, sont employées comme un remède général contre les pleurésies.

Enfin on nous assura que toutes les plantes de jardin réussissent à Java, & que celles qu'on y avoit apportées, non-seulement de Surate & de Perse, mais encore de l'Europe, venoient si bien dans les environs de Batavia, qu'on trouvoit dans les potagers des pois, des fèves, des racines & des herbes en
quantité

AUT
quantité
à la co
grande
est le se
dans l'
Les
peuplé
gieuse
ceros,
chevre
de ch
ckals &
ches y
Angl
deux
porté
peu-p
tres.
tité

quantité suffisante pour fournir à la consommation de cette grande ville. Cependant le ris est le seul grain qu'on recueille dans l'Isle.

Les bois & les forêts y sont peuplés d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves, de rinosceros, de tigres, de buffles, de chevreuils, de renards, de singes, de chevaux sauvages, de *Jackals* & de crocodiles. Les vaches y sont aussi grosses qu'en Angleterre & ont en général deux ou trois veaux à chaque portée. Les moutons y sont à peu-près de la grosseur des nôtres. Il s'y trouve aussi une quantité prodigieuse de cochons,

dont la chair passe pour excellente & de beaucoup préférable à celle du bœuf & du mouton.

Parmi les différentes especes d'oiseaux qu'on y trouve , les perdrix, les faisans, les ramiers, les paons sauvages sont fort communs. On y voit aussi des chauves-souris d'une grandeur énorme, dont le corps est aussi gros que celui d'un rat & dont les aîles étendues ont au moins trois pieds d'une extrêmité à l'autre.

Cette Isle produit plusieurs reptiles fort dangereux; particulièrement des scorpions, dont quelques-uns ont jusqu'à

un quart de verge de longueur. Ceux de la petite espee sont en si grand nombre qu'on ne peut remuer un coffre, un miroir, ou un tableau sans en trouver & sans s'exposer à en être piqué. Cet animal étant noyé dans l'huile & appliqué sur la piquure, est le remede généralement employé contre son venin. Il y a aussi une grande quantité de serpens de différentes grandeurs, qui ont depuis un pied jusqu'à dix de longueur.

A l'égard des animaux utiles à l'homme, il n'y en a point à Java de plus abondans que les poissons, dont on en trouve

plusieurs especes d'un goût excellent. On y prend aussi de bonnes tortues.

L'Isle étoit divisée anciennement en plusieurs petits Royaumes, réunis à présent sous la domination du Roi de Bantam, qui possède toute la partie orientale, tandis que les Hollandois sont en possession de la partie occidentale, ainsi que de quelques endroits de la côte. Les Javans, si l'on en croit les Hollandois, sont excessivement orgueilleux & exercés dans tous les artifices de la fourberie. Ils ont le visage plat, le teint brun & de petits yeux, comme les anciens Chinois, dont ils se

vantent d'être descendus. Les hommes sont vigoureux & bien proportionnés ; ils portent autour du corps des piéces de calico, & les plus riches en ont de brodées en or. Les femmes y sont en général d'une petite taille & portent aussi une piéce de calico qui descend depuis les aisselles jusqu'aux genoux. La plûpart des habitans de l'Isle, sur-tout ceux qui sont voisins des côtes, sont Mahometans. Les autres sont Idolâtres.

Il y a plusieurs bourgs dans les parties occidentales de l'Isle. Du côté de l'est, on trouve la ville de Balambuan & celle de

Mataram, où réside le Roi de Bantam, qu'on appelle aussi Empereur de Java.

Batavia n'étoit autrefois qu'un village ouvert, entouré seulement de palissades de bambou & habité par des idolâtres; depuis que les Hollandois y ont formé un établissement, c'est une des plus belles villes des Indes; sa position est par le cinquieme degré cinquante minutes de latitude méridionale. Elle est arrosée par plusieurs petites rivieres, qui se réunissent dans un seul canal avant de se décharger dans la mer. Sa forme est quadrangulaire; elle est fortifiée d'un mur de pierre, qui

a vingt-deux bastions & quatre grandes portes, dont deux sont de la plus grande magnificence. Le mur est entouré en dehors d'un rempart & d'un très large fossé.

Le havre de Batavia est très étendu, & peut contenir mille navires, parfaitement à l'abri de la violence des vents. Il est fermé pendant la nuit au moyen d'une chaîne, & gardé par un détachement considérable de soldats, de sorte qu'on ne peut pas y entrer sans permission & sans payer les droits fixés.

Les rues sont en lignes droites & ont pour la plupart trente pieds de largeur. Elles

font pavées de briques le long des maisons, qui sont en général belles & commodes. Il y a cinquante rues qui sont traversées par des canaux, sur un desquels on a élevé quatre grands ponts, ayant chacun quatre arches de douze pieds de diametre. Enfin il y a dans la ville cinquante-six ponts, indépendamment de plusieurs ponts-levis qui sont hors des murs. Les rues sont tellement fréquentées que depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit il est difficile de les traverser, à cause de la multitude des personnes qui vont & viennent sans cesse pour leurs affaires.

AU
Qua
il est
l'hôp
fice,
d'un i
les en
des C
tions
çans
dans
pour
un a
sont
ploy
gnie
Cet
gra
on
bre

Quant aux bâtimens publics, il est à propos d'observer que l'hôpital Chinois est un bel édifice, entretenu par le moyen d'un impôt mis sur les mariages, les enterremens & les spectacles des Chinois, & par les contributions volontaires des Commerçans de la même Nation. Il y a dans la même rue un hôpital pour les enfans-trouvés, & un autre bâtiment dans lequel sont logés tous les ouvriers employés au service de la Compagnie Hollandoise des Indes. Cette Compagnie a aussi une grande corderie, dans laquelle on occupe un grand nombre de pauvres, qui travaillent

sous l'ombrage des muscadiers plantés de chaque côté. A l'ouest de la corderie, on trouve les magasins où les Hollandois resserrent le macis⁽¹⁾, la canelle, le gérofle & d'autres denrées.

Dans le Château, qui est d'une forme quadrangulaire & bâti sur un terrain plat, il y a des appartemens pour tous les Membres du Conseil des Indes. Le Palais destiné à loger le Gouverneur, est en dedans des murs du Château. Il est construit de briques, mais très ma-

(1) Seconde écorce de la noix muscade.

gnifique & plus élevé que les autres édifices de la ville. Au sommet d'une tourette, faisant partie du Château, on a placé un vaisseau de fer travaillé avec beaucoup de soin, qui tient lieu de girouette, & qui est assez gros pour être vu en mer à quelques lieues de distance.

On a élevé autour de la ville, à de certaines distances, des especes de redoutes destinées à défendre les habitans de la plaine contre les incursions des naturels du pays, qui avant la construction de ces ouvrages, tomboient à l'improviste sur la Colonie & ravageoient ses plantations.

Parmi les principaux édifices publics, on voit aussi quatre à cinq Eglises destinées aux Calvinistes Hollandois, indépendamment d'un grand nombre de bâtimens pour l'usage des personnes de toutes les Religions, d'une très belle Maison-de-Ville, & d'une maison de correction pour les femmes de mauvaise vie.

Batavia est gardée par une garnison d'Infanterie; il y a outre cela un corps de Cavalerie, chargé de défendre les possessions de la Compagnie, qui sont renfermées dans l'intérieur de la ville.

Les habitans sont un ramas

AU
de tout
Hollan
sans &
eux, l
plus sy
au m
droits
on est
dans
vent
fit. l
d'un
pre
Chi
long
fés.
Tar
dor
leu

de toutes sortes de Nations; les Hollandois y sont les plus puissans & les plus riches, &, après eux, les Chinois, qui sont les plus spirituels fripons qu'il y ait au monde. Ils afferment les droits d'excise & de douane, & on est sûr qu'ils sont intéressés dans toutes les affaires qui peuvent apporter le moindre profit. Ils sont sous l'inspection d'un Gouverneur de leur propre Nation, & s'habillent à la Chinoise; mais ils portent de longs cheveux proprement tressés, contre la Loi expresse des Tartares, par laquelle il est ordonné aux Chinois de couper leurs cheveux, excepté une

seule boucle qu'ils laissent sur le derriere de la tête.

Nous avons remarqué une singularité qui mérite d'être rapporté. Il y a hors d'un des postes de la ville un bosquet, au milieu duquel est une élévation de terre, sous laquelle est enterré un Gouverneur Chinois. Sur le sommet de cette monticule on a placé une table, sur laquelle est une coupe; les Chinois viennent de tems-en-tems mettre dans la coupe de l'argent & des provisions, en offrande à l'ame du défunt.

Les Malais, qui, après les Chinois, sont les plus riches & font le plus de commerce, ont

AU
aussi u
Nation
vironn
vertes
Ils son
nois,
ment
Les
font
Nati
ville
paro
& fa
peir
de t
des
cia
des
exc

aussi un Gouverneur de leur Nation. Leurs maisons sont environnées de cocotiers & couvertes de feuilles de cet arbre. Ils sont vêtus comme les Chinois, & mâchent continuellement du betel.

Les Mardiques ou Topases sont des idolâtres de différentes Nations, qui habitent dans la ville ou dans les environs; ils paroissent d'un caractère doux & facile, s'accommodant sans peine aux mœurs & aux usages de tous les peuples au milieu desquels ils vivent. Leurs Négocians font un commerce considérable; plusieurs d'entr'eux exercent divers métiers, & il y

en a quelques-uns qui excellent sur-tout dans le jardinage. Ils s'habillent à-peu-près comme les Hollandois. Leurs maisons sont bâties de pierres, fort bien construites & couvertes de tuiles.

Il y a encore à Batavia des habitans de plusieurs autres Nations, qui ont chacun des usages, des mœurs, des vêtemens & des superstitions différentes; & ce mélange forme un spectacle curieux & extraordinaire, qu'il est difficile d'imaginer à ceux qui ne l'ont pas vu.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit de plus remarquable dans cette Isle, & le *Dauphin*

AU
étant e
nous p
d'eau
d'uneq
visions
à la vo
toujou
A not
lués p
mou
ainsi
Holla
passa

(1)
rude
long
va, E
rale
d'Esc
trave

étant entierement réparé, nous nous pourvûmes non-seulement d'eau & de bois, mais encore d'une quantité suffisante de provisions fraîches, & nous mîmes à la voile, le 9 Décembre, ayant toujours le *Tamer* avec nous. A notre départ nous fûmes salués par le vaisseau Anglois qui mouilloit encore dans le Port, ainsi que par le Chef-d'Escadre Hollandois & par le Fort. Nous passâmes par les *mille Isles* (1),

(1) On a nommé ainsi une multitude de petites Isles qui s'étendent le long de la côte septentrionale de Java, presque jusqu'à la pointe occidentale de la nouvelle Guinée. Le Chef d'Escadre Roggewein navigant au travers de ces Isles, & ne pouvant les

& par quelques autres appellées communément *le Lit de roses*, ayant un tems couvert avec du tonnerre & des éclairs. Le 10 nous entrâmes dans le détroit de la sonde, qui est formé par l'isle de Sumatra d'un côté, & celle de Java de l'autre, & nous observâmes que la côte étoit fort élevée de l'un & l'autre bord. La côte de Java est en cet endroit d'une forme très irréguliere, & les habitans en pa-

compter toutes, leur donna, dit-on, le nom de *mille Isles*. Elles sont habitées par des sauvages qui ont la peau noire, & sont presque nus; c'est là qu'on trouve sur-tout cette belle espece d'oiseaux, connus sous le nom d'*Oiseaux du Paradis*.

roiffent fort pauvres. Ils nous fournirent une grande quantité des plus belles tortues vertes, avec de la volaille & des fruits de toutes fortes, & nous leur donnâmes en échange de vieux habits. Le Commodore en particulier acheta d'eux, pour dix rixdales, un grand nombre de tortues, pesant ensemble plus de mille livres; il en donna une partie à l'équipage du vaisseau, & une autre au *Tamer*.

Le 14, à sept heures du matin, nous mîmes à l'ancre vers le bord septentrional de l'*Isle du Prince*, située à l'entrée méridionale du détroit, dans le dessein d'y prendre du bois &

de l'eau. Nous trouvâmes cette Isle bien fournie de provisions de toute espece, & particuliere-ment de volaille. Les habitans, suivant toute apparence, ne sont pas sous la domination de la Hollande; mais, si l'on en croit le rapport des naturels de l'Isle, ils sont souvent la victime des cruautés des Hollandois, qui, sans avoir à s'en plaindre le moins du monde, les enlevent souvent pour en faire des esclaves, ou même pour les vendre, comme on vend des Nègres sur la côte de Guinée.

Après avoir réparé quelques dommages que le vaisseau avoit soufferts, nous mîmes à la voile

AUT
de l'Isle
fant rou
cette Ill
Il nou
après, u
beauc
Walker
s'étant
le tilla
tous le
pour l
nous
malhe
bon m
mé d
de se
Le
servi
& du

de l'*Isle du Prince*, le 19, faisant route vers le vent, entre cette Isle & celle de Java.

Il nous arriva, quelques jours après, un accident qui nous fit beaucoup de peine. Guillaume Walker, un de nos canoniers, s'étant endormi en fumant sur le tillac, tomba dans la mer; tous les efforts que nous fîmes pour le sauver furent inutiles; nous ne le revîmes plus. Ce malheureux homme étoit un bon marin, généralement estimé de ses supérieurs & aimé de ses camarades.

Le 29, on commença à nous servir du ris à la place des pois & du gruau, & du sucre au lieu

d'huile. Il ne nous arriva rien de remarquable jusqu'au 9 Février 1756, que nous reconnûmes la terre à 50 degrés à l'est du cap d'*Aguilas* ; mais nous eûmes le vent contraire pendant plusieurs jours de fuite. Cependant nous doublâmes le cap de *Bonne-Espérance*, le 14 du même mois, & mîmes à l'ancre dans la baie de *Table*, avec un vent frais, marchant vers le vent avec nos huniers ferlés. Nous y trouvâmes quelques petits bâtimens Hollandois, & des vaisseaux de la Compagnie des Indes, chargés pour l'Europe. Le vent de sud-est souffloit si fort dans cette

baie, que nous fûmes obligés de mettre à la cape avec nos vergues & nos perroquets serrés, & que nos canots avoient quelquefois beaucoup de peine à gagner le bord, à cause de la violence des raffales, qui, en de certains tems, y ont tant de force, qu'elles détachent les vaisseaux de leurs ancres, & les jettent au large.

En entrant dans la baie nous saluâmes le Fort, qui nous rendit aussi-tôt le salut & le Commodore descendit à terre pour aller faire visite au Gouverneur, qui le reçut avec toute sorte d'égards & de distinction.

La place, où est située la

maison du Gouverneur, est entourée de plusieurs autres grands bâtimens, outre ceux qui sont affectés à l'usage de cet Officier, qui représente avec toute la pompe d'un Prince. Notre Commodore logea, pendant tout son séjour, dans une maison voisine de celle du Gouverneur, & avoit toujours un sentinelle à sa porte, & un sergent qui l'accompagnoit par-tout, lorsqu'il sortoit. Au milieu de cette même place est une très belle fontaine, qui fournit de l'eau à la plus grande partie de la ville.

Nos Officiers, ainsi que ceux du *Tamer*, qui alloient à terre, logeoient

A
logeo
ticuli
ciers
au Ca
chiffé
long-
aucu
mes
d'une
Nou
men
poli
tiran
séjo
qui
gran
leur
ren
P

logeoient dans une maison particulièrement destinée aux Officiers des vaisseaux qui relâchent au Cap pour prendre des rafraîchissemens. Comme il y avoit long-tems que nous n'avions eu aucune dissipation, nous passâmes notre tems en cet endroit d'une maniere fort agréable. Nous dûmes sur-tout les agrémens dont nous y jouîmes à la politesse des habitans, qui, retirant de grands avantages du séjour des vaisseaux étrangers qui touchent au Cap, ont un grand intérêt à leur plaire par leur complaisance & leurs attentions.

xxi Pendant notre séjour au

Cap , tout l'équipage eut du bœuf & du mouton frais , qui y sont excellens. Les provisions y sont à si bon marché , qu'on peut y avoir , pour un dollar d'Espagne , un mouton , qui , lorsqu'on en a ôté les boyaux & la curée , pese de cinquante à soixante livres. Ces animaux y ont la queue extraordinairement grosse , & presqu'entièrement remplie de graisse , qui se mange comme de la moëlle. Leur corps n'est pas couvert de laine comme ceux d'Europe , mais d'une espece de duvet , mêlé de longs poils. Les jeunes taureaux sont gros & en grand nombre ; on les préfere aux chevaux

pou
en a
nach
conc
eux.

L
mais
fura
mais
des,
libre
con
tat d

L
degr
& d
les
froi
Le p

pour faire des attelages; & on en accouple huit à dix, enharnachés ensemble, qu'un esclave conduit en marchant devant eux.

Les chevaux y sont petits, mais pleins de feu; on nous assura qu'ils ne se couchent jamais que lorsqu'ils sont malades, & que c'est un signe infailible auquel leurs maîtres reconnoissent qu'ils sont hors d'état de travailler.

Le Cap est situé par le 35^e degré de latitude méridionale, & dans un climat tempéré, où les excès de la chaleur & du froid sont également inconnus. Le pays offre en mille endroits

les plus riches payfages. Les montagnes font bordées d'une foule de bofquets formés par de beaux & grands arbres ; & les vallées & les plaines font composées de prairies charmantes , émaillées d'une quantité innombrable des plus belles fleurs , dont les parfums embau-ment les airs. Le fol produit toutes fortes d'excellens végétaux & de fruits délicieux ; & les productions qu'on y apporte des Indes & de l'Amérique, y viennent auffi heureusement que dans leur terrein naturel.

Une des plus belles plantes que produit naturellement ce

pays, est l'aloès, dont il y en a plusieurs especes; on la cultive dans les jardins de la Compagnie; & elle croît spontanément dans les fentes des rochers. On assure que dans toutes les saisons de l'année on en trouve, d'une espece ou d'une autre, continuellement en fleurs.

L'arbre d'or des Indes y est aussi très beau; il a de petites feuilles couleur d'or, tachées de rouge, avec de petites fleurs vertes.

Il y a au Cap un grand nombre de coignassiers, dont le fruit est non-seulement gros, mais encore d'un meilleur goût que

ceux qu'on trouve dans les autres parties du monde. Aussi les Hollandois, qui sont établis au Cap, ont trouvé plusieurs moyens sûrs pour conserver le coin; ils en font des marmelades pour leur propre usage, & ils en vendent en grande quantité aux vaisseaux qui relâchent pour prendre des rafraîchissemens.

On y a trois especes différentes de ce fruit délicieux qu'on appelle ananas, des orangers de plusieurs especes inconnues en Europe, & d'autres bons fruits, dont je ne me rappelle pas les noms.

Il n'y a pas de pays au monde

qui produise un plus grand nombre d'animaux divers. On y trouve des éléphants, des rhinoceros, des buffles, des lions, des tigres, des léopards, des loups, des chiens sauvages, des porc-épis, des élans, des lièvres, des chevres de plusieurs especes, des chevaux sauvages, des zebres, & beaucoup d'autres animaux. Un des plus extraordinaires est une petite bête, qui est un peu plus grosse qu'un écureuil, avec une tête qui ressemble en quelque chose à celle d'un ours; on l'appelle *rat à sonnettes*, à cause d'un certain bruit que fait le mouvement de sa queue, qui n'est ni très lon-

gue ni très garnie de poil. Son dos est d'une couleur de rouge obscur, & ses flancs sont presque noirs. Il vit presque continuellement sur les arbres, sautant, comme un écureuil, de branches en branches, & il se nourrit de gland, de noix & d'autres choses de ce genre. On a remarqué qu'il *floit* comme les chats.

Les oiseaux ne sont pas moins nombreux au Cap. Indépendamment de plusieurs especes connues en Europe, on y trouve des autruches, beaucoup plus grosses que celles que nous avons vues au détroit de Magellan; des *flamingos*, des *spar-*

tules (1), des oiseaux bleus, ceux qu'on nomme *green-peaks*, des *longues-langues*, & beaucoup d'autres especes qui ont été décrites par les Voyageurs.

Le *flamingo* est un très bel oiseau, plus gros que le cigne; sa tête est blanche comme la neige, ainsi que son col, qui est beaucoup plus long que celui du cigne. Il a un large bec, dont la pointe est noire, & le reste d'un bleu foncé. Les plumes de ses aîles sont couleur de feu à l'extrémité supérieure, & noires par le bas. Ses jambes,

(1) Le mot Anglois est *Spoon-bill*; on a nommé ainsi cet oiseau, parce que son bec a la forme d'une cuiller.

qui font beaucoup plus longues que celles du butor, font d'une couleur orangée, & ses pattes ressemblent à celles de l'oie. Quoiqu'il se nourrisse de poissons, sa chair est saine & d'un bon goût.

Le *green-peak* est aussi un très bel oiseau; il a tout le corps verd, excepté deux taches rouges, dont l'une est sur sa tête, l'autre sur sa gorge. Il se nourrit d'insectes qu'il prend dans l'écorce des arbres.

Le *longue-langue* est environ de la grandeur d'un chardonnet; sa langue est non-seulement très longue, mais encore dure comme le fer, & pointue

comme une aiguille. C'est une arme utile que la nature lui a donnée pour sa conservation. Les plumes du ventre sont jaunes, & celles du reste du corps tachetées.

Il y a au Cap un grand nombre de poissons d'especes différentes, dont quelques-uns sont communs en Europe, & les autres particuliers à ces mers.

Les reptiles & les insectes y sont aussi en très grand nombre, sur-tout les serpens, dont quelques especes y sont très véni- meuses ; on y trouve aussi beaucoup de scorpions & des *mille-pieds*. Ainsi les avantages que donne à ce pays la multitude

des animaux utiles, sont contrebalancés par les inconvéniens qui résultent du grand nombre d'autres animaux nuisibles & dangereux; ainsi tout est compensé par la nature, qui semble avoir voulu montrer à l'homme qu'il étoit nécessaire de mêler une certaine proportion de mal avec les biens dont jouit un des pays le plus délicieux de l'univers, afin de le mettre, en quelque sorte, de niveau avec les pays qui paroissent, au premier aspect, moins agréables.

Dès que nous fûmes arrivés au Cap, nous fîmes travailler à toutes les réparations dont no-

tre vaisseau avoit besoin , ce qui fut bientôt achevé. Nous nous pourvûmes de bœuf, que nous salâmes nous-mêmes ; nous achetâmes aussi des moutons vivans, du biscuit frais & des fruits. Enfin, après avoir pris, ainsi que le *Famer*, du bois, de l'eau, & toutes les autres provisions nécessaires, nous nous disposâmes à partir pour aller revoir notre patrie, après laquelle nous soupirions ardemment. Notre Commodore prit congé du Gouverneur, le deux de Mars, & fut reçu à bord avec une garde qui l'accompagnoit. Le lendemain, ayant levé l'ancre, nous saluâmes le

Fort de quinze coups de canons, qu'il nous rendit sur-le-champ, & nous mêmes à la voile, laissant dans la baie sept bâtimens Hollandois & plusieurs navires d'autres Nations.

Le 16 Mars nous reconnûmes les rochers près de l'isle de Sainte-Helene, qui étoit à l'est-quart-de-nord, à sept ou huit lieues de distance. Au huitieme degré seize minutes de latitude méridionale, nous apperçûmes un bâtiment extraordinaire qui arbora pavillon François, mais que nous perdîmes de vue vers le soir. Nous eûmes pendant toute cette traversée un tems fort agréable.

Le 12, à onze heures du matin, le vaisseau toucha sur une baleine avec beaucoup de violence, ce qui allarma beaucoup le Commodore & les Officiers. Comme le vaisseau marchoit avec beaucoup de vitesse, & que nous filions alors huit nœuds par heure, il y avoit à craindre qu'il n'eût été endommagé par la force du choc; mais heureusement il n'y avoit eu aucun mal. Nous nous aperçûmes que la mer étoit teinte de sang près de l'endroit où cet accident arriva, & nous jugeâmes que la baleine étoit tuée ou du moins grièvement blessée.

Le 24, le Capitaine du *Tamer* fit le signal pour amener, & il vint à notre bord donner avis au Commodore que les gonds du gouvernail étoient cassés, & que par-là il n'étoit plus possible de se servir du gouvernail. Le Commodore envoya aussi-tôt son charpentier avec des aides à bord du *Tamer*, & ils travaillèrent à faire une machine à-peu-près sur le modèle de celle d'Ypswich, pour tenir lieu de gouvernail; elle fut achevée en sept jours, & réussit à merveille dans le passage du *Tamer* à Antigoa, où ce vaisseau alla relâcher pour se réparer, au lieu de faire route vers

l'Angleterre. On trouva que la différence de cette machine d'avec un gouvernail ordinaire, n'étoit, dans la navigation, que de cinq milles en quarante-huit heures.

Après le départ du *Tamer*, dont nous ne nous étions jamais séparés pour un certain tems pendant tout notre voyage, nous effuyâmes un violent coup de vent, qui nous jetta au nord des isles Westernes: à environ deux cens lieues de terre, nous parlementâmes avec plusieurs vaisseaux nouvellement partis d'Angleterre, & qui nous donnerent des instructions très fautives sur la situation de la

côte. Nous eûmes ensuite un vent d'est assez fort qui dura plusieurs jours, & qui étoit accompagné d'un froid qui nous parut très piquant, d'autant que depuis long-tems nous étions accoutumés à un climat chaud, & que nos habits n'étoient pas propres à nous garantir d'un air aussi vif. Nous eûmes enfin un vent favorable, & le six Mai nous reconnûmes les isles Sorlingues; nous remontâmes le canal, & le 9 au matin nous arrivâmes aux Dunes, où nous jettâmes l'ancre, en attendant de nouveaux ordres.

Ainsi se termina notre expédition, dans laquelle nous avons

perdu moins de monde qu'aucun autre vaisseau n'en a jamais perdu dans un semblable voyage. Il faut en rendre graces à la Divine Providence & aux soins de M. Byron , notre excellent Commodore, qui, en faisant toujours servir à l'équipage du bouillon portatif & en envoyant de sa propre table des alimens sains aux malades, a prévenu ou arrêté l'activité du scorbut, ce fléau redoutable des gens de mer. Il faut, pour l'honneur de ce vertueux & humain Commandant , qu'on sache que, sous ses ordres, le *Dauphin* & le *Tamer* ont fait le tour du globe, & que dans un voyage

à travers des mers & des climats si différens , après avoir fait plusieurs milliers de lieues sous la zone brûlante , il n'a péri que six hommes sur chacun de ces vaisseaux , y compris ceux qui ont été noyés par accident ; perte si peu considérable , qu'il est probable que dans le même nombre , il en feroit mort davantage s'ils fussent restés à terre.

Depuis notre arrivée à Spithhead , jusqu'au moment où nous laissons le vaisseau dans la Tamise , on ne permit à aucun bateau de s'approcher de nous , & l'on ne fit aucune réponse à tous ceux qui nous de-

mandoient qui nous étions, ou de quel Port nous venions; ce qui fit faire beaucoup de conjectures diverses sur notre voyage. Enfin, au bout de quelques jours, chacun des gens du vaisseau reçut, selon la promesse du Commodore, double paye pour sa récompense, & eut la liberté d'aller jouir de toutes les douceurs qu'il avoit droit d'attendre, après une absence de vingt-deux mois.

Cette expédition, concertée originairement par les Lords de l'Amirauté, a produit la découverte de ces Isles, dont le Public s'est si fort occupé depuis

quelque tems. Elles sont décrites dans cette Relation avec toute l'exactitude qu'on a pu concilier avec les occupations nécessaires qu'exigeoit le service du vaisseau, & avec la bonne foi & l'authenticité qu'on a droit d'attendre d'un homme qui a été témoin de tout ce qu'il raconte. Enfin si le Lecteur trouve, dans le cours de cet Ouvrage, quelque chose qui lui procure quelque amusement, joint aux nouvelles lumières qu'il y trouvera sur la connoissance du globe, l'Auteur trouvera qu'il a heureusement employé les momens

qu'il a donnés à ce travail ,
dans les intervalles que lui lais-
soient les travaux plus impor-
tans de son service à bord du
vaisseau.

F I N.